

LETTRES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR L'ITALIE.

LETTRES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR L'ITALIE,
DE CHARLES DE BROSSES,

PREMIER PRÉSIDENT AU PARLEMENT DE DIJON, ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS,

Avec des Notes relatives à la situation actuelle de l'Italie, et la Liste raisonnée des Tableaux et autres Monuments qui ont été apportés à Paris, de Milan, de Rome, de Venise, etc.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez PONTHIEU, Libraire, rue des Mathurins, nº. 330.

AN VII.

LETTRES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR L'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. DE BLANCEY.

Route de Bologne à Florence.

Nous nous mîmes en route, nous fîmes cinquante-cinq milles, et arrivâmes le même jour à Florence, quoique la traite ne soit que d'environ vingt-deux lieues. On peut dire qu'à cause de la difficulté des chemins, c'est une journée de postes des plus fortes. Il faut sans cesse grimper ou descendre ces Apenninnes. Les superlatifs italiens s'étoient épuisés à nous en faire un vilain portrait; mais en vérité c'est une calomnie : la petite ville de Fierenzol qu'on trouve en route est Fierenzol. fort maussade, et la vallée où elle est située,

sèche et stérile. On passe ensuite le lieu
PietraMala. nommé Pietra Mala, dont les rochers, à force d'être pelés ou calcinés, boivent la lumière du soleil et font une espèce de phosphore; mais c'est terriblement exagérer que de dire, comme Misson, qu'elle jette une flamme haute et claire comme un feu de fagots. Après eux se trouve le mont Geogolo le plus haut des Apennins de ce canton. La descente en est longue et roide à l'excès; c'est le plus mauvais endroit de la route, et cependant ce n'est qu'une glissade pour des gens qui ont comme nous pratiqué les montagnes de la côte de Gênes. La vallée de Scarperia qui fait le fond, donne un avant-goût des beautés admirables du pays de Toscane; mais on s'en détache encore une fois pour une nouvelle montagne, du haut de laquelle je commençois à découvrir toute cette belle terre de Promission, lorsque la nuit, la fatigue, et le sommeil me fermèrent les yeux; de sorte que, dormant tout vif, j'arrivai aux portes de Florence, où pour réconfort on nous fit attendre trois petites heures pour ouvrir.

Je me suis amplement dédommagé de ce que la nuit m'a dérobé, en montant au-dessus

de la tour du Giotto, d'où j'ai découvert que les Apennins en arrivant à Florence se partagent en deux branches, et que la plaine forme une espèce de golfe au fond duquel la ville est située. Cette plaine qui s'étend du côté de Livourne, et les côtes de la mer, sont couvertes et recouvertes d'une quantité incroyable de maisons de campagne. Joignez à cela la beauté naturelle de la campagne et la rivière d'Arno qui la traverse, et vous conviendrez avec moi que ce n'est pas un vilain coup-d'œil.

La ville, à vue de pays, me parut d'environ deux lieues de tour. Les rues sont assez larges et droites, toutes pavées de grosses pierres de tailles et disposées irrégulièrement en tout sens à la manière des pavés des anciens chemins romains ; ce qui est commode pour les gens de pied, mais détestable pour les chevaux et pour ceux qui vont en carrosse, à cause du méchant entretien de ce pavé qui ne fait pas de petites ornières, quand il est une fois rompu.

Les palais à Florence sont en grand nombre et fort vantés ; malgré cela ils ne me plaisent pas beaucoup. Presque tous sont d'architecture rustique et tout d'une venue ; et

moi je suis si fort accoutumé aux colonnes, que je ne puis m'en passer, ou tout au moins me faut-il des pilastres. Ainsi, toute réflexion faite, je préfère Bologne à Florence. Toutes les églises de marque n'y ont point de portail, si ce n'est toutefois celle des Théatins, dont la façade, d'ordre composite, du dessin de *Negetti*, ornée de bonnes statues, forme un portail des plus beaux et des plus nobles que j'aie encore vu; c'est le cardinal Charles de Médicis qui en a fait la dépense. L'intérieur est d'assez bon goût, j'y ai distingué plusieurs bons bas-reliefs de marbre, un tableau de l'Adoration des Mages, par *Vamieni*; une Nativité, de *Rosselleni*, et une Assomption, de *Pietre di Cortonne*. Je remarque ceci parce que j'ai trouvé la peinture à Florence fort au-dessous de ce que j'en attendois. Le Vasari a beau donner de l'encensoir à son pays sur cet article; si c'est pour se faire valoir lui-même, il devoit cacher les tableaux qui ne sont pas fort au-dessus du médiocre. En un mot, ce qu'il y a de plus curieux ici en ce genre, c'est d'y voir les premiers monuments de l'art qu'ont fabriqués *Cimabué*, le *Giotto*, *Gaddo Gaddi*, *Lippi*, etc.; ces très-méchants ouvrages pour

la plupart servent cependant à faire voir comment le talent s'est développé et perfectionné peu-à-peu.

Mais, si la peinture est foible ici, en récompense la sculpture y triomphe. C'est la ville des statues par excellence ; elles y sont répandues de tous côtés dans les carrefours, aussi bien que les colonnes de toutes sortes de jaspes et d'agates. Je vous renvoie là-dessus aux mémoires que je fais pour Quintin.

Le pont de la Trinité, construit par *Amanato*, le plus beau des quatre, par qui communiquent l'une à l'autre les deux parties de la ville, est une pièce très-hardie, n'étant malgré sa longueur composé que de trois arches, dont celle du milieu est fort large et quasi toute plate.

C'est une chose incroyable que la magnificence outrée des Florentins en équipages, meubles, livrées et habillements. Nous avons vu ici tous les soirs des assemblées ou conversations dans diverses maisons dont les appartements sont autant de labyrinthes. Ces assemblées sont composées d'environ trois cents dames couvertes de diamants, et de cinq cents hommes portant des habits que le duc de Richelieu auroit honte de mettre.

J'aime assez ces sortes d'assemblées de huit cents personnes; quand on est en plus grand nombre, c'est cohue : raillerie cessante, je ne sais comment ce fracas énorme peut amuser les gens de ce pays-ci. Cela leur plaît néanmoins ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reconnu que les Italiens n'entendent rien à s'amuser. Au reste, on m'a donné avis que ces riches habits ne paroissoient que dans les occasions d'importance et duroient toute la vie ; que ces magnificences, ces bals, ces nombreuses assemblées extraordinaires, ces conversations si illuminées se faisoient à l'occasion de deux noces distinguées qui avoient rassemblé toute la ville, et dont le cérémonial est fort long dans ce pays-ci.

Ces circonstances sont chères pour celui qui les donne; il n'y en a point qui ne doivent coûter une trentaine de louis au maître de la maison, tant à cause de la quantité de bougies que de l'immense quantité d'eaux glacées et de confitures qui s'y distribuent. Incessamment on y dansoit ou on y faisoit un concert. J'ai entendu à cette occasion les deux Virtuoses du pays ; l'un est *Tagnani*, petit violon minaudier, dont le jeu est tout rempli de gentillesses assez fades ; il a in-

venté une clef aux violons faite comme celle des flûtes, qui s'abaisse sur les cordes en poussant le menton, et fait la sourdine; il y a aussi ajouté sur le chevalet sept petites cordes de cuivre, et je ne sais combien d'autres miévreriés; mais il accompagne parfaitement: cette justice lui est due. L'autre est *Veracini*, le premier, ou du moins l'un des premiers violons de l'Europe; son jeu est juste, noble, savant et précis, mais assez dénué de graces. Il avoit avec lui un autre homme qui jouoit du théorbe et de l'archiluth, et en jouoit aussi bien qu'il est possible; et par-là il m'a convaincu qu'on n'avoit jamais mieux fait que d'abandonner cet instrument.

Les lettres et les sciences sont extrêmement cultivées ici, soit par les gens du métier, soit par les gens de qualité; et il faut avouer qu'il n'y a point d'endroit où l'on trouve d'aussi grands secours par la quantité de monuments antiques en tous genres, de bibliothèques et de manuscrits que les Médicis y ont rassemblés, ainsi que l'ont fait quantité d'autres particuliers, et entre autres les Grecs, qui, se réfugiant à Florence lors de la prise de Constantinople, causèrent en Italie le renouvellement des lettres.

La bibliothèque de Médicis à Saint-Laurent est une grande galerie uniquement composée de manuscrits rangés, non à l'ordinaire, mais sur de grands pupitres où chaque volume est attaché par une chaîne de fer; de sorte qu'on ne peut les déplacer. Il seroit difficile de rien trouver de plus rare et de mieux composé que cette bibliothèque. Les principales pièces sont un manuscrit unique de l'histoire de Tacite, un Virgile en lettres majuscules de la première antiquité, qu'on a dessein de faire graver en entier tel qu'il est; projet assez frivole, si je ne me trompe....Certains livres de médecine très-rares que je n'ai eu garde de regarder, et un recueil d'épigrammes latines dans le goût des Priapées, qui n'a jamais été imprimé, et qu'on m'avoit dit être antique. J'eus la patience de le dépouiller d'un bout à l'autre pour voir s'il valoit la peine d'être publié, et tout le fruit que j'en retirai fut de savoir qu'on avoit fort bien fait de le laisser-là. On travaille maintenant à imprimer le catalogue et la notice de cette bibliothèque.

Celle de Maglia-Bechi est très-grande, très fournie de bons livres, et passablement riche en manuscrits. Il y en a encore plu-

sieurs autres dont je ferai mention à temps et lieu, si je m'en souviens. En attendant, vous pouvez dire à Quintin qu'il se console de la mauvaise antienne que je lui avois annoncée sur la cessation du *Musæum Florentinum;* heureusement pour lui, l'abbé Nicolini est revenu de Rome et a remis l'ouvrage en train. J'ai vu le quatrième volume, qui contient les médailles, presque achevé d'être gravé; cependant je ne pourrai le lui apporter à mon retour, comme je l'avois d'abord espéré : il ne sera prêt que dans un an, et aussitôt après on donnera le cinquième volume, contenant les portraits des peintres, tant desiré par le dulcissime Quintin.

Nous avons l'honneur de passer ici à peu de frais pour de très-scientifiques personnages, et même de tenir chez nous conversation, où les érudits de tous les ordres ont la bonté de se rendre. Ceux de la première volée, de qui nous avons reçu ici toutes sortes de bons offices, sont le marquis *Ricardi*, monsignor de Cerati, président de l'université de Pise; l'abbé Buon del Monti, neveu du gouverneur de Rome; le comte l'Orenzi; l'abbé de Craon, primat de Lorraine, et l'abbé Nicolini, dont le frère a

épousé la nièce du pape. C'est un maître homme que cet abbé Nicolini ; je n'en ai pas encore trouvé un sur la route qui eût autant de justesse et d'agréments dans l'esprit, une mémoire et une facilité de parler aussi grandes, ni des connoissances aussi étendues sur toutes choses imaginables, depuis les fontanges à la mode jusqu'au calcul intégral. Il seroit facilement parvenu à tout par son esprit et sa naissance, s'il eût voulu modérer son extrême liberté de langue : il n'a pas jugé sans doute que la chose valût la peine de se contraindre. On le prétend janséniste, en quoi sans doute on lui fait tort ; car il n'est rien de tout cela.

Quoique la réputation des Florentins ne soit pas bonne sur l'article des dames, cependant il ne faut pas croire que les méchantes pratiques soient si universellement suivies parmi eux, qu'il ne se rencontre pas un juste dans Israël. Soit qu'on commence à reconnoître l'abus du préjugé, soit que le beau sexe y soit complaisant, je vois que les dames sont assez fêtées, et de plus l'amour anti-physique n'est pas toléré comme vous vous imaginez peut-être ; car, sans parler de la bulle d'Adrien qui ordonne le contraire,

il y a ici une loi précise qui défend l'autre à peine de 10 sous d'amende ; mais laissons cet article qui, comme dit très-bien le doux objet, *redolet hœresim*.

LETTRE II.

A M. DE QUINTIN.

MÉMOIRE SUR FLORENCE.

J'AVOIS commencé, mon cher Quintin, à brocher à l'ordinaire un bout de mémoire sur les peintures et les sculptures de Florence ; je comptois, quand le papier seroit rempli, le mettre sous une enveloppe à votre adresse ; mais je vois par votre lettre que vous êtes plus difficile à satisfaire à cet égard que je ne l'aurois cru. Il vous faut une belle et bonne description dét illée. Eh bien ! vous l'aurez, mais à ma manière.

Vous avez d'abord la cathédrale, vieux, vaste et beau bâtiment, tout revêtu en-dehors de marbres à compartiments, rouge, noir et blanc, du dessin de M. Arnolfe, écolier de M. Cimabué. Il n'y a point de por-

traits, c'est la coutume ; mais on a barbouillé sur la façade une architecture à fresque en attendant mieux. L'intérieur est d'une belle architecture et pavé de marbre à compartiments ; mais le chœur sur-tout est vraiment beau et singulier dans sa construction, formée en octogones par des colonnes ioniques accomplies. Il est ouvert de tous côtés en arcades, et fermé par en-bas d'une balustrade, sur la porte intérieure de laquelle sont force bas-reliefs. Le dôme est pareillement octogone. On l'admire extrêmement comme le plus ancien et peut-être le plus beau qui ait été fait. Brunelleschi en est l'architecte. On dit que ce Michel Ange aimoit si fort ce dôme, que, partant pour aller faire celui de Saint-Pierre de Rome, il alla prendre congé de lui, et lui dit : *Adieu, mon ami, je vais faire ton pareil, mais non pas ton égal.*

Voilà un propos des Florentins : chacun vante sa marchandise ; mais il ne faut pas avoir de trop bons yeux pour connoître que le dôme de Saint-Pierre n'est en effet ni pareil ni égal à celui-ci, mais si supérieur que cela ne se compare point.

Le Jugement dernier y est peint à fresque,

par *Frédéric Zuccaro*, de manière assez bizarre, et la petite lanterne par le *Vasari*. Sur le maître-autel en devant, sont deux bonnes statues d'un Christ mort, soutenu par un Ange, et Dieu le père assis, toutes trois de *Bandinelli*; et derrière, un autre groupe d'un Christ mort sur les genoux de la Vierge, par *Michel Ange*, qui l'a laissé imparfait, parce qu'il y avoit des fautes dans le marbre. C'est dans cette église qu'a été tenu le concile général pour la réunion des Grecs ; j'ai vu maints chapitres de moines et de chanoines ; j'ai vu dans le même lieu force bustes et tombeaux du Giotto, du Dante, d'Ange Politien, de Marcille Ficin. A côté est le campanile ou clocher isolé, riche, élégant et excellent au possible, tout encrouté comme l'église de marbre blanc, noir et rouge. Le dessin est du *Giotto*; les statues qui l'accompagnent sont assez belles, surtout un vieillard à tête chauve, du *Donatello*.

Vis-à-vis de l'église est un vieux temple de Mars de figure octogone, qu'on a métamorphosé en baptistère contre l'intention des fondateurs. Il est ouvert par trois portes de bronze, sur lesquelles sont moulées en

petits cadres les histoires du vieux Testament. On prétend encore que Michel Ange les jugeoit dignes d'être les portes du paradis ; mais ce n'est pas la seule sottise qu'on lui fasse dire. Quoi qu'il en soit, si ceux qui les admirent tant avoient vu les portes du château de Maisons près Saint-Germain, je crois qu'ils feroient de belles exclamations.

Le dedans est soutenu par seize colonnes de granit, et comblé par un dôme peint en mosaïque, à fond d'or, par *Taffi*, très ancien peintre. L'ouvrage est un peu moins méchant que le dôme de Saint-Marc à Venise, c'est-à-dire, qu'il n'est qu'archi-détestable. Le grand autel est un Saint-Jean porté au ciel par des anges, groupe assez médiocre ; mais les douze Apôtres, qui sont dans le tour de la rotonde, sont de bonnes mains, et il y a une Magdeleine de bois, par le *Doinetelle*, grandement prisée, qui est tellement sèche, noire, échevelée et effroyable, qu'elle m'a pour jamais dégoûté de la peinture.

A l'autre bout de la rue vis-à-vis, se trouve la petite église des Jésuites, qui a un assez joli portail de la façon d'*Amanato ;* elle est assez propre en-dedans. J'y ai trouvé deux

bons tableaux, l'un de la Prédication de Saint-François-Xavier, l'autre de la Chananéenne, par le *Brouzino*, dont l'expression est excellente, mais le coloris fort négligé; défaut presque général aux peintres florentins.

Pour me débarrasser tout de suite des églises, les principales après le dôme sont l'Annonciade, dans une place bien bâtie régulièrement à portiques de trois côtés. En entrant dans le cloître qui précède l'église, on trouve le tombeau et le buste d'*André del Sarte*. Je remarque ceci particulièrement, parce qu'il n'est pas possible de trouver nulle part ailleurs une plus belle physionomie d'homme. Il a peint à fresque un des cloîtres du couvent; et la Vierge, assise sur un sac de bled au-dessus de la porte, passe pour le meilleur ouvrage qu'il ait jamais fait; c'est, pour le dire en passant, de tous les peintres florentins celui qui m'a paru le meilleur. Le plafond de la nef est fort doré, et la voûte du chœur admirablement peinte par *Franchesini Volterano*, qui y a représenté l'Assomption de la Vierge dans le ciel, et j'ai pris garde qu'il a eu soin de ne mettre dans le ciel que les saints qui pouvoient honnêtement y être selon la chronologie.

Je laisse toutes les autres peintures pour ne m'arrêter qu'à celles de la riche chapelle de l'Annonciade, qui fut faite par miracle, tandis que le peintre qui y travailloit s'étoit endormi. Les murs de cette chapelle, quoique tous d'agates et de calcédoines, sont recouverts de haut en bas de bras, jambes et autres membres d'argent qui y ont consacré ceux qui ont reçu la grace d'être estropiés. En France, nous nous contentons de porter aux processions des têtes sur des brancards; dans le reste de l'Italie, ils portent des madones; mais ici ils n'en font pas à deux fois, ils portent le maître-autel de la chapelle tout brandi.

Saint-Marc aux Jacobins est propre, a un riche plafond, un maître-autel fort orné, une chapelle de Saint-Antoine qui ne manque pas de mérite, une assez belle tribune d'orgues, quelques tableaux des meilleurs qui soient ici, par *Santi di Tito* et *Fra Barthélemi;* une belle Noce de Cana, et un tombeau de Pic de la Mirandole, dont l'épitaphe est trop commune pour vous la rapporter. C'est de cette maison qu'étoit le bonhomme Savonarolle que l'on fit cuire en feu clair et vermeil, dont il mourut faute d'appareil.

Il

Il y a là une grande et belle bibliothèque fort riche en manuscrits, sur-tout en manuscrits grecs et fort anciens, qui viennent la plupart du célèbre Nicolo Nicoli ; plus, une grande parfumerie où se composent les quintessences de Florence, par le moyen desquelles les bons moines volent tant qu'ils peuvent les étrangers, le tout *ad majorem Dei gloriam*.

Sainte-Croix est un bâtiment antique assez majestueux, construit par M. *Arnolfe*. Je laisse les tableaux, parce qu'ils ne sont que passables à mes yeux, trop gâtés par les peintures exquises de Venise et de Bologne, pour ne vous parler que des tombeaux de Léonard et de Charles Arétin, de celui de Michel Ange, orné de trois statues représentant la Peinture, l'Architecture et la Sculpture, faites par trois de ses écoliers, et de son buste fait par lui-même, et de celui de Galilée, plus beau qu'aucun des précédents. L'Astronomie et la Géométrie accompagnent un médaillon contenant le portrait de ce restaurateur de la bonne philosophie, au bas duquel on a dépeint en or sur le tapis la planète de Jupiter, avec les quatre satellites qu'il découvrit. C'est un particulier

qui a fait construire en dernier lieu ce monument pour honorer la mémoire de ce grand homme, et les frais ont été pris sur un legs que Viviani, élève de Galilée, avoit fait pour cela par son testament.

N'oubliez pas de voir dans cette église l'admirable chapelle de Nicolini, toute simple, faite en entier de marbre de Carrare, sans autres ornements que cinq statues de même matière. Vous ne croiriez pas pouvoir jamais rien trouver de plus noble, si vous ne passiez dans le cloître, où se trouve la chapelle des Pazzi, d'ordre corinthien, que je ne donnerois pas, je crois, tout imparfaite qu'elle est, pour le temple d'Ephèse. Vous pouvez aussi, puisque vous êtes là tout à portée, donner un coup-d'œil à la bibliothèque qui n'est pas mal composée.

Saint-Laurent, d'une belle architecture en-dedans, n'a rien ailleurs de plus considérable qu'un tombeau de Pierre de Médicis dans la sacristie, et les deux fameuses chapelles de Médicis. La première est toute de la main de *Michel-Ange*, soit pour l'architecture, soit pour la sculpture ; c'est en faire assez l'éloge. D'un côté est le tombeau de Julien de Médicis, sur lequel sont couchées

des statues parfaitement correctes et bien dessinées, représentant le Jour et la Nuit; au-dessus, dans une niche, est la statue de Julien assise. L'autre tombeau, de Laurent de Médicis, est tout-à-fait pareil au premier; les deux statues sont le Crépuscule et l'Aurore. Tout cela est parfaitement beau et n'a nulle grace, mais seulement beaucoup de force; les deux statues de Julien et de Laurent m'ont paru les plus belles. L'autre chapelle est la merveille de la Toscane, du moins pour les richesses; elle est vaste comme une église, octogone à dôme, si remplie de pierres précieuses, travaillées avec tant de soin et si polies, que l'œil en est ébloui. Tous les murs du haut en bas en sont revêtus; le jaspe sanguin est une des choses communes de ce revêtissement. Le cul du dôme, ou du moins la frise, car il n'y a encore que cela de fait, est de lapis-lazuli, étoile d'or. Chaque angle a dans son encoignure un pilastre d'albâtre à corniche de pierre de touche, dans laquelle est alternativement un tombeau de granit et un de porphyre; sur le tombeau un oreiller de jaspe rouge, bordé d'émeraudes et de diamants; sur l'oreiller une couronne d'or, et dans le haut de la

niche une statue de bronze d'un des grands-ducs, dont cette chapelle fait la sépulture. Toutes ces richesses sont surpassées par la magnificence incroyable du maître-autel. Vous vous imaginez là-dessus que les palais des fées n'ont pas autant d'agréments que cette chapelle, et vous vous trompez fort. Avec les sommes immenses qu'on y emploie depuis un siècle et demi, et le faste qu'on y a répandu, elle ne fait qu'un tout assez triste et nullement agréable. La chapelle Nicolini, toute simple et toute blanche, me paroît infiniment préférable, et me confirme dans l'opinion que le bon goût sert beaucoup mieux que la magnificence. Cette riche chapelle est fort loin encore d'être achevée, et probablement ne le sera jamais dans la circonstance des choses. La pauvre Florence a furieusement perdu en perdant les Médicis, les pères des sciences et des arts.

C'est dans cette maison qu'est la bibliothèque de Médicis dont je vous ai parlé. Le vestibule est d'une construction bizarre au dernier point : au lieu de mettre les colonnes au-dehors des murs à l'ordinaire, on a pratiqué des niches fort creuses pour les portes dans l'enfoncement. Il faut croire que

cela est admirable, car c'est *Michel Ange* qui l'a fait ; pour moi j'avoue mon ignorance, et je ne vois pas où est la gentillesse de ceci. L'escalier à trois rampes parallèles et à marches couronnées en rond, et volutes en quarré, en ressauts, n'est pas moins extraordinaire ; mais il a quelque chose de riche et de magnifique. Toute la galerie des livres est pareillement du dessin de *Michel Ange*, de même que le pavé. Les vitres sont peintes en arabesque du goût de *Watteau*.

Au sortir de Saint-Laurent, on trouve dans le coin de la place une espèce de gros piédestal sur lequel est un beau relief représentant des prisonniers de guerre amenés au grand Côme ; c'est un morceau de marque du *Bandinelli*.

Santa Maria Novella est tout incrustée en-dedans, comme la cathédrale, de marbre noir et blanc. Je crois que c'est une des meilleures de Florence pour sa grandeur et sa belle proportion. Il y a nombre de peintures du bon temps, soit du *Vasari* soit de Santi *di Tito* ou du *Brouzino*, dont la meilleure est la Samaritaine de ce dernier.

Tous les peintres d'ici dessinent assez cor-

rectement, mais ils n'ont qu'un coloris dur et tranchant, sans aucune harmonie, et très-peu de bonnes ordonnances. Il ne faut pas être dupe de tout ce que dit le Vasari à l'honneur de son école florentine, la moindre de toutes, du moins à mon gré. Je laisse ceux-là pour m'attacher à ceux du méchant temps comme plus curieux, ainsi je vous ferai voir par préférence la Madone de *Cimabué*, qui est probablement le premier tableau peint dans l'école florentine, et qui ne me paroît point indigne d'un peintre du jeu de paume. La chapelle espagnole peinte par *Goddo Gaddi*, où il commence à y avoir du coloris, mais pas encore la plus petite ombre de dessin. Le cloître en camaïeu vert, par *Veelli*, qui, quoique méchant au possible, a des expressions qui ne déplaisent pas.... La Vie de la Vierge et celle de Saint-Jean, dans le chœur, d'une manière plus moderne et qui commence à être bonne, par *Grillandaio*, mais sur-tout un devant d'autel, l'Enfer, le Paradis et le Purgatoire, du *Dante*, et la chapelle *Strozzi*, par *Orgagna*, dit *Cionis*, qui y a mis son nom et le millésime 1357. On y trouve des idées tout-à-fait pittoresques, du feu, une com-

position hardie et de belles et bonnes têtes. C'est tout ce que j'ai vu de mieux pour être d'une aussi grande antiquité. Il faut remarquer aussi la sacristie qui est très-propre et bien ornée.

Sainte-Félicité, église toute neuve et fort jolie, d'ordre corinthien architravé, où est le tombeau de Guichardin.

Le vaste temple du Saint-Esprit, excellent ouvrage de *Brunneleschi*, tout de colonnes corinthiennes de pierres grises. Le chœur qui est comme un petit temple au milieu du grand, le baldaquin et le riche maître-autel de pierres précieuses, ne sont pas le moindre ornement, sans parler de quantité de bonnes statues et de peintures que je passerai à l'ordinaire, pour ne m'arrêter qu'à un seul morceau du *Giotto*, un peu moins mauvais que ceux de *Cimabué*. Les cloîtres de ce couvent sont les plus beaux de la ville.

En voilà assez sur ce chapitre. Je supprime le reste, parce qu'il me paroît ne pas valoir la peine d'être rapporté.

Parmi les palais, celui de Strozzi mérite, quoique non terminé, de tenir le premier rang par son admirable architecture, tant

extérieure qu'intérieure. L'ouvrage est de *Scamozzi* et de *Buotalenti*. Après celui-là je donne la pomme à la petite maison de Vignolini. Il y en a tant d'autres que ce seroit folie de les vouloir parcourir. Ils m'ont paru, quand je les ai vus lors de ces nombreuses assemblées dont je vous ai parlé, fort vastes et remplis de peintures, que je n'étois pas en place d'examiner à mon aise. Je ne m'arrêterai guères qu'à l'immense palais Ricardi, autrefois la demeure des Médicis ; mais le marquis Ricardi ne l'a pas apparemment trouvé assez grand pour lui, car il l'a fait encore beaucoup augmenter. Il est tout construit en rustique par *Michellezzi*, avec des corniches soutenues par des consoles du dessin de *Michel Ange*. La cour est en colonnade, avec un jet d'eau au milieu, et les murs sont bâtis d'inscriptions antiques bien arrangées ; les appartements sont ennuyeux à force d'être grands : ils sont assez garnis de beaux tableaux. La galerie est peinte par le *Jourdan* ; c'est la principale pièce de la maison, à cause de certaines grandes armoires toutes remplies de bronzes et meubles antiques, et d'une quantité d'admirables camaïeux et pierres gra-

vées d'antiques, parmi lesquelles est le fameux cachet d'Auguste, représentant un sphinx ; c'est peut-être celui dont parle Suétone. Il est substitué à perpétuité dans cette maison, et le testateur a mis une clause prohibitive de le remuer de l'endroit où il est scellé, à peine de dix mille écus d'aumône. J'ai vu dans cette galerie le plus grand lustre de crystal de roche qui soit de ma connoissance ; il a bien dix pieds de haut. Près delà est la bibliothèque, dont le vaisseau est extrêmement orné ; elle n'est pas fort grande, mais plus de la moitié est composée de fort bons manuscrits, entre autres les deux Pline, d'une grande antiquité. Le bibliothécaire, nommé Lami, est un des savants hommes d'Italie et connu par plusieurs ouvrages.

La maison Nicolini a quantité de statues, bas-reliefs et bustes antiques rares, et un fameux médailler.

Cherini a de beaux et agréables appartements ornés à la française avec des cheminées de glaces ; ce qui est très-rare en Italie. On y trouve des porcelaines de vieux Japons, considérables par leur grandeur, une collection de tableaux nombreuse et bien choisie, et un cabinet tout garni de glaces et de tableaux posés sur les glaces.

Gualtiéri a un recueil immense de coquilles, dont il a fait imprimer et graver l'histoire naturelle.

Le recueil de Baillon, Français, n'est pas moindre ; mais il excelle encore plus dans la suite des plantes marines, de marcassites, et de toutes les pierres imaginables depuis le sable qu'on foule aux pieds jusqu'au diamant couleur de rose. Tout cela est rangé dans un ordre très-propre à prendre la nature sur le fait dans la formation de ses ouvrages, et le livre chymique et physique auquel il travaille là-dessus, me parut instructif et bien digéré.

Le baron de Stoch, allemand, a un recueil incroyable sur tout ce qui concerne la géographie, l'architecture et les édifices anciens et modernes, entre autres quantité de plans levés, de la main de *Raphaël*, de bâtiments antiques et de dessins d'arabesques copiés de sa main, et déterrés dans ces monuments où ils étoient presque effacés; ce qui sert à prouver que c'est dans l'antique que Raphaël a trouvé tous les beaux dessins de ce genre qu'il a fait exécuter depuis. Ce Stoch a été depuis quelques temps chassé de Rome comme espion du Prétendant ; il

est venu se réfugier ici, où l'on vouloit lui faire le même traitement, si le roi d'Angleterre n'eût déclaré qu'il le maintiendroit par toutes les voies imaginables; cela n'a pas servi à diminuer les soupçons qu'on avoit de lui. Voici une petite histoire assez comique que j'ai ouï conter de lui en France. Hardion, notre confrère, montroit le cabinet du roi à Versailles à plusieurs personnes, du nombre desquelles étoit ce galant homme. Tout-à-coup certaine pierre, fort connue de vous, sous le cachet de *Michel Ange*, se trouve éclipsée. On chercha avec la dernière exactitude : on se fouilla jusqu'à se mettre nu, le tout sans succès. Hardion lui dit : « Monsieur, je connois toute » la compagnie, vous seul excepté, d'ailleurs » je suis en peine de votre santé; vous pa» roissez avoir un teint fort jaune, qui dé» note de la plénitude. Je crois qu'une pe» tite dose d'émétique, prise sans déplacer, » vous seroit absolument nécessaire ». Le remède pris sur-le-champ fit un effet merveilleux, et guérit ce pauvre homme de la maladie de la pierre qu'il avoit avalée.

Je me suis aussi amusé à voir le théâtre des combats d'animaux, fort joliment cons-

truit en loges d'architecture de pierres grises, avec une arêne ou parterre au milieu. La ménagerie est à côté : il y a une lionne qui rapporte comme un barbet, un tigre d'une grosseur démésurée et beau comme un ange, avec deux petits tigrons qui sont bien du plus méchant caractère de tigre que l'on puisse se figurer.

Il faut voir aussi une autre espèce de ménagerie, c'est la salle de l'académie de la Crusca, où le siége de toutes les chaises, sur lesquelles on se met, est une hotte et le dos une pelle à four ; le directeur est élevé sur un trône de meubles ; la table est un pétrissoire, les garde-robes sont des sacs : on tire les papiers d'une trémie. Celui qui les lit a la moitié du corps passé dans un bluteau, et cent autres coïonneries relatives au nom de la Crusca, qui signifie *San de Farine*, car le but de son institution est de bluter et ressasser la langue italienne, pour en tirer ce qu'il y a de plus fine fleur de langage, rejetant ce qu'il y a de moins pur. Vous savez combien cette académie est célèbre, et mérite de l'être ; mais ce n'est assurément pas cette puérile allusion, qu'on ne doit imputer ainsi que les noms bizarres

que se sont donnés la plupart des académies d'Italie, qu'au mauvais goût qui étoit en vogue lorsqu'elles ont commencé.

Le vieux palais n'est autre chose par lui-même qu'une vieille bastille, surmonté d'un grand vilain donjon. Il est aussi obscur et massif au-dedans qu'en-dehors ; soutenu de grosses méchantes colonnes avec des statues assortissantes, dans lesquelles il ne faut pas confondre une fontaine d'un joli petit enfant de bronze qui étrangle un poisson. Les appartements d'en-bas sont peints par le *Vasari*, *Salviati*, et *Frédéric Zuccaro*. La première chose qu'on trouve en montant est un salon un peu plus grand qu'une place publique, il sert à donner des fêtes ; le plafond de trente-quatre pièces est peint par le *Vasarie*. Il y a représenté les conquêtes des Florentins ; dans le fond, est ce groupe d'Adam et Eve et du Serpent, c'est le chef-d'œuvre de *Bandinelli* ; vis-à-vis sur l'estrade les statues de Léon X et de Clément VII, de Jean, d'Alexandre et du grand Côme de Médicis, toutes du même *Bandinelli* ; dans les côtés, la Victoire et un Prisonnier, groupe de *Michel Ange*, et six autres groupes d'Hercule, qui étouffe Antée, qui porte le ciel, qui tue le Centaure, qui défait la reine des

Amazones, qui emporte le sanglier d'Erimanthe, qui jette Diomède aux chevaux; le tout de la main de *Rossi* : le dernier est le meilleur. Dans le haut, sont les garde-robes contenant des richesses prodigieuses de toute espèce, savoir, une vingtaine de grandissimes armoires toutes remplies de vases d'argent ciselés à l'usage, soit de la chapelle, soit de la chambre ou du buffet; un chalit à quatre colonnes tout de lapis, jaspe ou agate, monté en vermeil; un équipage de cheval, dont la selle, les étriers et la bride sont de turquoise, et la housse de perles. Un parement d'autel de six pieds de long, d'or massif ciselé avec des inscriptions de rubis. C'est un vœu de Côme II, qui est représenté en émail, vêtu d'émeraudes et de diamants : des services de vaisselles d'or.... D'autres armoires pleines de couronnes, sabres, poignards, vases, livres, écussons, coupes, etc.; tout cela fait un garni de différentes pierres dont on fait les bagues; et enfin, le fameux original du Digeste, connu sous le nom des Pandectes Florentines; c'est un manuscrit en deux volumes *in-folio*, très-bien conservé, écrit en grosses lettres, non majuscules : on le croit du temps même de Justinien. Entre chaque feuillet

on y a mis, pour le conserver, un autre feuillet de satin vert. Ce livre est un présent que les Pisans firent aux Florentins en reconnoissance de ce qu'ils avoient bien conservé leur ville pendant une expédition d'outremer qu'ils avoient été faire, et dans laquelle ils avoient trouvé ce livre à Amalfi. Jadis on ne le montroit ici qu'avec de grandes considérations, en allumant des cierges et se mettant à genoux ; aujourd'hui on le fait voir très-familièrement, ce qui prouve combien la robe perd tous les jours de son crédit.

Le vieux palais communique au cabinet du grand-duc ; c'est un cabinet de véritables curiosités.

Vous saurez donc que ce qu'on appelle le cabinet du grand-duc sont les deux côtés parallèles d'une assez longue rue, qui se rejoignent à l'un des bouts par un corps-de-logis percé dans le bas de trois arcades, le tout d'ordre dorique uniforme, si bien exécuté par le *Vasari*, que *Michel Ange* n'a jamais rien fait de mieux à mes yeux. Ces deux lignes de la rue forment deux galeries, qui ont dans leur double contour quantité de cabinets ou salons remplis de tant de choses diverses, que je prétends ne vous

en dire qu'un mot en gros, seulement pour vous en donner une notion.

Les galeries qui se communiquent tout d'une pièce par le corps-de-logis du fond, contiennent les bustes et les statues, alternativement deux bustes et une statue, avec de grands groupes dans les angles et dans les fonds. Rien n'est placé-là qui ne soit antique, et deux statues modernes seules ont mérité d'y avoir place ; ce sont les deux Bacchus, chefs-d'œuvre, l'un de *Michel Ange*, l'autre de *Sansovin*. Cela posé, je ne m'amuserai pas à vous faire l'éloge de ce peuple de pierre ; je vous remarquerai seulement que, par la comparaison que le voisinage m'a donné lieu de faire, j'ai trouvé les Grecs fort au-dessus des Romains. Les bustes sont encore plus précieux, non pas tant par l'ouvrage qui est excellent, que parce qu'ils font une suite parfaitement complète de toutes les têtes d'empereurs romains depuis Jules-César jusqu'à Alexandre Sévère, les usurpateurs même ou les concurrents n'y sont pas omis ; et, outre cela, il y a une quantité de têtes de femmes ou filles des empereurs. Je suis toujours émerveillé de voir comment on a pu rassembler tous ces morceaux, parmi lesquels

quels il y en a qui probablement sont uniques. Depuis Alexandre jusqu'à Constantin, la suite est continuée, mais fort incomplète; et c'est une chose assez curieuse que de voir la décadence de l'Empire, de sorte que les derniers ne valent quasi plus rien. Les plafonds de ces galeries sont peints en arabesques charmants par les élèves de Raphaël.

Dans le vestibule, quantité d'inscriptions, d'urnes et de bas-reliefs avec deux gros Pluton grecs.

Dans le premier cabinet, une haute colonne torse à canelières, d'albâtre oriental transparent; une suite de petites idoles égyptiennes ou asiatiques, une sorte d'autres idoles grecques ou romaines, un choix des plus beaux bustes de bronze... une quantité de petits meubles antiques de bronze, un très-grand lustre tout d'ambre jaune transparent, au travers duquel on voit en-dedans la généalogie de la maison de Brandebourg en ambre blanc....un cabinet de lapis-lazuli, et une grande table de fleurs et de fruits parfaitement représentés au naturel, tout en pierres précieuses.

Dans le second cabinet, trois superbes cabinets sur des pavillons...le premier d'ivoire,

contenant toutes sortes d'ouvrages infiniment curieux, soit en sculpture, soit au tour.... Le second d'ambre, rempli d'ouvrages du même genre en ambre...le troisième, fort supérieur aux deux autres, est d'albâtre avec un pareil assortiment.

Deux autres cabinets ou chassis de glaces, ayant au-dedans le spectacle horrible et dégoûtant, l'un d'un charnier, l'autre d'une peste exécutée en cire.

Deux tables, l'une de jaspe de rapport, faisant un paysage; l'autre représentant le plan de Livourne en pierres précieuses, avec la mer en lapis-lazuli ondé.

Dans le troisième, un cabinet d'ébène, où le vieux *Breugle* a peint l'ancien et le nouveau Testament en petits tableaux sur pierres précieuses; au-dedans est une Descente de Croix, bas-reliefs en cire par *Michel Ange*, et douze statues d'ambre assez grandes....une grande cuvette antique d'agate, des anatomies en cire.

Dans le quatrième, une sphère armillaire prodigieusement grosse et toute dorée, selon le systême de Ptolomée....une pierre d'aimant portant quarante livres, et force instruments d'astronomie ou de mathématiques.

Dans le cinquième, la statue grecque appelée *l'Hermaphrodite*, femelle de la ceinture en-haut, et mâle de la ceinture en-bas... un colosse grec représentant un instrument à forger le genre humain. Ma foi ! cela mérite pour le coup d'être appelé une belle machine. Il faut que toutes les autres baissent pavillon devant celle-là ; elle est montée sur deux pattes de lion, et ceinte par le milieu d'un collier où sont suspendues toutes sortes d'oiseaux à têtes, non de celles qui se portent sur les épaules ; et enfin pour comble de folie... Un therme avec tous ses attributs, un groupe d'Amours dormant l'un sur l'autre, un Eripide de marbre d'Ethiopie couleur de fer, un manuscrit latin très-bien conservé, écrit à la romaine sur des tablettes de bois cirés. Il paroît être un mémoire des appointements qu'un Philippe, roi de France, donnoit aux officiers qui l'accompagnoient dans un voyage : il est presque impossible de le lire. Je crois que ces feuilles font partie, ou du moins quelque chose de semblable, à celles d'un manuscrit tout pareil que j'ai vu à la bibliothèque de Gênes, et qui ont été déchiffrées par le jeune Cranier, homme de beaucoup d'esprit et grand mathématicien...

Quantité de bronzes, un cabinet en architecture de pierres précieuses, toutes d'une pièce, orné de bas-reliefs d'or sur un fond d'agates...un autre cabinet fait en médailles, contenant des cadres, sur chacun desquels sont cinq petits tableaux à bordures d'argent. Ce cabinet servoit au cardinal....de Médicis, qui le faisoit porter par-tout où il voyageoit, et dans le moment il avoit sa chambre meublée de tableaux.

Dans le sixième, environ cent quarante portraits de peintres faits par eux-mêmes. Il manque là beaucoup de portraits de peintres fameux qui sont communs d'ailleurs; mais l'on n'a voulu y placer que ceux qui ont été peints par la personne même qu'ils représentoient.

Dans le septième, qui est l'arsenal, toutes sortes d'armures antiques, modernes et orientales d'une richesse et d'un choix surprenants. Je passe légèrement là-dessus pour ne rapporter que le gros mousquet dont le canon est tout d'or.

Dans le huitième, environ cinquante médailles de toutes sortes d'espèces, grandeurs et métaux, parmi lesquelles j'ai vu deux Othon de cuivre moyen bronzé; car c'est une erreur

de croire qu'il n'y en a point... *Item*, plusieurs milliers de camaïeux en reliefs, ou de pierres gravées, d'un travail achevé pour la plupart. Vous êtes à portée d'en juger ; elles sont gravées dans votre *Musœum Florentinum*.

Dans le neuvième enfin, que l'on appelle la tribune octogone, on a ramassé tout ce qu'il y avoit de plus précieux. La première chose qui frappe en entrant, sont les six célèbres statues grecques, savoir : les Licteurs, le Rémouleur qui écoute la conjuration des jeunes Brutus, la grande Vénus, le Faune qui danse, l'Uranie et la Vénus de Médicis. Il semble que ces six morceaux sortent de la main de l'ouvrier, tant ils sont bien conservés et bien polis; leur beauté est au-dessus de toute expression, sur-tout celle du Faune et de la Vénus de Médicis. Misson s'est trompé en disant que la base n'est que d'une seule pièce avec la statue, et que les mots grecs *Cléomène, etc.* qui sont écrits au-dessous marquoient l'ouvrier. La base a été rompue, le morceau qui y est a été rapporté, et *Pline*, qui parle de cette statue, dit précisément qu'elle étoit de *Phidias*. Les critiques les plus sévères ne pourroient rien trouver à redire

aux beautés et aux proportions du corps de cette femme ; le col est long, la tête fort petite, et, quoique belle, ce n'est pas d'une beauté qui nous plairoit. Mylord Sandich qui revenoit de Grèce dit que toutes les femmes qu'il y avoit vues, et qui passoient pour belles, avoient de cet air. A propos de cet Anglais, il faut que je vous dise qu'il y a dans un coin de la galerie un buste de Brutus, le meurtrier de César, laissé imparfait, par *Michel Ange*. Au bas sont écrits ces deux vers si connus :

Dum Bruti effigiem sculptor de marmore ducit,
In mentem sceleris venit, et obstupuit.

Je ne vous le rapporte que pour vous ajouter que, tandis que M. Sandich le regardoit, choqué qu'on eût osé blâmer ce grand républicain, il fit sur-le-champ ces deux vers-ci en contre partie.

Brutum effecisset sculptor, sed mente recursat
Tanta viri virtus, sistit et obstupuit.

Je reviens aux principales choses de la tribune, huit autres petites statues qui le cèdent peu aux premières. Je voulois trouver parmi celles-là le Cupidon de Praxitelle,

dont on fait une histoire connue de tout le monde, et qu'on prétendoit être ici une fable..... Plusieurs autres petites statues de pâtes antiques, de marbre et de pierres précieuses. Parmi celles de marbre, les plus remarquables sont le jeune Britannicus, le jeune Néron, le Marc-Aurèle enfant, et l'Amour qui tire de l'arc; parmi celles de pierres précieuses, le Lysimachus de calcédoine, le Canopus d'agate, le Jupiter sans barbe, de cristal, et le Tibère de turquoise, et non le César, comme dit Misson, ni le Néron, comme d'autres le prétendent. Ce dernier morceau est un des plus précieux de toute la galerie, tant par la grosseur et la beauté de la pierre que par la perfection de l'ouvrage; une table de fleurs figurées en pierres de rapport, où il y a de quoi s'amuser pendant une semaine...... Un grandissime cabinet plus superbe que tous les précédents, tout en colonnes de jaspe et de lapis avec les bases et les corniches d'or; il est plein de porcelaine du vieux Japon des plus rares, d'ouvrages exquis de cristal de roche, de grandes cuvettes de lapis, et enfin, pour terminer ma phrase, le diamant gros comme une noix lombarde fort applatie, d'une belle forme

ronde, taillé à facettes, du poids d'environ 140 karats : c'est le plus gros que l'on connoisse en Europe; mais il est d'une eau tirant sur le jaune.

Malgré tout le détail que vous venez de lire, je n'ai fait que de vous rapporter en gros les choses qui m'avoient le plus affecté en passant par-dessus une infinité d'autres. Par exemple, tous les salons sont garnis de tableaux de bons maîtres. Je les renvoie tous à la notice ordinaire, pour ne parler que du Saint-Jean dans le désert, par *Raphaël*, qui se trouve dans la tribune. Ce qu'il y a de singulier, c'est que j'ai vu ce même tableau à Bologne; qu'on m'a assuré que le même étoit encore à Rome, et que nous le connoissons tous encore dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, qui l'acheta du fils du premier président de Harlay. Depiles, l'un des plus grands connoisseurs qu'il y ait jamais eu en peinture, regarde ce tableau de M. le régent comme un des premiers qui existent; Vasari parle à-peu-près de même de celui du grand-duc, et il ajoute qu'il est peint sur toile : circonstance qui veut dire que celui du grand-duc est le véritable parmi les quatre, les trois autres étant sur bois. Il seroit fort

singulier que l'un des bons connoisseurs qu'il y eut jamais, eût placé une copie au premier rang. Au reste, si le tableau de M. le régent est une copie, c'est à coup sûr une copie de la main de Raphaël même ; car les grands maîtres ont souvent copié leurs propres ouvrages. Mais on prétend que ces copies n'ont pas pour l'ordinaire le feu original de la première main. Ce tableau, soit ici, soit au Palais Royal, est assurément d'une grand beauté; mais j'aurois peine à le mettre, comme Depiles, dans la première classe. Il n'a qu'une figure ; il est tout-à-fait triste et sans agréments. Il est vrai que la composition en est excellente, et qu'on ne pourroit mieux rendre le sujet *vox clamantis in deserto*, très-difficile à traiter par lui même. Le dessin est d'une correction achevée, le paysage convenable au sujet, la figure pleine de feu ; et il n'y avoit que Raphaël capable de mettre autant de vie et d'action dans une seule figure.

Pour communiquer de la galerie au palais Pitti où loge le grand-duc, lequel en est assez éloigné, on a jeté par-dessus les maisons et par-dessus les ponts, comme on a pu, de très-longs corridors. Ce palais Pitti donne sur

une place longue et étroite, dont il occupe tout un des grands côtés ; aussi la façade est-elle énormément longue, et toute d'une venue et sans ornement, à moins que l'on ne veuille prendre pour tels les masses de pierres rustiques et inégales dont elle est entièrement construite. En récompense, la cour intérieure est d'un très-beau dessin, formant les trois ordres l'un sur l'autre, dont toutes les colonnes sont rustiquées et à collier comme celles du Luxembourg auquel ce palais ressemble beaucoup ; et en effet Marie de Médicis avoit envie de faire bâtir à Paris sa maison natale. Le palais de Florence est construit par *Brunelleschi* et par *Amanatto*. Si on l'avoit fait en entier sur le dessin qu'on m'a montré, ce seroit un des plus beaux ouvrages de l'Europe. Le fond de la cour est une grande cour ornée en-dedans de statues et contenant un vivier rempli de poissons.

Le comble du dôme forme une fontaine de marbre blanc avec trois jets d'eau.

Les appartements du dedans ne répondent, ni pour les ameublements, ni même pour les tableaux qui y sont en très-grand nombre, à ce que j'en attendois ; mais il faut

observer que la galerie est un gouffre qui a englouti tout le plus beau et le meilleur.

Les mezalinnes ou entre-sols, richement et également ornées, sont ce qu'il y a de plus agréables dans les appartements.

Les jardins du palais n'ont pas le sens commun, et, par cette raison, ils me plaisent infiniment : ce ne sont que montagnes, vallées, bois bruts, parterres et forêts, le tout sans ordre, sans dessin ni suite ; ce qui leur donne un air champêtre tout-à-fait agréable.

Il y a par-ci par-là quelques belles statues, des fontaines et des grottes, dont l'une a un plafond à fresque d'un grand mérite. On élève dans les jardins quelques belles statues et quelques animaux étrangers non féroces, comme des gazelles, civettes, etc.

LETTRE III.

A M. DE NEUILLY.

Suite de séjour à Florence.

J'AI appris de vos nouvelles, mon cher Neuilly, par Maltête et par Blancey, indépendamment de la charmante lettre que j'ai reçue de vous à Venise. Vous vouliez venir en Italie, mon roi; c'étoit donc pour y faire un second voyage, car, à moins d'y avoir déjà été, on ne peut si bien être au fait de tout que vous l'êtes. Comment diable! les isles Borrhomées, les maisons de la Brenta, le détail de Venise et cent autres choses vous sont aussi bien connues, et vous m'en parlez comme si précisément vous les aviez devant les yeux! combien souhaiterois-je que cette vue fût à présent effective et non idéale; maintenant sur-tout que je me trouve au milieu du cabinet du grand-duc et de tous les chefs d'art, de sciences, de curiosités et de douces chiffonneries, qui en font véritablement une chose la plus surprenante du monde!

Je suis si outré de ne vous y pas voir, quand je pense combien ces sortes de choses sont dans votre genre et dans votre goût, que je ne m'y trouve moi-même qu'à moitié. *Temere si partem animae rapit maturior pars, nec carus aeque, nec superstes integer.* Je ne dis pas non sur la proposition que vous me faites de revenir ici avec vous, si jamais vous avez occasion de le pouvoir faire avec commodité; mais, que dites-vous de la petite lanternerie que je fais ici, vous envoyant le plan de la galerie de ce cabinet, contenant les statues, selon leur ordre et leur disposition, quoique ce seroit beaucoup grossir ma lettre inutilement; mais j'ai jugé que vous ne seriez pas fâché de donner un coup-d'œil sur le bel arrangement des bustes sur-tout, et d'admirer comment on a pu rassembler cette suite de têtes antiques d'empereurs romains jusqu'à Alexandre, si complète que les concurrents même à l'Empire n'y manquent pas, non plus que la plupart des femmes ou filles d'empereurs. Avec cela, comme personne n'avoit encore pris ce plan de la position de chaque chose, et qu'on ne l'a pas donné dans le *Musœum Florentinum*, j'ai été bien aise de le lever, et

je vous prie de ne pas le perdre. Je ne vous parle pas de ces six statues grecques si connues, ni de l'autre appelée l'*Hermaphrodite*; mais, parmi celles qui sont rangées entre les bustes, de deux en deux, il y en a de dignes d'adoration, c'est à-dire, qui approchent bien fort de la beauté des six premières. Les statues grecques sur-tout l'emportent sur les romaines, et vous pouvez juger du mérite de ces pièces, puisqu'il n'y en a qu'une de Michel Ange et une du Sansovin qui aient été jugées dignes d'avoir une place parmi elles. C'étoit une famille bien respectable à mon sens, par son amour pour les bonnes choses, que celle des Médicis. Rien ne fait mieux son éloge que de voir, combien, après avoir usurpé la souveraineté sur un peuple libre, elle est parvenue à s'en faire aimer et regretter. Réellement Florence a fait une furieuse perte en la perdant. Les Toscans sont tellement persuadés de cette vérité, qu'il n'y en a presque point qui ne donnassent un tiers de leurs biens pour les voir revivre, et un autre tiers pour n'avoir pas les Lorrains; je ne crois pas que rien égale le mépris qu'ils ont pour eux, si ce n'est la haine que les gens de Milan portent

aux Piémontais. Dans le temps de la dernière guerre, les Français étoient reçus à bras ouverts et les Piémontais exclus par-tout. De même, à Florence nous avions accès dans toutes les maisons, et les Lorrains n'entrent nulle part; enfin je me suis apperçu que les Florentins ne vivent que dans l'espérance d'avoir le gendre du roi pour grand-duc; et même ils s'étonnent fort que le roi n'a pas déjà fait ce cadeau à sa fille, sans trop s'embarrasser du dédommagement qu'on pourroit donner au duc de Lorraine, dont ils n'ont pas les intérêts fort à cœur. Il est vrai que les Lorrains les ont beaucoup maltraités, et qui pis est, méprisés. M. de Richecourt de Lorraine, qui a tout pouvoir de la part de son maître, est homme d'esprit, et a du talent, on en convient; mais on assure qu'il fait peu de cas des ménagements qui font goûter une domination nouvelle. On diroit que les Lorrains ne regardent la Toscane que comme une terre de passage, où il faut prendre tout ce qu'on pourra sans se soucier de l'avenir. Pour un pays qui a eu ses souverains propres, distribuant aux nationaux les graces et les dignités, et dépensant, dans l'état même, les revenus de

l'État, il n'y a rien de si dur que de devenir province étrangère. Le goût dominant de la nation seroit pour un prince de la branche d'Espagne. Ils ont vu dom Carlos arriver en qualité de successeur, répandre à pleine main l'argent du Pérou que lui fournissoit madame Farnèze, et ne demandoit rien à personne, parce qu'alors il n'étoit pas en place pour exiger. Ce premier début leur a fait quelque illusion ; mais si dom Carlos eût resté en Toscane, les sujets auroient payé à leur tour comme de raison. Il vient de se répandre ici un bruit sans fondement, qu'un gros corps de troupes françaises marchoit pour passer les Alpes. Là dessus le marquis *** m'a demandé tout haut ce qu'on en écrivoit de France à ce sujet, et si ces troupes ne seroient pas destinées à assurer la succession des Médicis à l'infant dom Philippe. Cependant un homme de beaucoup d'esprit me disoit l'autre jour « qu'il préféroit encore les Lorrains aux Espagnols, parce que, dit-il, les premiers m'ôteront bien jusqu'à ma chemise, mais ils me laisseront ma peau, (c'est-à-dire, ma liberté de penser), que m'arracheront les seconds en ne me laissant pas le reste. En général, continua-t-il, tout maître trouvera

vera le secret de nous contenter, pourvu qu'il reste à Florence, qu'il protège les sciences, et qu'il soit de bon goût pour les arts; car c'est un vice capital ici que d'en manquer ». Le même homme me disoit une autre fois, « qu'il avoit été long-temps sans comprendre ce que vouloit dire ce proverbe de la langue française : *Lorrain vilain*, que l'on lui en donnoit depuis peu une ample explication. Cependant, ajouta-t-il, ils nous traitent nous-mêmes de vilains, parce que nous ne sommes pas ici dans l'habitude d'avoir une table ouverte : mais je leur demande quel est celui qui est le plus vilain, de celui qui ne donne pas à manger ou de celui qui veut manger aux dépens d'autrui » ?

N'avons-nous pas eu aussi nous autres Français une lance à rompre contre le corps des Lorrains? On vient de recevoir la nouvelle de la paix de Belgrade conclue entre l'empereur et le grand-seigneur, par l'intervention de M. de Villeneuve, notre ambassadeur à la Porte. Cette paix n'est ni utile, ni honorable à l'empereur. Là-dessus les partisans du génie autrichien déclament contre nous, en disant que c'est-là notre manière ordinaire de favoriser la Porte Otto-

mane au préjudice de l'Empire. Je leur ai doucement représenté que M. de Villeneuve n'étoit pas là pour décider, que leur maître avoit le choix d'accepter ou de refuser les propositions ; que, s'il les avoit acceptées, c'est qu'il avoit sans doute sagement prévu qu'en continuant la guerre dans la position où il se trouvoit vis-à-vis des Turcs, il s'exposoit à n'avoir d'eux que de pires conditions. Sur quoi le primat s'est écrié brusquement : C'est votre France qui, après avoir écrasé la maison d'Autriche par le traité de Vienne, l'a laissée à la merci de ses ennemis. Sur mon Dieu ! lui ai-je répliqué, il n'y a pas de ma faute ; ce n'est pas moi qui ai fait la paix de Vienne, et si ç'eût été moi, je ne l'aurois pas faite, ou j'en aurois tiré un parti décisif pour les guerres à venir, comme il paroît que c'étoit l'avis de M. de Chauvelin. Qu'il ait eu en cela ces motifs ou non, motifs particuliers que ses ennemis lui imputent, que nous importe ! dès que l'avantage général de l'Etat se trouvoit joint à son sentiment. Ce qui rend ces Lorrains de si mauvaise humeur contre le traité de Venise, c'est l'échange de la Lorraine contre la Toscane. Le troc est néanmoins fort avantageux pour leur maître. On a beau alléguer

l'affection à l'héritage patrimonial, quelques millions de plus mis dans la balance y font un suffisant contrepoids.

Le prince d'Elbœuf, qui tient ici rang de premier prince du sang, tâche, autant qu'il peut par les manières polies, de parer celles des Lorrains, dont il convient le premier sans aucune peine. Il joue à merveille le bonhomme et l'affable, et ce que j'y trouve de mieux il nous fait très-bonne chère, sans aucune façon qui sente le prince. Vous connoissez la politesse innée des princes de la maison de Lorraine; vous connoissez aussi de réputation celui dont je vous parle ici, c'est le même qui a été marié à Naples, qui a fait en Europe tant de diverses sortes de figures, et... que je lui pardonne tant qu'il me donnera du vin de Tokai de la cave du grand-duc. La princesse de Craon tient aussi une fort bonne maison et fort commode pour les étrangers. C'est une femme qui me plaît beaucoup par son air et ses manières; et, quoiqu'elle soit grand'mère d'ancienne date, on pourroit encore en cas de besoin.... Son mari tient ici un grand état, ainsi que le marquis du Châtelet, gouverneur de la ville. Tous ceux-ci

ne sont point compris dans la haine jurée à leurs compatriotes par les nationaux. Elle se réunit toute contre ceux qui se mêlent du Gouvernement, où ceux-ci, malgré leur naissance et leurs plans, n'ont presque aucune part. Rien ne nous venoit mieux que de trouver quelque bon débouché à Florence, car les auberges y sont détestables au possible ; j'y ai trouvé pis que ce que l'on m'avoit pronostiqué des cabarets d'Italie. La nuit y est encore pire que le jour ; de petits cousins, plus maudits cent fois que ceux qui sont en Bourgogne, avoient pris à tâche de me désoler, et me feront quitter Florence sans nul regret, soit parce que j'y ai été malade, soit que le mauvais temps qu'il fait, m'ait gâté. La ville ne m'a pas plu en gros autant que d'autres. Il y a cependant plus de curiosité d'un certain genre qu'on ne trouve ailleurs, et à coup sûr plus de gens d'esprit et de mérite. Nul autre peuple d'Italie n'égale les Florentins à cet égard, ce sont même eux qui en fournissent souvent les autres contrées. Ajoutez à ceci que j'y ai gagné au jeu une centaine de louis, ce qui devroit encore me donner de la bonne humeur ; mais la première base de la gaieté c'est la santé.

La littérature, la philosophie, les mathématiques et les arts sont encore aujourd'hui extrêmement cultivés dans cette ville-ci. Je l'ai trouvée remplie de gens de lettres, soit parmi les personnes de qualité, soit parmi les littérateurs de profession. Non-seulement ils sont fort au fait de l'état de la littérature dans leur propre pays, mais ils m'ont paru instruits de celle de France et d'Angleterre. Ils font sur-tout cas des gens dont les recherches ont pour but quelque utilité publique profitable à toute la nation; et j'ai vu que, parmi nos savants, ceux dont ils parloient avec le plus d'estime, étoient l'abbé de Saint-Pierre pour la morale, et Réaumur pour la physique et les arts. Il faut avouer que les Florentins ont plus de facilité pour cultiver les lettres qu'aucun autre peuple de l'Italie; ils sont aisés dans leurs fortunes; ils ont du loisir; ils n'ont ni militaire, ni intrigue, ni affaires d'État. Toutes leurs occupations doivent donc se réduire au commerce ou à l'étude; et à ce dernier égard, les habitants de Florence ne peuvent manquer de se ressentir de toutes les commodités qu'on y a rassemblées pour eux pendant plusieurs siècles, principale-

ment en monuments de l'antique, bibliothèques et manuscrits. Je suis assez occupé à collationner le texte de Salluste sur plus de vingt manuscrits qui se trouvent dans la bibliothèque de Médicis, et sur une dizaine d'autres répandus çà et là. J'en verrai de même au Vatican; après quoi, je pourrai croire d'avoir ce Salluste aussi correct qu'on puisse l'avoir. J'ai donné commission d'en faire autant sur les manuscrits de Suétone, qui en a infiniment plus besoin, et qui est indéchiffrable en quelques endroits. Je cherche aussi à ramasser ou à prendre la notice de tous les monuments antiques qui ont un rapport direct à l'un et l'autre de ces auteurs. C'est avec des statues, des bas-reliefs et des médailles du temps que l'on fait de bonnes notes aux historiens. Je veux sur-tout rassembler, autant qu'il sera possible, les portraits des principaux personnages : il me semble qu'un lecteur s'intéresse davantage aux gens qu'il connoît de vue.

Mais Maltête ne se moque-t-il pas de moi, peut être avec quelque raison, s'il me sait assez fou pour donner dans les variantes? Je n'en fais pas non de cas que raisonnablement on en doit faire; mais quand on a fait

l'entreprise de donner une édition d'un ancien auteur aussi bonne et aussi complète qu'il soit possible, il me semble que l'on doit commencer par ne rien omettre pour avoir le texte parfaitement correct, et que l'on ne peut s'assurer sans cela d'avoir fait une traduction tout-à-fait fidelle. Je suis encore plus en peine de mes notes qui ne sont que trop longues, quoique je me sois borné au seul historique qui est de mon sujet, sans toucher qu'autant qu'il a été indispensable de le faire au sec et insipide grammatical : encore trouvera-t-on peut-être que j'y suis trop entré. Tout ce qui est du ressort de la littérature n'est plus guères du goût de notre siècle, où l'on semble vouloir mettre à la mode les seules sciences philosophiques; de sorte que l'on a quasi besoin d'excuses, quand on s'avise de faire quelque chose dans un genre qui étoit si fort en vogue il y a deux cents ans. A la vérité nous n'en n'avons plus aujourd'hui le même besoin; mais en négligeant, autant que l'on le fait, les connoissances littéraires, n'est-il pas à craindre que nous ne retournions peu-à-peu vers la barbarie dont elles seules nous ont

retirés ? Si je ne me trompe, nous avons déjà fait quelques pas de ce côté-là.

A force d'analyse, d'ordre didactique et de raisonnements très-judicieux, où il ne faudroit que du génie et du sentiment, nous sommes parvenus à rectifier notre goût en France, au point de substituer une froide justesse, une symétrie puérile, ou de frivoles subtilités méthaphysiques, au grand goût naturel de l'antique qui régnoit dans le siècle précédent.

Mille embrassements à nos amis. Que dites-vous de l'aventure de Buffon ? Je lui ai écrit de Venise, et j'attends avec impatience d'avoir de ses nouvelles. Je ne sache pas d'avoir eu de plus grande joie que celle que m'a causée sa bonne fortune, quand je songe au plaisir que lui fait ce jardin du Roi. Combien nous en avons parlé ensemble ! combien il le souhaitoit et combien il étoit peu probable qu'il l'eût jamais à l'âge qu'avoit du Fay ! Écrivez-moi souvent, et toujours désormais à Rome, à la poste restante. Adieu, mon cher objet ; si je ne savois combien vous avez le cœur sensible, je ne croirois pas que vous puissiez m'aimer autant que je vous aime.

LETTRE IV.

A M.^R DE QUINTIN.

Mémoire des principaux tableaux de Florence, avec de courtes remarques.

Beau bâtiment revêtu en-dehors de marbre Dôme Ste-Marie.
à compartiments. Il n'y a point de portail, chose assez ordinaire aux églises d'Italie ; presque aucune desquelles n'est entièrement finie. — Remarquez le dôme octogone, de l'architecture de *Brunelleschi.* —Remarquez encore sur une porte collatérale l'Annonciation, peinte en mosaïque par *Ghirlandais*, ancien peintre. — Beau chœur octogone à colonnes ioniques : disposition singulière. Le dôme peint par *Frédéric Zuchero* et par *Vasari*, manière bizarre. — Divers tableaux, entre autres celui de *Marsite Ficin.* — Les quatre Évangélistes, statues, par *Donatello.* — Dieu le père, un Christ mort soutenu par un ange, groupe, *Bandinelli :* bonnes figures, sur-tout les deux dernières. —Adam et Ève, statues, *Bandinelli.* — Une Piété, groupe,

Michel Ange : il n'est pas fini. — Les Apôtres, statues de divers maîtres. — Remarquez la tour du clocher, architecture du *Giotto*, statues de *Donatello*.

Au Baptistère Saint-Jean.

Ancien temple de figure octogone, soutenu en-dedans par seize colonnes de granit. — Remarquez les portes de bronze chargées de bas-reliefs, représentant de diverses histoires du vieux Testament. — La Décollation de Saint-Jean, groupe de bronze, *Danti* : beau. —Saint-Jean disputant contre les docteurs de la loi, groupe de bronze, *Rustichi* : assez beau. — Les trois Vertus, statues, *Donatello* : elles sont au bas du tombeau du pape Jean XXII. — Les douze Apôtres, statues. — La Magdeleine, statue, *Donatello*. — La voûte peinte en mosaïque par *Taffi*, disciple de *Cimabué*.

A St-Jean l'Évangéliste.

Belle façade corinthienne et composite, *Amanato*. — La Cananéenne, *Brouzino*, l'expression de la figure principale est très-bonne, mais le coloris du tableau est fort négligé. — Prédication de Saint-François-Xavier : beau.

A Saint-Marc.

Saint-Thomas d'Acquin, *Santi di Tito* : beau, mais sans coloris. — Remarquez la chapelle Saint-Antonin avec les six statues,

architecture de *Jean de Boulogne.* — La Coupole, peinte par le *Brouzino* : passable. — A la chapelle voisine, riche plafond, sculpté et doré : mauvais tableau. — A la tribune de l'orgue, les Noces de Cana : beau et bon. — Remarquez les tombeaux de Pic de la Mirandole et d'Ange Potitien.

A l'Annonciade.

Dans la place au-devant, une très-belle statue équestre du grand-duc Ferdinand, *Jean Boulogne.* — Dans les cloîtres, la Vierge au Sac, fameux tableau d'*André del Sarte.* — L'Adoration des Mages, la Naissance de la Vierge, *André del Sarte.* — La Visitation, *Pontorme.* — Remarquez, en entrant dans l'église, le buste d'*André del Sarte.* — Riche voûte en ornements et en dorures..... — L'Assomption peinte dans la coupole, par *Franceschini Vollaterran* : parfaitement belle. — Dieu le Père et un Christ mort, groupe, *Bandinelli.* — A la chapelle de l'Annonciade couverte de richesses et *d'ex voto*, un Sauveur peint par *André del Sarte* : fort beau.

Palais Ticardi.

Vaste et rustique; l'intérieur de la cour bâtie d'inscriptions et de bas-reliefs, belle bibliothèque, fameuse galerie peinte par *Luc Jourdan* : beau. — Recueil de pierres

gravées, médailles et antiques. — Remarquez le cachet d'Auguste représentant un sphinx.

Palais Nicolini.

Voyez diverses inscriptions, statues, médailles, et sur-tout voyez le maître de la maison.

A la Magdeleine.

Remarquez la chapelle des Pazzi, les colonnes de jaspes, deux tableaux de *Luc Jourdan*; l'autre de *Cirro Ferri*.

A Sainte-Croix.

Vaste édifice, architecture du *Vasari*, commencé par M. *Arnolfe*. — Descente de Croix, *Salviati*. — Jésus-Christ allant au Calvaire, *Vasari*. — Flagellation, *Barbiéri*, autre que le *Guerchin*. — L'Annonciation, groupe du *Donatello*. — Remarquez l'admirable chapelle de Nicolini en marbre blanc: noble, simple et du meilleur goût du monde; les statues du *Fiamingo* et les belles fresques de *Vollateran*. — Remarquez le tombeau de Michel Ange et son buste.... Les tombeaux de Léonard et de Charles Aretin. — Remarquez la chapelle des Caderini et celle des Pazzi, d'architecture corinthienne. — Descente de Jésus-Christ aux limbes, *Brouzino*. — Une Madone, *Cimabué*: tableau très-curieux et très-remarquable à cause de son auteur qui passe commu-

nément pour le plus ancien des peintres, quoique cela ne soit peut-être pas vrai. Il n'y a ni dessin, ni relief, ni coloris dans ce tableau, que je ne puis mieux comparer qu'aux peintures des écrans de deux sous; c'est un simple trait mal fait et mal barbouillé à plat de diverses couleurs. Il y a dans la même église diverses peintures, du *Giotto*, successeur de Cimabué, beaucoup meilleures quoique fort mauvaises. — Voyez la bibliothèque de ce couvent. —Remarquez le tombeau de Galilée.

Architecture intérieure : assez belle. — L'Assomption, *Vasari*, et plusieurs autres tableaux d'école florentine, dont le mérite m'a paru médiocre. A Saint-Philippe de Néry.

Une Vierge avec Sainte-Barbe et Saint-Antoine, *Pontorme*. A Saint-Procule.

Où quatre fameux architectes ont travaillé, *Brimeleschi*, *Seamizzi*, *Buotalenti* et *Amanato*. Au Palais Strozzi.

Très-beau portail, *Buotalenti*. — Saint-Louis guérissant les écrouelles, *Valaterray*. — Descente de Croix, *Brouzino*. — Samaritaine, *Brouzino*. A Sainte-Marie-la-Neuve.

Bas-reliefs de bronze, *Donatello* : bons, mais trop chargés. — Le Martyre de Saint- A Saint-Laurent.

André, *Sogliani*, manière ancienne : assez bonne. —Martyre de Saint-Sébastien, *Emp.* médiocre. — Remarquez la chapelle des Médicis, architecture et statues de *Michel Ange* : ces statues sont fort estimées, et font preuve qu'elles sont l'ouvrage d'un grand dessinateur et d'un très-savant anatomiste; mais elles n'ont aucune grace. Michel Ange muscle ses femmes comme des Hercules; il dédaignoit d'imiter le beau goût de l'antique; le seul ouvrage qu'il ait entrepris en ce genre, c'est la sculpture de son Bacchus de la galerie pour faire voir seulement qu'il y réussiroit s'il vouloit s'y adonner. Ce Bacchus est fort au-dessus de toutes ces autres statues.—Saint-Côme et Saint-Damien, statues par *Montorzollo* et *Raphaël de Montelupo* : la première assez bonne; l'autre médiocre. — Remarquez un beau tombeau de porphyre orné de bronze.

A Sainte-Agathe. Les noces de Cana, de *Brouzino*.

Aux Théatins. Portail d'ordre composite, avec de parfaitement belles statues, *Nigetti*; il a été bâti aux frais du cardinal Charles de Médicis. — Adoration des Mages, *Vanini* : bon. — Nativité de Notre-Seigneur, *Rossellini* : bon. — Martyre de Saint-Laurent, *Pietre de Cortonne*. — Assomption, *Pietre de Cortonne*.

— Remarquez les bas-reliefs au bas des statues des douze Apôtres.

Belle architecture corinthienne architravée. — Saint-Louis servant les Pauvres, *Pignoni*. — Remarquez le tombeau de Guichardin. A la Félicité.

Architecture corinthienne, *Brunelleschi*. — Vendeurs chassés du Temple, *Stradono* : assez bon. — Martyre de Saint-Etienne, *Passignani* : mauvais coloris, bon d'ailleurs. — Une Vierge, *Guirlandaio*, curieux : manière ancienne. — Une autre Vierge, *Lippi*, ancien peintre. — L'Annonciation, *Boticelli*, manière ancienne : assez curieuse. — La Chapelle des Vettori, par *Giotto* ; ceci vaut déjà beaucoup mieux que *Cimabué*. — Apparition de Jésus-Christ en jardinier, *Bronzino* : médiocre. — Remarquez le beau chœur octogone de marbre de Carrare, les statues, le baldaquin orné de pierres précieuses. Au Saint-Esprit.

Remarquez de très-beaux cloîtres.

Ferdinand de Médicis, statue équestre, *Jean Bologna*. — Hercule tuant Nessus : excellent groupe, *Bologna*. — David, *Michel Ange*. — Hercule tuant Cacus, *Bandinelli* : pas trop bon. — Persée tuant Méduse en bronze admirable, *Vécellini*. — Judith tuant Holo- Dans les places et carrefours.

ferne, *Donatello*. — Le grand Côme de Médicis, statue équestre, *Bologna*. — Les quatre Saisons, aux quatre coins du pont de la Trinité, *Bologna*. — Un gros vilain Neptune au milieu d'un grand bassin, *Almanato*, et sur les bords du bassin une douzaine de jolies Nymphes : bon, *Bologna*. — Prisonniers amenés au grand Côme, bas-reliefs, *Bandinelli*. — Un gros Sanglier de cuivre, *Bandinelli*.

Dans la galerie. Premier cabinet.

Dans la galerie, au premier cabinet, deux Foires, du *Bassan* : chefs-d'œuvre. — Une Famille Sainte, du *Chiavone* : parfaite. — Une autre avec Saint-François, par le *Barozzi*. — La famille de *Paul Véronèse*, par lui-même. — André del Sarte et sa femme, par lui-même. — Les forges de Vulcain, et autres pièces, par *Brouzino*. — Le songe de Michel Ange, par lui-même. — Famille Sainte, du vieux *Palme*.

Au second cabinet.

Deux Prophètes, par *Franç. Bartholomio*. — Six tableaux de l'Énéide, par *Jules Romain*. — Joseph vendu, et Joseph triomphant, *André del Sarte*. — Adoration des Rois, de belle manière ancienne et d'un grand coloris, par *Philippe Lippi*. — Tête de Saint-Jean, par le *Corrège*. — Tête de

de

Viéillard, par le *Titien*. — Portrait de *Sansovin*, par le *Titien*. — Ensevelissement de Jésus-Christ : très-beau, par *Albert Durer*. — Un Cardinal, par *Belotti*. — Mariage et mort de Sainte-Anne, par *Angelier*, de manière ancienne : très-curieuse. — Un *Ecce Homo*, *d'Albert Durer*. — Portrait de *Diego de Valasco*, par lui même. — Deux Joueurs, par *Langetti*. — Présentation au Temple, par *Manteigne* : admirable. — Massacre des Innocents, par *Castelli* : beau. — Tête de Méduse, par *Léon de Vinci* : exquise.

Portement de croix, du vieux *Breugle* : remarquable. — Sacrifice d'Abraham, de *Liviomens*. — Décollation de Saint-Jean, et une Eglise, par *Stecwich*, clair obscur admirable. — Quatre pièces peintes par *Callet* : fort rares. — Adam et Eve, d'*Albert Durer*. — Un Paysage, de *Paul Brill* : parfait. — Quantité d'autres morceaux de *Rubens*, *Vandick* et autres peintres flamands. Au troisième cabinet.

Un Temple de Jupiter, par *And. del Sarte*. — Quantité de dessins originaux des meilleurs maîtres, entre autres le Jugement dernier, de *Michel Ange*. — La Tentation de Saint-Antoine, de *Callot*, et la Passion, d'*Albert Durer*. Au cinquième cabinet.

Dans la tribune.

Le Festin de Salomon ; par *Paul Véronèse.* — Un Concert, du *Bassan.* — La femme du Titien en Vénus, par le *Titien.* — Jésus-Christ disputant au temple, par le *Caravage.* — *Redde Caesari*, par le même. — Famille Sainte, par *Michel Ange Buonarotti.*—Une Dame nue couchée, par le *Titien.*—Vierge à genoux devant son Fils, par le *Corrège* : quel coloris ! quelles expressions ! que de grace et de gentillesse ! mais peut-être un peu trop de mignardise.—Vénus et le Satyre, par *Annibal Carrache.* — Six petits tableaux, de *Gérard Down.*—Plusieurs belles têtes peintes par les plus grands maîtres. — Enfin, le Saint-Jean dans le désert, par *Raphaël*, accompagné de deux autres tableaux *du même*, pour faire voir ses trois manières, et la progression de son génie.

Je ne m'étends pas à faire des notes sur ces dernières peintures ; je vous ai averti qu'il n'y avoit rien que d'exquis dans la tribune. Les tableaux des palais Pitti, Gerardini et Craon, demeureront au bout de la plume ; je n'ai ni temps, ni papier.

LETTRE V.

A M. DE BLANCEY.

Route de Florence à Livourne.

Au sortir de Florence, nous traversâmes la plaine entre les deux branches de l'Apennin ; ce n'est quasi qu'un village et un jardin pendant vingt milles jusqu'à Pistoya, où nous arrivâmes de très-bonne heure. Cette ville ancienne et déserte me parut rien avoir de remarquable, qu'un baptistère d'une forme ronde assez élégante ; il faut que vous sachiez que, dans toutes les villes de la Toscane, il y a une église ou chapelle, où se font tous les baptêmes, affectée à cela seulement. Vis-à-vis est la cathédrale qui, malgré le marbre qui y est prodigué, a tout l'air d'une église de village. J'employai tout le temps de mon séjour à Pistoya pour aller à cheval dans les montagnes voisines examiner un lieu appelé *In piano di vaiono*, où l'on prétend que s'est donnée la bataille entre Petreius et Catilina. Malgré la Pistoya.

pluie, je levai de gros en gros une carte de terrein, et je fis diverses observations relatives à mon objet; mais je tirerai un meilleur secours encore de M. de Médicis, gouverneur de Prato, et ci-devant de Pistoya. Il m'a promis de faire lever le plan de toutes les montagnes voisines, et de m'envoyer tout ce qui seroit nécessaire en géographie, pour éclaircir ce point d'histoire dans mon édition de Salluste.

Monte-Bugiano et Prescia. Après avoir traversé deux villettes, Monte-Bugiano et Prescia, nous nous trouvâmes sur les frontières exiguës de l'État de Lucques. Je n'aurois jamais imaginé que dans un si petit État il put faire une si grande pluie : à peine eûmes-nous mis le pied sur les terres de cette république mirmidonne, que l'eau se mit à tomber d'une telle force, que, si j'en voyois la peinture dans une relation, à coup sûr je n'en croirois rien. En moins d'une demi-heure, l'impériale de ma chaise fut percée, et en même-temps votre serviteur le fut aussi, et arriva à Lucques, comme feu Moïse, sauvé des eaux. La situation de Lucques est assez singulière; elle est absolument environnée d'un cercle de montagnes, et placée dans le fond au milieu d'une pe-

Lucques.

tite plaine, comme au fond d'un tonneau; je lui trouve en tout un peu de l'air de Genève, si l'on en excepte le Lac et le Rhône. La ville est de même grandeur, les fortifications se ressemblent beaucoup; elles sont belles quoique moins que celles de Genève. Leur principal défaut est d'être trop basses: elles sont peu soignées, et le fossé est presque comblé. Le rempart, garni d'une artillerie nombreuse, est coupé en terrasse à quatre gradins du côté de la ville, et, sur chaque gradin, un rang d'arbres; de sorte qu'on fait par-là fort agréablement le tour de la ville: c'est ce qu'il y a de mieux à Lucques qui, entre nous, ne valoit pas trop la peine de se détourner. Le port de la ville, tout de pierre piquée pour la commodité des chevaux, est néanmoins le plus beau qu'on puisse trouver, et les rues ne manquent pas d'avoir de temps en temps d'assez belles maisons. Le palais de la république seroit très-vaste et d'un grand air, s'il n'étoit imparfait plus qu'à demi. Voici le surplus en bref...A Saint-Martin, un portail gothique curieux à force d'être mauvais. Un beaucoup plus méchant à la cathédrale; le dedans de cette église est obscur de quelques nuances

plus qu'un four : le pavé de petite marqueterie de marbre mérite d'être remarqué. Dans la nef à gauche, il y a une chapelle, ou plutôt un petit temple isolé, au milieu duquel est le fameux crucifix de *Sanvolto*, sculpté par les anges sur le dessin de Nicodême, qui étoit aussi méchant sculpteur que Saint Luc étoit mauvais peintre. Le crucifix est revêtu d'une belle redingotte de velours rouge, et coëffé d'une couronne de pierreries. La vie de la Vierge est peinte dans la chapelle à gauche d'assez bonnes mains. Les tableaux de la droite ne sont pas mauvais non plus ; j'ai noté une Cène du *Tintoret*, et une autre en entrant meilleure encore....A la Madone, voyez un Saint-Pierre guérissant le boiteux, dont je n'ai pas reconnu l'auteur...A Saint-Dominique, église assez ornée, le Martyre de Saint-Romain, du *Guide*; Saint-Thomas d'Aquin, du *Bauny*, assez bon peintre lucquois ; et un autre tableau de manière ancienne curieuse....A Saint-Fréciant, le tombeau d'un prétendu Saint-Richard, roi d'Angleterre, quoique assurément il n'y en ait jamais eu de ce nom ni saint ni enterré à Lucques.....A Sainte-Marie, force colonnes de marbre et dorures,

faisant un très-méchant tout, et une chapelle isolée faite trait pour trait sur celle de Lorette avec la dernière exactitude, à ce qu'on m'a assuré. J'en ai été fort réjoui ; car dès-lors je tiens la Santa-Casa pour vue et le voyage de Lorette pour fait. *Item*, là ou ailleurs, car je ne m'en souviens plus, un Christ avec Saint-Romain, du *Guide*. On trouve au centre de la ville les restes informes d'un amphithéâtre des Romains, dans lequel on a bâti de méchantes cabanes qui achèvent de le défigurer. On a mieux fait en ruinant près de la cathédrale la maison d'un noble qui avoit conspiré; car cela donne une assez jolie place. Je ne veux pas omettre de vous dire qu'étant le soir allé à la comédie, tout étoit plein, même de dames; je fus fort surpris de ce que la catastrophe de la pièce étoit un grand feu d'artifice distribué le long de la salle, tout au travers des toiles et des loges, sans que l'exécution de ce feu dans un lieu si périlleux, ni la pluie enflammée qui tomboit à sceau, fissent peur à personne qu'à moi qui trouvai, à cela près, le feu d'artifice plus joli que je n'en ai jamais vu en France. Je remarquai encore que les magistrats de la république, pour singer les an-

ciens Romains, avoient leurs places distinguées au spectacle. Les chefs de ces magistrats sont au nombre de quatre, dont le premier, nommé le gonfaloniér, ressemble d'autant mieux au doge, qu'il n'est presque fait que pour la représentation, l'autorité étant entre les mains des trois autres appelés secrétaires de l'État. Leur pouvoir dure un an et celui du gonfalonier deux mois seulement. Le conseil est composé de soixante nobles; je ne présume pas qu'il ait beaucoup d'affaires, puisque l'État ne contient que la ville et onze villages; mais en revanche ce petit pays est bien ramassé. La plaine ronde qui fait le fond du tonneau dont je vous ai parlé, est fertile et cultivée comme un jardin. Les maisons de campagne passent pour les plus agréables et les plus ornées de toute l'Italie. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter du beau temps pour aller nous y promener. L'huile de Lucques qui, avec les draps de soie, fait le principal commerce de l'État, est la meilleure d'Italie, où en général elle est assez mauvaise. Notez que les Jésuites n'ont jamais pu s'introduire à Lucques, quelque moyen qu'ils y aient employé....que les quatre massiers ou huis-

siers de l'État portent un bas blanc à une jambe et un rouge à l'autre....que j'ai vu au palais une garde-suisse qui, quand le sénat passe, se met en haie d'un côté seulement, n'étant pas assez nombreuse pour se mettre des deux côtés....que personne n'y porte l'épée, et qu'elle est interdite aux étrangers au bout de trois jours....que la respectable république (quoique j'en badine, car tout petit État qui sait se maintenir l'est toujours) est sous la protection de l'empereur, dont on met tantôt l'effigie sur la monnoie, tantôt celle du *Sanvalto*...et qu'enfin aux Augustins, il y a un petit trou qui va tout droit jusqu'en enfer, par où fut englouti ce misérable soldat qui battoit la Vierge Marie, dont l'histoire est dans Misson. Je sondai ce trou avec une perche pour voir si l'enfer étoit bien loin, et ne lui trouvai qu'une aune et demie de profondeur. Fort surpris de me voir si près de ce vilain séjour, je m'en fuis tout droit jusqu'à Pise, malgré l'orage affreux qu'il faisoit alors, et qui, par les amas d'eau qu'il produisoit, nous obligea de prendre un détour assez long. Nous fîmes seize milles, cotoyant presque toujours les racines des montagnes, et

en quelques endroits les bords du Serpio, fort grossi par les pluies.

Pise. La situation de Pise me paroît charmante, malgré le mauvais temps. L'Arno, large et belle rivière, partage la ville par le milieu; les deux rives sont bordées de quais qui se communiquent par trois beaux ponts. En un mot, rien n'approche plus de l'aspect de Paris depuis le pont Royal. Le plus beau de ces trois ponts est celui du milieu, tout construit de marbre blanc. Près d'un des bouts de ce pont est *Banqui*, ou la loge des marchands, d'ordre dorique; et près de l'autre bout, le palais *Lampreducci*, tout de marbre blanc. Notez cependant le palais de *****, plus beau que celui-ci, construit par *Michel Ange*.

Quoique tous les voyageurs veulent que Pise soit une fort grande ville, elle ne m'a pas paru telle, encore que j'aie fort bien vu toute son étendue; elle est mal peuplée, et presque seulement sur les bords de la rivière. La perte de sa liberté et le voisinage de Livourne lui ont fait grand tort. De vous dire que le marbre y est commun comme l'eau, ce discours, qui peut être vrai presque tous les jours de l'année, seroit ridicule au-

jourd'hui, vu l'énorme pluie qui tombe maintenant. Je ne pense pas que nulle part ailleurs on puisse trouver dans un si petit espace qu'est la place du dôme, quatre plus jolies choses que les quatre qui y sont rassemblées ; elles sont toutes quatre de la tête aux pieds, c'est-à-dire, des fondations aux toits, même le pavé de la place, de marbre de Carrare plus blanc et presque aussi fin que l'albâtre.

Le premier de ces quatre morceaux est la cathédrale, l'une des nobles et des belles églises que j'aie trouvées. Le portail, qui est ce qu'il y a de moindre, est gothique avec des colonnes fort ouvragées. On entre par trois grandes portes de bronze, sculptées par *Jean Bologna*, beaucoup meilleures que celles qu'on prise tant au baptistère de Florence. L'intérieur est magnifiquement soutenu par soixante-huit colonnes de granit disposées sur quatre lignes ; celle où est la chaire du prédicateur est la plus curieuse, à cause de deux rampes d'escalier qui y montent ; chaque marche est isolée, infixée dans la colonne, soutenue par une console. On ne peut rien de plus svelte ni de plus joli. Le pavé ne dément pas le reste du bâtiment des deux

chapelles de la croisée, l'une et l'autre construites d'une belle architecture; celle de la gauche a pour tabernacle un temple de vermeil, soutenu par des anges de même, le tout sculpté d'un grand goût; et derrière l'autel, la Tentation d'Ève par le serpent, à qui le sculpteur a donné fort hors de propos une tête de femme, puisque de toutes les têtes qu'il pouvoit lui donner, celle-là étoit la moins capable de tenter Ève. A la chapelle de la droite, un tombeau en cuvette, d'un dessin admirable, enrichi de bronze doré. On me fit remarquer dans le fronton de cette chapelle, sur les nuances de marbre, deux têtes humaines qu'on prétend être un jeu de la nature, mais trop correctement dessinées pour n'y pas soupçonner de l'artifice. Les voûtes de ces deux chapelles, aussi bien que celle du chœur, sont peintes en mosaïque à fond d'or, de manière fort ancienne; c'est la même chose que si je disois fort méchante. J'ai noté dans le chœur à gauche, une colonne de porphyre dont le chapiteau est une jolie danse d'enfants. Au-dehors de l'église, une autre colonne de granit sur laquelle est une très-belle urne antique, et le prétendu tombeau de la fille de

la comtesse Mathilde, lequel, dans le vrai, est un ancien tombeau sur lequel est représentée en bas-reliefs une chasse au sanglier. C'est un des beaux monuments qui reste de la sculpture antique.

On ne peut rien de mieux tourné que le baptistère qui est proche delà ; la forme est en rotonde, recouverte d'un joli dôme à figure de turban ; l'intérieur est comme celui d'un temple payen, tout vuide et n'ayant rien autre chose que deux étages de colonnes. Lorsqu'on parle en-dedans, la voix retentit pendant plusieurs minutes comme le son d'une cloche, et ce son se dégrade de même peu-à-peu d'une manière fort amusante. Il y a là un beau tableau des Enfants de Zébédée, par *André del Sarte.*

Le campo santo, ou cimetière, est la troisième pièce, plus singulière que les deux précédentes. C'est un grand cloître quarré qui enferme un préau tout de terre apporté de Jérusalem, qui, à ce que l'on prétend, égaie mieux que nulle autre les mânes des pauvres défunts. Le cloître est d'architecture gothique, assez joli, tout pavé de tombes de marbre, contenant pour la plupart quelque chose de remarque. On a rangé tout le long des murs un

grand nombre de tombeaux antiques, lesquels ont donné lieu au savant ouvrage du cardinal Noris, *Cenotaphium Pisanum*. Il y en a aussi quelques-uns modernes, dont les meilleurs sont ceux du jurisconsulte Decius et de Buon Compagni, oncle du pape Grégoire XIII. Les murs sont tous peints à fresque de la main de *Giotto d'Oreagna*, de *Benetto*, etc., qui y ont représenté les histoires de la Bible d'une manière fort bizarre, fort ridicule, parfaitement méchante et très-curieuse. Je me souviens d'un Noë montrant sa nudité, près duquel est une jeune fille qui, se bouchant les yeux avec la main, écarte les doigts de toute sa force pour ne point voir.

La quatrième est la célèbre tour de Pise, toute ronde, entourée de sept étages de colonnades et toute creuse en-dedans, de sorte que ce n'est qu'une croûte; elle penche tellement, qu'un niveau, jeté du haut, va toucher à plus de douze pieds des fondations. A examiner les symptômes apparents de cette tour, il semble qu'elle se soit affaissée d'un côté tout d'une pièce. Cependant il paroît bien dur à croire, vu la forme de sa construction, qu'elle ait pu faire un pareil

pas de ballet sans se dégingander le reste du corps.

L'église des chevaliers de Saint-Etienne, ordre du grand-duc, est toute tapissée d'étendards pris sur les Turcs. C'est un beau trophée, mais je voudrois bien savoir s'il n'y en a pas aussi quelques-uns des leurs dans les mosquées. Le plafond est fort doré et peint par le *Brouzino*. Il y a représenté la vie de Ferdinand de Médicis. Le maître-autel en architecture, tout de porphyre incrusté de Calcédoine, est une pièce fort remarquable.

Au milieu de la place qui est au-devant de l'église, est la statue du grand Côme, fondateur de l'ordre, et tout autour les maisons des chevaliers.

Autre statue de Ferdinand, faisant la charité à un groupe d'une femme et de deux petits enfans... Remarquez encore le grand et bel aquéduc d'une lieue et demie de long, qui apporte des montagnes voisines d'excellentes eaux à la ville.... Le jardin des simples, qui n'est pas bien grand, mais où il y a quantité de plantes américaines curieuses. Le vestibule du jardin est un cimetière où l'on a rassemblé de grand vilains squelettes

de baleines. *Item*, le cloître de l'archevêché; une fontaine et une statue de Moïse au milieu.... l'arsenal où se construisent les galères du grand-duc, que l'on conduit ensuite à Livourne par un canal pratiqué exprès. Ce n'est pas grand'chose que cet arsenal pour ceux qui ont vu les fabriques de France et de Venise.... Aux Dominicains, un tableau de Démétrius Cantacuzène, capitaine dans les troupes de Florence, 1536. Voyez si Ducange en a parlé.

Quoique ma coutume soit principalement de m'étendre sur les villes dont les autres relations ont peu parlé, et qu'il y ait encore quantité d'autres choses à noter sur celle-ci; je les supprime, vu le peu de temps que j'ai pour écrire. Ainsi je ne parle pas d'un nombre de tableaux de manière florentine, assez bonne, dispersés çà et là dans les églises; je ne note qu'un Saint-François, de *Cimabué*, au chapitre des Cordeliers, et un tableau d'autel aux Jacobins, d'un nommé *François Cranci*, peintre fort ancien, de qui je n'ai jamais vu le nom que là. J'allai passer ma soirée vers le père Grandi, qui a la réputation en France d'être le plus savant

vant mathématicien de l'Italie. Le bonhomme est fort vieux et n'y est plus guères.

Le lendemain nous nous rendîmes à Livourne d'assez bonne heure. Le pays qu'on traverse est tout plat, mais peu agréable. Nous passâmes dans une forêt où l'on nourrit des haras de buffles et des haras de chameaux. J'y trouvai encore une autre singularité ; ce sont des arbres de liége. C'est une espèce de chêne vert fort haut, à feuilles épineuses ; on lève tous les ans l'écorce qui se reproduit comme les feuilles. Voilà le liége.

Nous sommes ici depuis près de vingt-quatre heures, sans avoir encore pu mettre le nez dehors, à peine d'être submergés. La saison devient furieusement incommode pour voyager. Je compte cependant être à Rome dans cinq jours, où vous m'écrirez désormais à la poste restante.

Que dites-vous de la galanterie de notre saint-père, qui a la politesse de se laisser mourir pour nous faire voir un conclave ? On n'a pas encore des nouvelles de sa mort à la vérité, mais autant vaut. J'ai reçu à Florence votre lettre. Vraiment les dames ont bien de la bonté de se battre pour mes lettres ; sur ce pied-là elles se battront bien

mieux à mon retour pour l'original ; mais dites-leur que je suis capable de les mettre toutes d'accord.

LETTRE VI.

A M. DE BLANCEY.

Route de Livourne à Rome.

MÉMOIRE SUR SIENNE.

Si je m'en souviens bien, mes chers Blancey et Neuilly, vous me laissâtes en dernier lieu à Livourne, pestant d'importance contre la pluie. Voyant donc qu'elle vouloit avoir le dernier avec moi, je pris, d'une ame héroïque, la résolution de me mouiller plutôt que de rester plus long-temps prisonnier.

Figurez-vous une petite ville de poche toute neuve, jolie à mettre dans une tabatière, voilà Livourne. Elle débute aux yeux des voyageurs par des fortifications construites et entretenues avec une propreté charmante ; elles sont de briques ainsi que la ville entière. Les fossés, revêtus de même, sont remplis par l'eau de la mer. On entre par

une rue large et longue, tirée au cordeau, à laquelle aboutissent les deux portes de la ville. Les Juifs demeurent dans le quartier de la ville qui est à gauche, moins agréable que celui de la droite, où l'on a creusé des canaux pleins de l'eau de la mer comme à Venise, et bordés de quais de part et d'autre.

La grande rue est interrompue par une place quarrée, fort vaste, terminée d'un bout à la maison d'un négociant, beaucoup plus belle que le palais du grand-duc qui l'avoisine, et de l'autre à la principale église catholique. Cette église a meilleure mine que bien des cathédrales de ma connoissance, ne fut-ce que par son riche plafond peint et doré, et par ses marches de brèches violettes.

La plupart des maisons de la ville étoient peintes à fresque, ce qui devoit faire un fort joli effet; mais le voisinage de la mer, ennemie naturelle de toutes peintures, les a presqu'entièrement effacées.

De dire par quelle nation cette ville est habitée, ce ne seroit pas chose aisée à démêler; il est plus court de dire qu'elle l'est par toutes sortes de nations d'Europe et d'Asie; aussi les rues semblent-elles une

vraie foire de masques, et le langage celui de la tour de Babel; cependant la langue française est la vulgaire, ou du moins si commune qu'elle devroit passer pour telle. La ville est extrêmement peuplée et libre ; chaque nation a l'exercice de sa religion. Je ne vous parle ni de la synagogue, ni de l'église des Arméniens qui n'a rien de singulier que des inscriptions de tombes écrites de façon qu'il faudroit être pis que démon pour les lire; mais l'église grecque a quelque chose dans sa forme qui mérite de s'arrêter. Le chœur est entièrement séparé et fermé, on ne le voit qu'à travers les jalousies; la nef est faite, non comme celles de nos églises, mais précisément comme un chapitre de moines, sans autel, chapelles ni autres ornements quelconques que quelques méchantes peintures à la grecque et une tribune dans le haut.

Outre ses fortifications, Livourne a plusieurs châteaux qui donnent, les uns sur le port, les autres sur la place, laquelle malgré cela est, à ce qu'on prétend, plus forte en apparence qu'en effet.

Le port est divisé en trois parties ; les deux intérieures, qu'on appelle communément la *Darce*, sont pour ainsi dire cachées dans

les terres, et séparées de la troisième par un long mole sur lequel sont construits les magasins du grand-duc. La première de ces deux parties contient les galères, je n'y en vis que trois; c'est sur les bords de la seconde qu'est la statue de Ferdinand de Médicis, flanquée de ces belles statues de bronze que vous connoissez, et qu'on nomme *les quatre esclaves*. Il me semble qu'elles sont de *Tacca*. La rade et le vrai port étoient fort remplis de vaisseaux marchands. L'ouverture de ce port me parut beaucoup trop large et exposée à la tramontane. Il est fermé d'un côté par le mole ci-dessus, et de l'autre, par une longue jetée, au bout de laquelle est un petit fort au-dessous d'un fanal, pour rompre les coups de la mer et empêcher qu'elle n'endommage la jetée; on a amoncelé devant plus de quartiers de rochers que n'en lança jamais Briarée. En un mot, ce port et toute cette ville doivent avoir coûté des sommes immenses. Je ne m'étonne pas si les Toscans regrettent si fort leurs Médicis, on trouve à chaque pas des monuments de leur magnificence: mais, d'avoir fait cette ville comme elle est depuis la première pierre, c'est sans contredit la plus grande

de toutes, et celle qui pourroit faire honneur aux plus puissants souverains : aussi c'est un cri général en leur faveur par tout l'Etat, chose singulière pour une famille qui a ruiné la liberté de ses compatriotes.

Le commerce de Livourne ne vaut pas en marchandises du Levant ce que j'avois imaginé ; je n'y ai trouvé que de la drogue en ce genre. Tout ce qu'ils ont de mieux vient de France ou d'Angleterre.

J'en repartis le soir, le même jour que je vous eus écrit. Ce fut trop tôt ; la ville valoit plus de séjour, non pas pour ses beautés et curiosités particulières, mais pour l'ensemble du tout, qui fait un spectacle bon à voir et une police bonne à connoître.

Je retournai coucher à Pise où, dans le court intervalle, l'orage avoit fait hausser le fleuve d'Arno de dix pieds de haut. Je passai ma soirée à faire de nouvelles connoissances pour les quitter le lendemain, (mais c'est un petit malheur auquel je suis habitué) et à examiner l'excellent plafond qui vient tout nouvellement d'être peint par les frères *Milani*. Il paroît élevé de quinze pieds au moins au-dessus de la corniche, et ne l'est cependant que de deux et demi.

Le lendemain, nous allâmes coucher à Sienne, soixante milles, forte traite, que nous n'aurions jamais achevée sans l'entremise d'un quidam de postillon qui avoit une botte en pantoufle dans un pied et une mule du palais dans l'autre. La route est fort inégale, ainsi que le pays tantôt beau, tantôt vilain.

Quoique Sienne soit bâtie dans une position fort élevée, elle ne paroît pas telle, en arrivant de ce côté-ci plus élevé encore. Son bel aspect est du côté de Rome, d'où on l'apperçoit garnie d'une quantité de tours quarrées de briques. Chaque famille de considération en avoit autrefois une dans sa maison; c'étoit la marque distinctive dans ce temps de la république. La ville est peu jolie et triste, comme le sont toutes les villes bâties de briques. Elle en est aussi entièrement pavée, et même fort mal; cela est commode pour les chevaux et fort désagréable aux gens de pied. La situation sur toutes sortes de montagnes en rend le terrein inégal et l'enceinte très-irrégulière. La place publique est d'une forme particulière : elle est quasi faite comme une coquille ou tasse à boire. On la remplit d'eau quand on veut, Sienne.

par le moyen d'une grande et abondante fontaine qui est dans le haut, et l'on peut s'y promener dans de petits bateaux, tandis que les carrosses s'y promènent de l'autre côté sur les bords et tout autour de la tasse. Ce sont des loups qui jettent l'eau de la fontaine : ils sont en grande recommandation à Sienne, à cause de la louve qui allaita *Remus* et *Romulus*, dont l'on trouve l'effigie à chaque coin de rue, entre autres sur une belle colonne de granit antique au coin du palais public.

Ce palais est un vieux bâtiment qui n'a rien de recommandable, ou du moins de curieux que quelques peintures plus antiques encore et plus laides que lui. La salle du conseil est de *Petré* et d'*Ambroise Laurent*, en 1328; la chapelle, de *Thadée Bartol*, en 1407, excepté le tableau de l'autel plus moderne et d'assez bonne manière, par le *Sodome*, dont la manière est fort estimée dans le pays. La salle du fond est bien ornée d'une quantité de portraits de papes et de cardinaux siennais, d'un plafond représentant plusieurs actions républicaines des Romains, par *Bucafinni*, et de plusieurs autres bons tableaux; mais la plus fameuse pein-

ture de la ville est la Madone des Dominicains, peinte en 1221 par *Guide de Conis*, qui gâte furieusement la primatie attribuée à Cimabué; puisque cette Madone est antérieure de vingt ans à la naissance de celle-ci, et qu'elle est authentiquée par des titres en forme, qu'on conserve dans les archives publiques; car il ne faut pas que vous vous figuriez que ces sortes de choses soient traitées de bagatelles en ce pays-ci. Nous cherchâmes, Sainte-Palaye et moi, toutes les chicanes possibles, tant à la date qu'à la peinture, sans y pouvoir trouver à redire. Ainsi, il faut se rendre et accorder aux Siennais la prééminence de date contre les Florentins, sauf le droit des Vénitiens. La manière de cette peinture est la même que celle de Cimabué, sans dessin, sans rondeur, sans coloris, fade et misérable de tout point.

Sienne a la réputation d'être la ville de l'Italie la plus aimable, pour le commerce du monde et la bonne compagnie. En effet, pour le peu que nous l'avons vue, les dames, sur-tout madame Bichi, nous ont paru également agréables, spirituelles et prévenantes. C'est-là qu'est le centre du beau langage,

tant pour le discours que pour la prononciation; car, bien que les Florentins parlent très-purement, ils prononcent si désagréablement, non pas de gorge, mais du fond de l'estomac, que j'avois cent fois plus de peine à les entendre que le jargon vénitien. Les étrangers vont fort bien en carrosse de remise ici, les cochers des particuliers ne se faisaient aucun scrupule de louer les équipages de leurs maîtres : je ne sais si c'est la façon d'être payés de leurs gages, *ou si c'est qu'à monsieur ils rendent quelque chose.*

Vous me sauriez mauvais gré de ne vous rien dire de la cathédrale; effectivement elle vaut la peine d'être citée : son portail gothique est fort riche et agréable. Misson remarque fort judicieusement que le bâtiment est fini en entier. Il a raison d'en faire la remarque; car c'est ce qu'on ne peut dire d'aucun autre grand édifice d'Italie. Les colonnes et l'intérieur, tout de marbre noir et blanc, disposé à bandes horizontales d'une égale largeur, font un très-joli coup-d'œil; c'est la seule fois que j'ai vu ce genre d'ouvrage réussir. Le plafond d'un outremer fort vif est semé d'étoiles d'or; la coupole

élégante, et le pavé entre en concurrence avec celui de Sainte-Justine de Padoue : ce dernier l'emporte par la simplicité, et celui-ci par le travail; c'est une espèce de camaïeu, fait de marbre blanc, gris et noir, où le *Becafumi* a représenté les histoires de la Genèse avec un travail infini et d'un grand goût de dessin. Le sacrifice d'Isaac et le frappement de rocher m'ont paru les deux meilleurs morceaux. Dans la chapelle d'Alexandre VII, tout est à remarquer, les belles portes et colonnes de bronze, la jolie coupole, l'architecture à colonnes de verre antique, la Visitation et la fuite en Egypte, par *Carle Maratte*; le Saint-Jérôme, statue, par *Cavalier Bernin*; la Niobé, *du même*, qu'on a mise là en guise de Magdeleine; la Sainte-Catherine et le Saint-Bernardin, par un de ses *écoliers* presqu'égale à son maître; et enfin le grand miroir de lapis-lazuli qui fait le dessus de l'autel, et qui, comme vous pouvez juger, n'est pas tout d'une pièce. Vis-à-vis de cette chapelle est celle de Saint-Jean-de-Jérusalem, au-devant de laquelle on a mis le tombeau de Zondondari, avant-dernier grand-maître de Malte; un piédestal antique chargé de beaux

bas-reliefs soutient une des colonnes de la porte, et le dedans de la chapelle est peint par le *Pérugin*, ou autres meilleurs ouvriers. Notez encore le derrière du maître-autel, peint par *Becafumi*, aux deux côtés, la Manne du désert et l'histoire d'Esther à fresque, par *Solimen*; dans l'une des chapelles, la Prédication de Saint-Bernardin, par le *Chevalier Calabrois*; le Baptistère soutenu par neuf colonnes de granit, dont quatre portées par des lions; douze belles statues des apôtres le long de la nef, et au-dessus de la corniche tous les bustes des papes. Parmi ceux-là étoit constamment celui de la papesse Jeanne, qu'on a depuis ôté ou défiguré; mais, puisque j'ai déjà écrit quelque chose sur le chapitre de cette princesse, j'ajouterai ici que je ne sais point de plus frivole argument sur son existence que celui qu'on tire de ce buste. Si tous ces bustes avoient été fait successivement sous le règne de chaque pape et sur leur figure effective, il n'y auroit rien à répliquer; mais je ne vois pas quelle preuve on peut tirer de toutes ces figures ingrates, fort mal fabriquées toutes à-la-fois d'une même main, rangées sans ordre et avec beaucoup d'ignorance, dans

un temps où cette fable de la papesse avoit cours.

L'endroit de la cathédrale le plus curieux est la sacristie à cause de la vie d'*Enée Piccolomini*, qui a été peinte à fresque par le *Pinturichio*, sur les dessins de *Raphaël*, alors très-jeune, et fort éloigné pour lors de la perfection où il est parvenu depuis. Quoique cet ouvrage soit fort au-dessus de tout ce qui avoit paru jusqu'à ce temps pour l'ordonnance et le dessin, sur-tout le morceau qui représente la promotion d'Enée au cardinalat, on peut dire que son principal mérite est dans la vivacité surprenante du coloris, qui ne le cède pas beaucoup à l'arc-en-ciel. Le peintre a damasquiné les habillements de ces figures d'or en relief, ce qui ne se fait jamais, et ce qui néanmoins a produit dans cet endroit un assez bon effet. L'éclat de ces peintures est une chose toute particulière que je n'avois jamais vue. Leur coloris ne ressemble ni à la richesse du Véronèse, ni à la vérité de Rubens ou du Titien, ni au frais enchanteur du Corrège, ni à la suavité du Caravage ou du Guide, ni même à l'émail brillant des peintres flamands, dont il approche un peu

plus, mais moins qu'il n'approche de celui des peintres de manière ancienne : tel que Conegliano ou Carpane. En un mot, il est tout-à-fait singulier et surprenant ; je me suis attaché par cette raison à le décrire plus particulièrement. Au milieu de la sacristie, dans un grand bénitier, il y a trois figures antiques des Graces nues, qui dansent en rond. Je vis, avec grand plaisir, dans ce même lieu, les migniatures excellentes des livres de plain-chant, par *dom Clivis*, et les arabesques sculptées en bas-reliefs sur les montants des portes.

Au sortir de là, on voit la façade bizarre de l'archevêché en marbre blanc et noir, et la chapelle de l'hôpital, dans le fond de laquelle *Concha*, peintre vivant, a peint la piscine probatique, d'une très-belle ordonnance.

Je saute par-dessus le reste des curiosités de la ville de moindre valeur que ce que je vous ai dit, si ce n'est toutefois dans le couvent des Dominicains le terrein entouré d'une grille, dans lequel jadis la bienheureuse Sainte-Catherine de Sienne souloit de se promener avec le petit Jésus, qui lui faisoit l'amour, comme dit Legende, mais c'étoit

pour une fin honnête ; car vous savez qu'il l'a épousée depuis. C'est la sainte qui a le plus de crédit dans ce pays, aussi lui a-t-on fait une belle chapelle, peinte par le *Chevalier Vanni* et par le *Sodoma*. Ne me trompé-je pas en mettant deux personnes au lieu d'une ? Vanni pourroit bien être le même peintre qu'on a surnommé le Sodome. Le spectacle le plus singulier que nous ayons eu pendant notre séjour à Sienne, nous a été donné par le chevalier Perfetti, improviseur de profession. On nomme ainsi ici certains poëtes qui se font un jeu de composer sur-le-champ un poëme impromptu sur quelque sujet qu'on leur propose. Nous donnâmes au Perfetti l'aurore boréale. Il rêva, tête baissée, pendant un bon demi-quart d'heure, au son d'un clavecin qui préludoit à demi-jeu. Puis il se leva, commençant à déclamer doucement strophe à strophe en rimes octaves, toujours accompagné par le clavecin qui frappoit des accords pendant la déclamation, et se remettoit à préluder pour ne pas laisser vuides les intervalles au bout de chaque strophe. Elles succédoient d'abord assez lentement les unes aux autres. Peu-à-peu la verve du poëte augmenta, et à me-

sure qu'elle augmentoit, le son du clavecin se renforçoit aussi. Sur la fin, le poëte déclamoit comme un poëte plein d'enthousiasme. L'accompagnateur et lui alloient de concert avec une surprenante rapidité. Au sortir delà, Perfetti paroissoit fatigué, nous dit qu'il n'aimoit pas à faire souvent de pareils essais, qui lui épuisoient le corps et l'esprit. Il passe pour le plus habile improviseur de l'Italie. Son poëme me fit grand plaisir; dans cette déclamation rapide il me parut sonore, plein d'idées et d'images. C'étoit d'*avérer* une jeune bergère qui se réveille, frappée de l'éclat de lumière; elle se reproche sa paresse, et va réveiller ses compagnes; leur montre l'horizon déjà doré de ses premiers rayons, leur représente qu'elles auroient dû conduire leurs troupeaux dans les prairies émaillées de fleurs. Les bergers se rassemblent; le phénomène augmente : la foudre du maître des cieux s'élance de toutes parts d'un globe obscur qui menace la terre; les vagues enflammées se débordent sur les campagnes : la terreur saisit tous les bergers. Vainement un d'entre eux, plus instruit que les autres, veut leur expliquer les causes physiques du phénomène; tout fuit, tout se disperse, et le canevas

tourné

tourné poétiquement, rempli de phrases harmonieuses, déclamées avec rapidité, jointes à la difficulté singulière de s'assujettir aux strophes en rimes octaves, jette bien vîte l'auditeur dans l'admiration et lui fait partager l'enthousiasme du poëte. Vous devez croire néanmoins qu'il y a là-dessus beaucoup plus de mots que de choses. Il est impossible que la construction ne soit souvent estropiée et le remplissage composé d'un fameux galimathias. Je crois qu'il en est un peu de ces poëmes, comme de ces tragédies que nous faisons à l'impromptu, M. Pallu et moi, où il y a tant de rimes et si peu de raison ; aussi le chevalier Perfetti n'a-t-il jamais rien voulu écrire : et les pièces que l'on lui a volées tandis qu'il récitoit, n'ont pas tenu à la lecture ce qu'elles avoient promis à la déclamation.

Au matin nous commençâmes par descendre la montagne et à prendre tout de bon la route de Rome. Je passai à Saint-Querier, devant le palais Zondadari, dont je n'ai garde de vous rien dire ; car le monsieur de la maison, par une inscription posée sur sa porte, a expressément défendu aux passants d'en parler ni en bien, ni en mal, par

la raison, dit-il, qu'il n'a que faire des louanges, et que le blâme lui déplaît; sans cela, je ne manquerois pas de vous dire qu'il est un imbécille d'avoir fait la dépense d'une aussi belle maison dans un si vilain endroit.

J'ai de fâcheuses nouvelles à vous apprendre du chemin de Sienne à Rome; il est cattif, mais je dis très-cattif, et plus que suffisant pour désoler les voyageurs par lui-même, sans parler des brancards ou essieux cassés, des culbutes et autres pretintailles du voyage. La première fois que nous versâmes, je n'y étois pas encore bien accoutumé, et je lâchai quelques coups de pieds dans le cul du postillon. Loppin, plus sage que moi, laissa tranquillement remettre les choses en bon état; puis il fit venir le postillon, et d'un grand sang-froid, sans colère, il le fouetta comme fouette le correcteur des jésuites. Mon ami, lui dit-il ensuite, je vous châtie sans me fâcher, et seulement pour que votre exemple serve de leçon aux postillons des siècles futurs; allez, et souvenez-vous une autrefois que l'axe vertical d'une chaise doit faire un angle de plus de quarante-cinq degrés sur le plan de l'horizon. Je ne sais si les postillons à venir profiteront

beaucoup de cette morale ; toujours sais-je bien que ceux du siècle présent n'en ont pas tenu grand compte, car ils nous versèrent deux fois le lendemain. A tous ces mêmes outrages se joignit une pluie horrible qu'il fallut nécessairement essuyer *sub dio*, les montagnes étant si roides qu'elles nous obligeoient d'aller presque toujours à pied. Après avoir laissé à droite Montepulciano, fameux par ses bons vins ; après avoir traversé, non pas des montagnes, mais des squelettes, des cimetières, des rochers tout couverts des débris de montagnes calcinées sans un seul brin de verdure, nous arrivâmes à nuit noire à Redicofani, méchant village campé sur la plus haute sommité des Appennins, mouillés jusqu'aux os, perdus de faim et de fatigue. Le Redicofani, plus funeste que ne le fût jamais ce Croupillac, est fameux chez tous les voyageurs, comme étant le plus détestable gîte de l'Italie. Un moment avant nous, il y étoit arrivé le prince de Saxe, fils aîné du roi de Pologne, qui couroit à cinquante chevaux ; circonstance touchante pour des gens qui courent à dix. Le plus grand malheur ne fut pas d'apprendre qu'il avoit arrêté tous les chevaux et tous ceux des postes

Montepulciano.

au-delà qu'on lui avoit amenés en relais ; il falloit encore avoir la douleur d'entendre qu'il occupoit par lui, ou par sa suite, tous les logements de ce méchant trou, et, qui pis est, il avoit dissipé tous les vivres, sans en excepter une miette de pain. Nous voilà donc pendant une demi-heure dans la rue, sans pouvoir avancer ni reculer, dans l'état pitoyable que vous voyez. Notre sort ne pouvoit être plus déplorable ; la fortune nous tenoit au plus bas de sa roue, et par la vicissitude des choses humaines, notre situation ne pouvoit plus que devenir meilleure, et en effet le devint bientôt. Le premier astre qui brilla à nos yeux dans cette tempête fut un frère capucin, qui, touché de nos misères, nous offrit de faire étendre des matelas pour coucher dans sa cellule ; ensuite vint un paysan, qui nous dit qu'il lui restoit une cave où il pourroit faire du feu pour nous sécher ; mais tous ces foibles lénitifs n'appaisoient point les cris de mon estomac. Je pris donc la résolution de monter dans l'auberge où soupoit le prince, pour lui demander s'il auroit bien la cruauté de me voir mourir de faim, tandis qu'il faisoit si bonne chère. Au-dessus de l'escalier, je fis ren-

contre d'un laquais, ou plutôt d'un ange tutélaire, à qui je dis que j'étois un pauvre gentilhomme qui n'avoit pas mangé depuis huit jours, et que, s'il pouvoit me procurer les restes des assiettes, j'en conserverois une reconnoissance éternelle. Ce disant, je lui glissai un demi-louis dans la main. Mon homme partit comme un trait; je le suivis du coin de l'œil jusqu'auprès de la table. Vous n'avez jamais vu de laquais si agile à desservir les plats, ni si officieux pour le maître-d'hôtel. Je le vis revenir à moi chargé d'une entrée excellente et presque entière, de quatre pains et d'une grosse bouteille; le tout fut conduit au plus vîte dans notre cave, où l'honnête laquais fit jusqu'à six voyages, toujours chargé d'un nouveau plat. Nous fîmes un souper de roi; et, pour surcroît de bonne fortune, on vint sur la fin nous avertir que les cuisiniers de monseigneur, qui devoient faire le dîner pour le lendemain, venoient de se lever et de partir, et que, si nous voulions leurs lits, la place étoit toute chaude. Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois; le capucin en fut pour ses préparatifs, et nous allâmes attendre tranquillement que les chevaux fussent en état de nous mener.

Le lendemain, nous descendîmes la montagne ; je crus qu'elle ne finiroit jamais, et qu'elle descendroit jusqu'aux antipodes : le mauvais chemin et les roches désertes contribuoient, je pense, beaucoup à me la faire trouver si longue. Enfin, après avoir traversé dans le fond de la vallée un large torrent, nous quittâmes les États du grand-duc pour entrer dans ceux du pape, et prîmes congé pour long-temps de ces vilaines montagnes pelées. Je puis bien assurer qu'il n'y a pas un homme dans le monde plus mal en Appennins que le grand-duc. Il semble que cela lui soit affecté ; car, dès que nous eûmes passé le torrent, nous retrouvâmes les montagnes chargées d'arbres et de verdure : pour les chemins, c'est la même chose, ils sont tous aussi mauvais dans l'un des États que dans l'autre. On ne peut rien de plus détestable ni de plus fatigant que la route de Sienne jusqu'au lac de Bolsène. C'est une indignité que des souverains laissent des chemins dans un pareil état ; mais ce qui me parut plus original par rapport à nous, c'est qu'à chaque poste où nous arrivions moulus de coups, on nous faisoit payer un péage pour avoir de quoi les raccommoder un jour

à venir. Nous ne sommes pas dans l'intention de retirer jamais l'intérêt de notre argent; au contraire, notre dessein au retour est de passer par la Marche d'Ancône pour éviter cette mauvaise route, et voir un nouveau pays. Ceci nous alongera le chemin d'une quarantaine de lieues; mais c'est une bagatelle sur une traite comme la nôtre. Continuons notre route de ce côté-ci.

Nous arrivâmes par une échelle à la petite ville d'Aquapendente; de-là nous tirâmes vers le beau lac de Bolsène, et dès que nous l'eûmes joint, nous trouvâmes de jolis paysages et des chemins fort neufs. Aquapendente. Bolsène.

Je ne vous dirai rien de la ville de Bolsène ni de celle de Montefiascone. Cette dernière est dans une jolie situation, sur une hauteur entourée de vignes, qui produisent de célèbres vins blancs. Je n'entrai pas dans la ville, et je poussai jusqu'à Viterbe (trente-deux milles) que je ne fis non plus qu'entrevoir, y étant arrivé tard et parti de grand matin; mais, pour le peu que j'apperçus, la ville me parut bonne, bien bâtie et ornée de belles fontaines. Montefiascone. Viterbe.

Il ne nous reste plus que quarante-deux milles jusqu'à Rome. Nous les commençâ-

mes le lendemain par monter la montagne de Viterbe, fort longue mais non pas ennuyeuse.

Elle nous mena à-peu-près jusqu'à Ronciglione, bicoque embellie par les maisons de campagne des Romains; et puis voici la vraie Campagne de Rome qui se présente. Savez-vous ce que c'est que cette Campagne fameuse? C'est une quantité prodigieuse et continue de petites collines stériles, incultes, absolument désertes, tristes et horribles au dernier point: on ne peut rien de plus vilain. Il falloit que Romulus fût ivre quand il songea à bâtir une ville dans un terrain aussi laid.

Campagne de Rome.

A la vérité, à deux milles autour des murailles de la ville, la campagne est tenue un peu plus proprement, mais jusques-là on ne trouve aucune maison que la cabanne où est la poste.

Rome.

Nous la joignîmes donc enfin cette ville tant desirée; nous passâmes le Tibre sur le pont Mole, et entrâmes par la porte del Popolo, ayant fait depuis Venise jusqu'ici quatre cents treize milles qui font environ cent soixante-cinq lieues.

Nous courûmes à Saint-Pierre comme au

feu, et vous pouvez compter que j'étois dans la chaire de Saint-Pierre à lancer les foudres du Vatican contre ceux qui parlent mal de mon journal. Marquez-moi s'ils ne sont pas maigris de ce jour-là.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

Route de Rome à Naples.

Naples.

Je me laisse encore séduire à votre éloquence meliflue, mon cher Blancey, pour vous tracer succinctement la route de Rome à Naples; mais je vous avertis tout de bon que ce sont les derniers efforts de mon journal expirant. Il y en a mille raisons; mes courses, mes occupations à Rome, la paresse qui me laissera certainement arrérager quinze jours ou trois semaines; après quoi je me connois, je n'aurai jamais la force de me remettre au courant. D'ailleurs il y faudroit de beaux *in-folio* pour donner une idée succinte de Rome, et tant d'autres l'ont

déjà fait ; qu'en pourrai-je dire que vous n'auriez déjà vu ou pu voir? Plus que tout cela je ne la verrai peut-être pas moi-même cette précieuse ville, pour laquelle j'ai tant pris de peine et dépensé tant de sequins. Vous savez les affaires imprévues et pressantes qui me rappelent en France.... Je combats tant que je puis les bonnes raisons qui me pourroient déterminer à partir. Mais je crois, Dieu me pardonne, que j'allois enfin succomber à la tentation de retourner en France, si le ciel ne m'eût inspiré la salutaire pensée de fuir encore mieux le danger, en m'éloignant davantage des lieux d'où l'on me tente, en me jetant brusquement dans ma chaise de poste pour aller à Naples Nos compagnons ont pris la même résolution, et nous partîmes de Rome par la porte de Saint-Jean de Latran.

Nous retrouvâmes cette malheureuse Campagne déserte et désolée, dont je vous ai parlé en venant. Elle est cependant un peu moins triste que de l'autre côté, sur-tout à cause des longues files de ruines d'aquéducs qui la décorent, et qui servoient autrefois à amener à Rome les eaux des montagnes distantes de plusieurs lieues.

C'est une chose surprenante que les ouvrages de ces Romains ; on ne se lasse pas d'admirer la grandeur de leurs entreprises, qui est une preuve de celle de leur génie. Tous ces aquéducs sont composés d'une quantité prodigieuse d'arcades longues et étroites, formées par des piliers et des voûtes de briques, au-dessus desquels, comme sur une terrasse, court le canal qui va prendre les eaux à leur source pour les amener à leur destination. Ils ne sont pas tirés à droites lignes, mais font de temps en temps quelques coudes en serpentant, tel que le cours d'une rivière. On a voulu que l'art imitât la nature, et l'on a cru que les eaux en étoient plus saines en se travaillant ainsi par différents chocs. C'est fort peu de chose que chacune de ces arcades de briques prises en soi, mais vous ne sauriez croire, combien en fait d'architecture, la quantité des choses médiocres, soit piliers, pilastres ou colonnes rassemblés en grand nombre, produit un bel effet. C'est ce que j'ai déjà remarqué en plusieurs endroits, entre autres à l'occasion de la grande galerie couverte hors des murs de Bologne. Nous voilà donc dans cette Campagne misérable au-delà de tout ce qu'on peut dire.

Pas un arbre, pas une maison, et ne vous en prenez point à Romulus. J'ai eu tort de l'en accuser dans ma précédente lettre ; le terrein est le plus fertile du monde, et produiroit tout ce qu'on voudroit s'il étoit cultivé. Vous me direz pourquoi ne l'est-il point ? On vous répondra, à cause de l'intempérie de l'air, qui fait mourir tous ceux qui y viennent habiter. Mais je réponds que la proposition est réciproque. Il n'est point habité, parce qu'il y a de l'intempérie, et il y a de l'intempérie, parce qu'il n'est point habité. Comment est-il possible qu'il n'y en ait point dans cette vaste campagne, bordée de tous côtés de montagnes, qui la gardent des vents comme le fond d'un tonneau ; où il n'y a ni maisons, ni bois, ni arbres pour rompre l'air et lui donner du cours, ni jamais de feu allumé pour le purifier ; où les terres ne sont pas remuées, où l'on ne donne aucun écoulement aux eaux ; l'air sans mouvement dans les grandes chaleurs, comme l'eau dans les marais, produit l'intempérie qui véritablement tue les hommes. Mais la marque évidente que ceci ne vient pas du climat même, c'est qu'il n'y a d'intempérie ni à Rome, qui est située au milieu de cette même plaine,

ni hors de Rome à un quart de lieue ou une demi-lieue à la ronde, parce que le terrein y est habité. La première source de cette fâcheuse aventure vint, à ce qu'on prétend, d'une fausse politique de Sixte V, qui sans doute n'en sentit pas les conséquences. Quand il fut élevé à la papauté, le désordre et l'impunité régnoient dans l'Etat, où les principaux nobles s'étoient tous érigés en autant de petits tyrans. Il n'y avoit guères moins de danger que de difficulté à remédier au mal bien ouvertement. Sixte V voulut leur ôter leurs richesses, sources de leur insolence, en diminuant le produit immense qu'ils retiroient de leurs terres. Il fit défense absolue de sortir des bleds de l'État ecclésiastique. Le peuple vit d'abord avec plaisir un édit qui sembloit lui procurer des vivres en plus grande abondance et à meilleur marché; mais, comme le pays produisoit beaucoup plus de grains qu'il n'en pouvoit consommer, ils furent bientôt à si vil prix que l'agriculture en fut négligée. On ne cultiva plus que ce qui étoit nécessaire; de grandes terres demeurèrent en friche, et ensuite devinrent mal-saines, par conséquent se dépeuplèrent; si bien que, le mal ayant

gagné de cantons en cantons, le tout est devenu comme je vous ai dit. La destruction des terres a occasionné celle des hommes, et la destruction des hommes celle des terres; elles ne sont presque plus d'aucun prix dans ce pays-ci. La princesse Borghese m'assuroit l'autre jour qu'elle en avoit plusieurs dont elle donneroit volontiers les deux tiers en propriété à ceux qui voudroient venir les habiter et cultiver l'autre tiers. Je lui répondis : Madame, il en est des hommes comme des arbres, il n'en vient point qu'on n'en plante. Le moyen que la race des hommes ne s'éteigne à la fin dans un pays où l'on ne parvient à la fortune qu'en faisant profession d'un état où il est défendu de le peupler? Oh! l'étrange vertu que celle dont le but et l'effet sont de détruire le genre humain!

Aujourd'hui ce sont quelques paysans de la Sabine et de l'Abbruze qui viennent de temps en temps semer quelques cantons de la Campagne, et s'en retournent jusqu'à la récolte. Un Gouvernement qui auroit des vues plus longues que ne sont celles d'un vieux prêtre qui ne songe qu'à enrichir aujourd'hui sa famille, parce qu'il mourra demain, pourroit à la longue mettre remède à ceci, en

favorisant la génération, et peuplant le pays successivement de proche en proche, depuis les environs de Rome, où l'intempérie ne règne pas, jusqu'aux montagnes.

A la suite de cette digression, mon cher Blancey, je vous ai amené jusqu'à *Torre de Mezzavia*, maison isolée où est la poste; puis jusqu'à l'endroit où l'on commence à monter la montagne; bientôt on quitte la Campagne de Rome pour entrer dans la Romagne. On retrouve le pays habité et le gros bourg de Castro Marino; c'est l'ancienne *Ferantinum*, depuis *Villa Mariana*. Il y a une assez belle fontaine, à ce qu'il m'a paru. Nous y fîmes rencontre du duc de Castro Pignano, qui s'en va ambassadeur à Paris, et lui remîmes les lettres de recommandation que nous avions pour lui, lesquelles, comme vous voyez, ne nous seront pas d'un grand usage; je m'en console aisément, j'en ai quantité d'autres, entre autres, du prince de Campo Fiorido, qui m'en a donné à Venise pour toute sa famille. Il me semble qu'il y a déjà long-temps que je suis parti de Rome, et cependant je n'ai encore fait que douze milles. Il se fait tard néanmoins, et nous avons de grands bois à traverser pen-

dant l'obscurité. Là-dessus nous avons imaginé de faire monter à cheval quatre domestiques avec des flambeaux pour courir devant nos chaises. La nuit dans l'épaisseur des forêts, la lumière de ces torches, l'air diabolique de nos postillons, joint à la mine peu orthodoxe de ceux qu'ils conduisoient, tout cet ensemble formoit un spectacle très-singulier ; c'étoit une magie admirable qui nous emmena à Veletry, dont je ne vous dirai rien, parce que nous ne le vîmes pas. Ce fut mal fait ; car il y a quelques choses assez bonnes, entre autres le palais Ginetti.

Nous suivîmes le pied de la montagne, laissant à droite l'ancien *Palus Pomptina*, autrefois si fertile, aujourd'hui plaine absolument déserte sans une seule plante ; elle est marécageuse, empestée, en un mot hideuse à voir ; elle s'étend jusqu'à la mer, le long de laquelle on trouve *antium nettunio*, *insula Circes*. Nous ne vîmes rien de tout cela qui n'étoit point sur notre route (et ce seroit bien fait d'y passer à notre retour, pour l'amour de l'antiquité) seulement quand nous fûmes vis-à-vis de la demeure de feu mademoiselle Circé :

Proxima raduntur Circeae littora terrae.

Je

Je voulus lui faire des remercîments de votre part de ce qu'elle ne vous avoit pas mis autrefois au pardouillet, et je prêtai l'oreille pour voir si je n'entendrois pas,

Hinc exoriri gemitus iraeque leonum,
Vincla recusantûm, et serâ sub nocte rudentûm
Servire; ac formae magnorum ululare luporum.

Mais j'eus beau faire; je n'entendis pas seulement grogner vos anciens confrères. Le pays est si détestable, qu'il n'y a pas jusqu'aux sorciers qui ne veulent pas l'habiter. Je ne trouvai rien dans tout ce canton digne de vous être présenté, qu'une chaîne de fer auprès de Sermonette, que les gens du duc de Gaëtan tendent habituellement, à travers le grand chemin, dans un petit endroit escarpé, exigeant, pour la baisser, une contribution des passants, qui ont plutôt fait de la leur payer, que de perdre du temps à les rouer de coups de canne. Vous pouvez juger, par cet échantillon, de la police des grands chemins. Nous vînmes à Piperno (Piveranum), ville de peu de conséquence, où l'on trouve une jolie place plantée d'une allée de grands et magnifiques orangers en pleine terre; je ne dois pas omettre non plus

un oranger le plus beau que j'aie vu de ma vie, droit comme un jonc de haute tige, à tête ronde, et grand comme un tilleul médiocre. Je le remarquai à Piperno, demi-colline ; au-delà, nous entrâmes dans une grande forêt de liéges, qui sont d'une espèce de chênes verts fort hauts ; après quoi, deux postes du dernier détestable nous mirent à portée d'appercevoir ce vers,

Impositum saxis longè candentibus Anxur.

Vous qui n'ignorez rien, vous savez, comme il le faut savoir, que cet *Anxur*-là, est Terracine. Cette ville est fort joliment située ; elle a une magnifique vue sur une hauteur voisine de la mer. On l'apperçoit encore de fort loin, comme au temps d'Horace, non à cause de ses rochers qui ne sont plus blancs ; le temps les a salis, mais les maisons blanches qu'on a bâties au-dessus, font à présent le même effet. Ce que Terracine a de mieux, c'est un portique composé de quelques colonnes au-devant d'un temple de Jupiter ; on suppose ce Jupiter sans barbe, *Axuron*, d'où est venu le nom d'*Anxur*. C'est une étymologie honnêtement forcée et passablement ridicule,

puisque les Grecs nommoient cette ville *Trachyna* , et que le nom d'*Anxur* lui a été donné, en langue Volsque, par cette nation qui l'habitoit avant les Romains.

C'est ici le cas, ou jamais, de vous parler de la *via appia*, c'est-à-dire, du plus grand, du plus beau, et du plus estimable monument qui nous reste de l'antiquité; vu que cette étonnante et grande entreprise n'avoit pour objet que l'utilité publique. Je crois qu'on ne doit pas hésiter à la mettre au-dessus de tout ce qu'ont jamais fait les Romains ou autres nations anciennes, à l'exception de quelques ouvrages entrepris en Egypte, en Chaldée, et sur-tout à la Chine, pour la conduite des eaux; on peut aussi y joindre le canal de Languedoc. Le chemin, commençant à la porte de Capoue, va l'espace de trois cents cinquante milles de Rome à Capoue et à Brindes; ce qui faisoit la grande route pour aller en Grèce et dans l'Orient :

Appia longarum teritur regina viarum.

Pour le faire, on a creusé un fossé de la largeur du chemin. Ce fossé ou fortification a été rempli d'un massif, de pierrailles et de chaux vive qui forme l'assiette du

chemin que l'on a recouvert en entier de pierres de taille de grandeur et de figures inégales, mais si parfaitement dures qu'il n'y a pas encore une ornière, et si bien jointes que, dans les endroits où l'on n'a pas encore commencé de la rompre par les bords, il seroit très-difficile d'en arracher une pierre du milieu avec des instruments de fer. De chaque côté du chemin régnoit une banquette de pierres de taille dures, formant deux parapets pour l'usage des gens de pied, et deux contre-murs pour empêcher la maçonnerie du chemin de s'écarter. Tout le long de la route, de cent en cent pas, on trouvoit alternativement un banc pour s'asseoir ou une borne pour monter à cheval; enfin, elle étoit bordée de distance en distance de mausolée, tombeaux ou autres édifices publics, dont on trouve encore plusieurs ruines : ce chemin est étroit. Dans les places où les deux banquettes subsistent encore, deux de nos grosses voitures ne passeroient pas commodément; d'où nous pouvons conclure que les essieux des Romains étoient plus courts que les nôtres. Il y a bien quinze ou seize siècles que non-seulement on n'entretient point ce chemin;

mais, au contraire, on le détruit tant que l'on peut. Les misérables paysans des villages circonvoisins l'ont écaillé comme une carpe, et ont enlevé en quantité d'endroits les grandes pierres de taille, tant des banquettes que du pavé. C'est ce qui occasionne les plaintes amères que font les voyageurs contre la dureté de la pauvre *via appia*, qui n'en peut plus; car, dans les endroits où on ne l'a point ébréchée, elle est toute roulante, unie comme un parquet, et même fort glissante pour les chevaux qui, à force de battre ces larges pierres, les ont presque polies, mais sans y faire de trous. Il est vrai que, dans les endroits où le pavé manque, il est de toute impossibilité que les croupions y puissent faire leur salut. Cependant depuis si longtemps que l'on roule là-dessus, sans rien raccommoder ni entretenir, le massif ne s'est pas démenti. Il n'y a que peu ou point d'ornières, mais seulement de temps en temps d'assez mauvais trous. Voici un passage de Procope qui nous vient fort à propos : *Appius ex aliâ et longinquâ tunc, ut reor, regione excisos lapides et hos quidem scilicet ut suopte ingenio durissimos in hanc viam vehendos curavit. Quos planos deinde*

ac leves redditos et quadratos incisione factos junxit, et in ordine locavit, metalli nihil, aut alterius rei inserendo. Sunt tamen connexi, et validè inter se hœrent, ut speciem videntibus praebeant, non conjunctos ita, sed congenitos esse : et, quamvis tot jam saeculis atterentur assiduis, plaustris et cimentis, neque vel minimum exeunt et dimoventur, neque franguntur aut levorem suum amittunt. Procop. de bell. Gothi, lib. 1.

Comme le chemin que l'on tient aujourd'hui pour aller à Capoue, n'est pas exactement le même que celui que tenoient les Romains, on s'écarte souvent de la voie appienne, souvent on la trouve près de Terracine. Elle donnoit contre un rocher appelé *Pisca Marima*, baigné par la mer. Pour la continuer, on a coupé ce rocher d'une largeur beaucoup plus grande que n'est le chemin ordinaire et de la hauteur perpendiculaire de cent vingt pieds, du moins à ce qu'il semble par les chiffres qui sont gravés sur le roc de distance en distance; car vous vous figurez sans peine que je n'ai pas pris celle de la mesurer. On a employé, en traçant ces chiffres, un artifice assez singulier ; c'est de diviser les distances inégalement, et de gros-

sir les chiffres eu égard à la perspective, et en raison proportionnelle de l'éloignement de la vue, de telle sorte que les divisions paroissent toutes égales, et les caractères, dont les derniers sont CXX, tous de la même grosseur. C'est une manière géométrique assez compliquée de donner à deviner quelle est la hauteur du tout et quelle est la gradation de chaque division. Près de la cime de ce bel ouvrage, qu'on ne peut se lasser d'admirer, il y a un autre roc absolument escarpé de tous côtés, sur le sommet duquel je crus appercevoir les restes d'un vieux bâtiment; je ne suis plus en souci que de la manière dont on y entroit. Quelques particuliers de mes amis m'ont averti en confidence qu'il y avoit-là un trésor; mais il peut y rester : tout franc, je ne crois pas que j'aille l'y chercher. A quelques milles delà, vous trouverez, au milieu d'un champ, entre deux poteaux, une porte fermant à double tour; un Suisse du roi de Naples vous l'ouvrira, à moins que vous n'aimiez mieux passer à côté; et c'est par cette porte de dégagement que nous entrâmes dans le royaume de Naples. Le pays est joli, avec force vignobles dont les ceps sont soutenus par des

roseaux ; cela fait un effet agréable. Notre journée se termina par coucher à *Fondy*, méchant bourg enfoncé dans la gorge des montagnes, où l'on ne trouve ni pain ni pâte, accident auquel on est cruellement sujet le long de cette route. Nous le quittâmes sans regret de très-grand matin. *Fundus aufidio fuso praetore libenter linquimus* ; et passant par *Itré*, autre village d'assez mauvaise mine, nous vînmes à *Mola di Gueto*, très-jolie petite ville, située agréablement et en belle vue, tout au bord de la mer. Gayette lui fait perspective à main droite, Mola est l'ancienne Formie, climat de vins renommés du temps des Romains. Je ne crois pas qu'il reste aucun autre de leurs fameux vignobles qui soit encore aujourd'hui en rapport. Falerne et Manique que l'on laisse sur la gauche du côté de Minturane ne sont plus que des pointes de rochers entièrement nus et calcinés, faute de culture et d'avoir eu soin de remonter les terres à mesure que les pluies les entraînoient de ces coteaux rapides. Les vignobles se sont dès long-temps entièrement abolis. Il y a apparence que c'est dommage, quoique ces vins ne dussent pas être propres à une débauche légère et gen-

tille ; mais c'étoient sans doute des esprits solides et bons à connoître. Les vins de Formie, quoiqu'inférieurs aux deux précédents, sont encore les meilleurs d'Italie, et ceux qui ont le plus de qualité après les vins de Vésuve. Ils sont fort foncés comme nos gros vins de Nuits ou de Pontac ; ils ont beaucoup de vins, un peu de parfum, et ne sont pas sans un peu de liqueur ; ce qui est de trop. Il faut les garder quelques années, et je ne doute pas qu'ils ne fussent excellents, après les avoir faits à l'ancienne manière des Romains. Formie produit aussi, comme autrefois, quantité d'oliviers. Son huile étoit fort vantée ; mais, pour vous dire vrai, toutes celles de Calâbre, du royaume de Naples et de l'Italie entière, même celle de Lucques, la plus estimée de toutes, sont détestables, ou, si vous aimez mieux, de vrais gibiers de pharmacapole. Je ne puis me lasser de le dire, ce petit canton de Mola est tout-à-fait charmant ; mais un *paeze di dio habitato da diavoli* : c'étoit jadis, à ce qu'on croit, la demeure des Lestrigons, dont la race félonne s'est dignement conservée en la personne de certains chiens de douaniers, qui nous éparpillèrent toutes nos valises le

long du rivage, et d'un cardinal d'enfer (le C. Fini) qui s'empara de haute lutte de tous les chevaux de poste. D'impatience, je m'en allai à Gayette dans une barque. La promenade est de près de trois lieues, tant l'allée que le retour. Elle fut faite assez promptement et le séjour très-bref. La situation escarpée de cette place, ce qu'elle a de fortifications, et son port assez bon, la rendent la principale clef et, je crois, la plus forte ville du royaume de Naples. Il n'y a pas eu, ce me semble, d'autre siége à faire dans les formes, lorsque le roi fit en dernier lieu la conquête de son Etat. Je voulois apporter à Quintin un des os de la nourrice d'Enée pour son cabinet de curiosité. D'ailleurs je ne vous remarquerois rien à Gayette qui n'ait déjà été détaillé par Misson. Ainsi je ne vous en dis mot, non plus que de quelques ruines qui sont à Formie, et que j'ai fort légèrement examinées : il y a entre autres un tombeau de Cicéron. C'est ici aux environs que le pauvre diable fut mal et méchamment occis. En revanche de ces pièces que j'ai négligées, je vous ferai voir les restes d'un amphithéâtre et d'un gros palais qui se trouvent dans une plaine en suivant la

route ; plus, un bel aquéduc venant de je ne sais quelle montagne, pour aller à je ne sais quelle ville. Tout cela est, non pas auprès de Minturne qui n'existe plus, mais auprès d'une façon de hameau qui représente assez maussadement cette ancienne ville au milieu des champs, *quae Liris quieta mordet aqua ; taciturnus amnis.* Je vais plus loin ; et, pour indemniser le roi des chiffonniers de n'avoir pas eu un os de la *Mia Caïeta*, je lui apporte les roseaux positifs dans lesquels se cacha *Marius* au bord des marais de Minturne. Le Liris aujourd'hui ne s'appelle plus comme cela. Au bout du compte, les noms ne peuvent pas toujours durer ; c'est le *Garigliano*, rivière belle et paisible comme la Saône, mais moins large. Nous la passâmes à bac, traversâmes une belle prairie et vînmes prendre, à Sainte-Agathe, un relais de petits chevaux malins comme des ânes rouges, qui marquoient une impatience démesurée de venir quitter leurs selles à Capoue où ils nous eurent bientôt rendus.

(*Hìnc muli Capuae clitellas tempore ponunt*).

Si je voulois, je vous ferois bien encore quel-

que citation sur le Volturne que nous passâmes en entrant à Capoue ; mais j'y perdrois peut-être mon latin, avec le chagrin de vous entendre dire que je n'ai pas perdu grand'chose. Que voulez-vous ? on est toujours sur cette route-ci en compagnie d'Horace, Virgile, Silius, Statius et autres de ces Messieurs qui causent infailliblement aux voyageurs un débordement de poésie latine.

Pour revenir où j'en étois, Capoue est une ville passablement grande, bâtie tant bien que mal, où je ne remarquai rien de curieux ; et, quand j'y aurois remarqué quelque chose, je n'en sonnerois mot, car je suis indisposé contre elle. *La si figuri* que je ne m'étois pas donné le temps de manger un morceau à Mola, à Santa-Agatha. Communément il n'y a pas de pain dans le village ; cependant c'étoit sur le soir, et vous savez mieux que personne combien il est difficile de faire entendre raison à cette heure à un estomac qui s'est laissé mener en poste depuis les quatre heures du matin. Le mien faisoit des hypothèses charmantes sur les auberges de Capoue ; mais, ne vous en déplaise, en ramassant en un tas toutes les

provisions de la ville et des faubourgs, nous ne pûmes jamais mettre ensemble que deux os de jambons qui furent avalés sans mâcher; après quoi, m'armant d'une généreuse fermeté, je m'arrachai moi-même aux délices de Capoue, et remontai dans ma chaise plein de dédain pour Annibal. Je ne pouvois me lasser d'admirer les riches et fertiles campagnes de la Campanie et de la terre de Labour, ni deviner pourquoi il n'y avoit point de pain dans un tel pays, et par quelle étrange obstination, des gens qui avoient tant de froment ne pouvoient se résoudre à en faire faire de la farine. Ces réflexions morales me menèrent à Averte et ensuite à Naples: c'est-là qu'un splendide souper, servi sur le minuit, nous eut bientôt fait oublier toute la fatigue de cette mauvaise route. En vérité, elle est grande; c'est la plus rude et la plus longue traite que l'on fasse en Italie. On y compte cent quarante milles que j'estime soixante bonnes lieues; j'aimerois infiniment mieux aller de Dijon à Paris, quoiqu'il y ait plus loin, que de venir de Rome ici: outre le désagrément des mauvais chemins, vous avez celui de ne pas trouver l'apparence d'un logement supportable.

Pour les mots de *cuisine*, *victuailles*, *manger*, *marinettes*, etc., ils ne sont pas connus dans la langue du pays. Il est étonnant qu'une route aussi fréquentée soit si fort négligée. En récompense, on peut aller fort vîte, les postes sont servies par excellence; les chevaux y sont vifs, ardents, traîtres et malins comme leurs maîtres : peu s'en fallut que nous n'en fussions les victimes.

Bonsoir, mon ami, un galant homme doit se coucher à l'heure qu'il est. Dites à madame de Blancey que je vais m'endormir avec son idée; cela ne peut manquer de produire un bon effet.

LETTRE VIII.

A M. DE NEUILLY.

MÉMOIRE SUR NAPLES.

Naples.

Vous savez, mon cher Neuilly, comment je suis déterminé à dérober un petit moment aux affaires qui me rappellent en France, pour faire une escapade à Naples toujours

courant, et il faut bien courir malgré soi. Ce sont cent vingt grandes lieues aller et venir ; et sur la route, presque toujours détestable personnellement, on ne trouve ni pain ni matelas, mais bien un grand lambeau de la *via appia*, long de plus de quarante milles, et plus digne d'admiration que tout ce que l'on pourroit voir au monde, puisque le bien public en a été le motif. Naples mérite plus par ses accessoires que par elle-même ; sa situation est ce qu'il y a de plus beau, quoique inférieure, aussi bien que l'aspect, à celle de Gênes. Pas un bon morceau d'architecture, des fontaines mesquines, des rues droites à la vérité, mais étroites et sales ; des églises fort vantées et peu vantables, ornées sans goût et riches sans agréments. Aujourd'hui que j'ai entrevu Rome et le grand goût qui y règne, je deviens beaucoup plus difficile et moins louangeur que je n'étois ci-devant. Le palais du roi est presque le seul bâtiment qui me paroisse ici d'un grand mérite ; bel édifice en-dehors, et ajustements qui y répondent en-dedans. Si mon journal vivoit encore, que de détails et d'exclamations j'aurois faits sur les tableaux de la maison Farnèze qu'on y

a transportés ! mais ces barbares Espagnols, que je regarde comme les Goths modernes, non contents de les avoir déchirés en les arrachant du palais de Parme, les ont laissés pendant trois ans sur un escalier borgne où tout le monde alloit pisser. Oui, monsieur, l'on pissoit contre le *Guide* et contre le *Corrège*. Jugez de ma douleur à ce récit funeste.

Le théâtre du palais est une pièce qui épouvante par sa grandeur, son exhaussement et sa magnificence. Il y a cent quatre-vingts loges, chacune grande comme un petit cabinet d'assemblée, le tout desservi par de grands corridors et de beaux escaliers. Je laisse les opéra, cet article est du district de Maltête. La Cour est somptueuse et nombreuse ; le peuple et les équipages y sont dans une si prodigieuse affluence, que je ne crains pas de dire que Naples, proportion gardée, est à l'un et l'autre de ces égards au-dessus de Paris. En général ces deux villes se ressemblent beaucoup par le mouvement infernal qui y règne. Il y a ici bien vingt-cinq mille personnes qui n'ont d'autre métier que celui de mendier. Le fameux port de Naples n'est ni beau, ni bon, et la

sara,

sara ou le serrail des galères ne mérite guères un autre éloge. Mais que vous dirai-je du Vésuve, au sommet duquel je me suis fait guinder avec une fatigue que je ne recommencerois pas pour mille sequins? puis descendre au fond du gouffre, ce qui n'est point si dangereux qu'on le fait; delà à Solfatara, petit Vésuve de poche, non moins curieux que le grand. Que vous dirai-je enfin de mon voyage à Pouzzole, à Baies, vrai lieu de délices s'il subsistoit avec toutes les beautés dont à peine apperçoit-on encore des traits? à Curnes, au promontoire de Misène; de ma promenade aux rives de l'Achéron, aux Champs-Elysées, à l'Averne, à l'entrée de la Sibylle, et par tout le sixième livre de Virgile; des huitres du lac Lucrin, des bains de Néron, de la superbe piscine d'Agrippa, de la grotte du Chien, etc.; ce sont toutes choses qui ne peuvent entrer dans une lettre, tout au plus pourroient-elles tenir dans un journal. Je ne vous passerai point sous silence mon voyage à l'ancienne ville d'*Herculanum*, enterrée depuis près deux mille ans au pied du Vésuve par la terrible quantité de matières qu'il vomit lors de l'aventure de Pline. Le bourg de Portici, bâti

sur ces ruines, a encore été lui-même ruiné à-peu-près de même, et rebâti de nouveau tel qu'il est maintenant. C'est donc au-dessous de tout cela que l'on a tout nouvellement découvert sous terre la ville même d'Herculanum, où l'on travaille sans cesse pour en tirer quantité de monuments antiques de toute espèce. J'y suis entré par la porte de la ville, qui est un puits fort profond. *Je n'y ai point vu de clochers, à ce que je crois, mais un amphithéâtre tel que je vous vois*; quantité de statues, de mosaïques, des murs peints, les uns droits, les autres renversés; et de jour en jour on y découvre de nouvelles choses. La plus précieuse est un morceau de peinture antique à fresque, plus considérable par sa grandeur qu'aucun autre qui existe, et très-bien conservé. Il représente les enfants d'Athènes rendant graces à Thésée pour la défaite du Minotaure. La figure de Thésée est debout, de hauteur naturelle, toute nue et d'une grande correction de dessin. Vous savez combien le peu qui nous reste en peinture antique doit faire priser ce qu'on a. Il y en a beaucoup d'autres encore, mais moins grands et moins conservés. On a aussi trouvé dans une

salle une famille tout entière en statues, divers meubles effectifs du temps, et autres choses précieuses. Si on pouvoit se déterminer à vuider comme il faut le terrein, je ne doute pas qu'on ne fût bien payé de la dépense. Je compte écrire plus au long sur cet article au président de Bouhier, ainsi je ne vous en entretiendrai pas davantage pour aujourd'hui.

LETTRE IX.

AU MÊME.

Suite du même sujet.

Rome.

PUISQUE, par les lettres que je retrouve à Rome, mon retour en France n'est pas aussi pressé que je le craignois, je veux, mon cher Neuilly, vous donner une seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, de cette même lettre que je vous écrivis de Naples la veille de mon départ; aussi bien ai-je passé un peu trop rapidement sur divers articles.

La situation de Naples et celle de Gênes ont beaucoup de rapport l'une à l'autre ; toutes deux au fond d'une espèce de golfe, sont étendues à demi, l'une contre un rocher, l'autre le long du rivage. Je dis que celle de Gênes est préférable. Il me semble que ce n'est pas le sentiment commun ; mais je vous jure que c'est le mien : la raison m'en paroît sensible. Il y a eu place à Naples pour bâtir la ville entre la mer et la montagne ; en sorte que la ville est en quelque façon plate, à l'exception des Chartreux et du fort Saint-Elme, situés au-dessus de la montagne. A Gênes au contraire, le pied du rocher touche quasi la mer ; ainsi on a été obligé de construire à mi-côte tout en amphithéâtre, ce qui, joint à l'exhaussement prodigieux de ce bâtiment, forme un aspect bien plus magnifique. Arrivez par mer en ces deux villes, et je m'assure que vous serez de mon sentiment : à cela près, Naples mérite la préférence. Le climat y est tout autrement riche et riant ; sa baie est si bien ramassée qu'on en voit tout le tour d'un coup-d'œil. Le côteau du Pansilippe la termine d'un côté ; de l'autre le mont Vésuve, et plus loin le cap de Soriento ; en face l'isle de Caprée la

ferme, et fait perspective à la ville. Tout le long, depuis le Pansilippe jusqu'au môle du château d'OEuf, règne une espèce de large rue appelée *la Piaggia* (la Plage), bordée de maisons d'un côté, et de l'autre ouverte sur la mer. C'est véritablement un des beaux aspects qu'il y ait ; aussi la vante-t-on beaucoup avec raison : mais je ne puis souscrire de même aux éloges merveilleux que Misson et autres donnent aux édifices publics et à la ville en général. S'ils veulent louer les églises pour leur grand nombre et les richesses immenses qui y sont prodiguées, j'en suis d'accord; pour le goût et l'architecture, c'est autre chose : l'un et l'autre sont à mon gré la plupart du temps assez mauvais, soit qu'ils le soient en effet, comme je le crois, ou que, comme on juge de tout par relation, j'aie les yeux trop gâtés pour les véritables beautés des édifices de Rome. Les dômes sont oblongs, de vilaines figures, sans lanterne au-dessus, les tremblements de terre les ayant renversées ; en un mot, de vrais Sodôme. Véritablement les maîtres-autels, et sur-tout les tabernacles, y sont dignes de remarques, superbes et ornés de marbre et de pierres précieuses avec une étonnante

profusion. J'en dis autant des palais des particuliers que des bâtiments publics ; ils n'ont point au-dehors cet air de noblesse qui prévient, si l'on excepte un petit nombre, comme ceux de Caraffa, de Monte-Leone, et principalement celui de Montalte, bâti avec des péristiles et des colonnades sur le bord de la mer. C'est un grand et beau morceau. Tous les combles des maisons sont en terrasses. Franchement cela ne me plaît point de voir ainsi toutes les maisons sans toits ; il me semble toujours qu'on vient de leur couper la tête : c'est peut-être un effet de l'habitude. Je ne le pardonne pas à celles qui sont terminées par des balustrades.

La rue de Tolède est certainement la plus longue et la plus belle rue qui soit dans une ville de l'Europe. Mais, quoi! elle est indignement défigurée par un demi-pied de boue, et par deux rangs d'infâmes échopes et boutiques de chaircuitiers qui règnent tout le long et masquent les maisons. Outre ceci, il y a en divers quartiers de la ville trois ou quatre beaux points de vue qui méritent d'être remarqués. Pour le surplus, les autres rues sont borgnes et vilaines.

La façade du palais royal, à trois ordres

de pilastres, par *Dominique Fontana*, est un morceau d'architecture d'une rare beauté. Le nouveau roi, depuis la conquête, vient de le faire orner en-dedans et à grands frais. Tous les chambranles des portes sont de marbre. Les meubles sont riches et neufs. Je remarquai qu'il n'y avoit point de lit dans l'appartement du roi, tant il est exact à coucher dans celui de la reine. Voilà sans doute un beau modèle d'assiduité conjugale. *Che' buon pro' faccia a la di loro maëstà !* Je veux aussi mettre en note une chose fort commode et aisée à pratiquer, que j'ai vu mettre en usage dans le palais ; c'est d'étendre pour l'hiver dans chaque chambre une natte de paille de la grandeur et de la figure exacte de la chambre. Je crois que nous ferions fort bien d'introduire cette coutume en France ; moyennant quoi, on pourroit avoir pour l'été de beaux parquets de pierres polies, au lieu de nos parquets de bois difficiles à nettoyer en tous temps, qui forment pendant l'hiver de vrais pépinières de vents coulis, dont un lambeau de tapis de Perse qui les couvre alors ne garantit que dans une petite partie de l'appartement.

Les curiosités du palais sont en grand

nombre ; c'est toute la riche collection de la maison Farnèze qu'on a transportée de Parme à Naples. La négligence indigne avec laquelle on les a tenues les a fort endommagées. Tout ceci étoit resté jusqu'à présent fort mal en ordre, et ne commence que depuis peu à prendre quelque arrangement par les soins du sieur Vinuti, lieutenant de galères ; c'est un gentilhomme florentin, fort habile, surtout en ce qui regarde les médailles. Il y a ici de quoi satisfaire son goût à cet égard. Le recueil de la maison Farnèze est un des plus beaux et des plus complets qu'il y ait dans l'Europe. J'ai été charmé en particulier de la manière heureuse et commode dont elles sont disposées dans de grandes armoires sans épaisseur, grillées et couchées à la renverse sur des trétaux. Les médailles sont disposées en lignes horizontales au-devant de l'armoire comme des rayons ; elles sont enfilées dans des verges de cuivre ainsi que des éperlans. Les brochettes portent des deux bouts sur les montants de l'armoire, dans de petites échancrures, où elles sont mobiles ; de sorte que, les extrémités des brochettes perçant en-dehors, on peut tourner les médailles pour en avoir les têtes et les revers, et cela sans ou-

vrir l'armoire : moyennant cela, on a la facilité, sans pouvoir toucher ni déplacer les médailles, de les voir fort à son aise, têtes et revers, et même tous les revers d'une même tête d'un seul coup-d'œil. Les principales médailles qu'on nous fit remarquer sont un *Britannicus*, avec le mot *alabanda* pour exergue au revers ; un *Pescinnius Niger*, frappé à Antioche, revers *Deo salus ;* un *Pertinax*, etc. La bibliothèque est assez nombreuse, autant que j'en puis juger par les tas de livres qui sont encore en monceaux dans deux ou trois salles. Le carton des manuscrits me parut assez considérable ; j'en mis quelques-uns à part de Salluste et de Suétone.

A présent que me voici arrivé à l'article des tableaux, comment ferez-vous ma paix, mon doux objet, avec le terrible Quintin, dont je vois d'ici la rage impétueuse s'allumer contre moi de ce que je n'ai pas pris la moindre notice de tous ceux qui sont ici ? Il y en a pourtant de délicieux du *Titien* et de *Raphaël*, en petit nombre; davantage du *Parmegianimo*, d'*Annibal Carrache*, d'*André del Sarte* et du *Corrège :* ceux de ce dernier ne sont pas de ses meilleurs à mon

gré. On me fit examiner une chose comme infiniment précieuse, la *Madona alla Zingora*, du *Corrège* : c'est, dit-on, un de ses plus fameux morceaux. J'avoue qu'il ne me plut guères. Je n'y trouvai rien qui me rappelât l'idée de ce peintre si ravissant. Il est vrai qu'il est fort gâté, ou, pour mieux dire, entièrement défiguré ; mais remarquez deux morceaux de *Schedone*. Je n'ai jamais vu de ce maître que ces deux tableaux - ci, et un troisième à Rome, tous trois d'une beauté singulière, et, qui plus est, je n'avois jamais ouï parler de lui. J'en suis tout surpris ; car ils m'ont paru au niveau des grands maîtres. Sa manière participe à celle d'Annibal et du Guide Cagnazi ; son coloris est un peu sec, quoique assez agréable ; le dessin d'une correction parfaite, et les attitudes tout-à-fait savantes. Remarquez aussi les miniatures de Clovis. Parmi les peintures de ce genre, il n'y en a point qui aient plus de réputation que celles-ci, celles de la bibliothèque du Vatican, et celles de la sacristie de Sienne. Je demande à mondit seigneur de Quintin la même indulgence que ci-dessus, au sujet des tableaux de la Chartreuse dont j'ai oublié de dresser un mémoire. Il y a cependant des

pièces d'une grande distinction ; qu'il écrive à tout hasard sur son agenda que le plus beau de tous est celui de l'*Espagnolet*, au fond d'une sacristie : c'est le meilleur ouvrage de cet auteur. C'est aussi-là qu'on voit le prétendu crucifix de *Michel Ange*, peint d'après nature. Vous connoissez ce vieux conte. Il y a une Nativité du *Guide Abboza*, dont on fait grand cas, et que je n'aimai pas beaucoup, malgré ma prédilection pour le Guide. Plus, deux autres tableaux de la Passion de Jésus-Christ, l'un par *Joséphin*, l'autre par le *Pontorme ;* plus, des Festins d'*Annibal Carrache*, du *Véronèse* et du *Massimo*. Mais, pour voir un tableau bien plus merveilleux que tous ceux-là, mettez la tête à la fenêtre, mon doux objet, et me dites ce que vous pensez de ce coup-d'œil-là. Eh bien ! avez-vous regret maintenant à la peine que je vous ai donnée, en vous faisant grimper au-dessus des rochers de cette damnée Chartreuse, où j'ai cru que nous n'arriverions jamais ? D'une extrémité à l'autre, je vous précipite aux catacombes, cela vous épargnera la peine de voir celles de Rome ; car ce ne sont pas de ces objets qui soient curieux à voir deux fois : moi, qui

vous parle, j'ai pourtant eu la sottise de voir encore celle de Sainte-Agnès. Ce sont de longs corridors souterrains creusés dans des carrières de pierres de côté et d'autre ; la pierre est taillée en niches comme une bibliothèque. On peut assurer avec certitude que ceci n'a jamais été fait que pour servir de cimetière, soit depuis qu'on eût quitté l'usage de brûler les corps, soit peut-être même avant que cet usage ne fût introduit; du moins on le pourroit penser des catacombes de Rome. On logeoit un ou plusieurs cadavres dans chaque niche, après quoi on la muroit, selon les apparences, pour prévenir l'infection. C'est une folie ridicule que de dire qu'elles aient été creusées par les premiers chrétiens pour s'y loger, et célébrer les saints mystères à couvert de la persécution. Le joli logement que de pareilles galeries sans air et sans lumière ! Ce seroit d'ailleurs un bel ouvrage à faire *incognito*, que toute cette suite de larges et hauts corridors, dont le labyrinthe n'a pas moins de neuf milles de parcours, à ce qu'on assure. Les chrétiens de Naples n'étoient pas en assez grand nombre pour entreprendre même publiquement un ouvrage pareil à ces cata-

combes-ci, qui sont bien plus belles et plus exhaussées que celles de Rome. Je ne dis pas que quelquefois par hasard quelqu'un n'ait pu s'y cacher; mais à coup sûr ceci n'a jamais servi de demeure aux vivants. Les restes d'autels et de peintures barbouillées sur les murs qui se voient dans une assez grande salle à l'entrée des catacombes de Naples, sont apparemment des marques de quelque cérémonie pieuse qui s'y sera faite jadis en l'honneur de feu messieurs les Saints, qu'on se figuroit y avoir tenu leur ménage. Voilà tout ce que vous aurez de moi sur cet article; si vous en voulez davantage, lisez Misson et Burnet qui en parlent fort au long. Persuadé que vous êtes en train de dévotion, voulez-vous que je vous fasse voir le miracle de Saint-Janvier? Ce n'est pas marchandise bien rare à Naples que les miracles. Le peuple qui n'a que cela à faire s'en occupe volontiers : *Et otiosa credidit Neapolis*. Celui-ci est un assez joli morceau de chymie. Mes pauvres chanoines de la cathédrale, vous n'en avez pas les gants; le miracle est plus ancien que vous dans le pays! J'ai actuellement sous les yeux la relation d'un

voyage que Horace a fait dans ces cantons-ci :

Dehinc Gnatia lymphis
Iratis exstructa dedit risusque jocosque ,
Dum flammâ sine thurâ liquescere limine sacro
Persuadere cupit. Credat judaeus Apella,
Non ego.

Là tout franc, doux objet, mettez la main sur la conscience ; ne soupçonnez-vous point dans ce passage la liquéfaction du sang de Saint Janvier d'être née et native de *Gnatia ?* Cependant l'opération ne réussit pas toujours aussi bien que l'on voudroit ; un saint a quelquefois des fantaisies, et alors grande désolation parmi le peuple, qui comprend bien par-là que les tremblements de terre ne sont pas loin. Franchini de Florence, frère de l'abbé qui est envoyé de sa Cour à Paris, m'a conté que, porteur comme il est d'une physionomie un peu anglaise, s'étant trouvé pour son malheur dans l'église un jour que le miracle n'alloit pas, il auroit été mis en pièces, s'il ne se fût enfui, par la canaille *dei lazarielli*, qui se figura que c'étoit la présence de ce chien d'hérétique qui mettoit

le saint de mauvaise humeur. A bon compte, c'est le seigneur suzerain du pays ; et le roi vient d'instituer en son honneur un ordre de chevalerie dont le cordon est cramoisi. Cette institution a plu au peuple, et attache la noblesse à dom Carlos, chose dont a besoin tout nouveau conquérant.

A vrai dire, la conquête du royaume n'a pas coûté beaucoup de peine aux Espagnols (1). Le Mortemar a acquitté à bon marché sa réputation et son titre, puisque sa victoire de Bittonto ne fut autre chose que la rencontre de quelques troupes allemandes qui abandonnoient le royaume de Naples, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu de l'empereur ; cependant, cette victoire l'a fait regarder en France et en Espagne comme un grand homme de guerre, tandis que je ne vois pas un de ceux qui l'ont connu en Italie, qui soit fort prévenu de son mérite. Entre nous, il passe ici pour un homme qui n'a pas grande tête. Ce royaume-ci sera toujours la proie du premier occupant, pour peu que l'attaquant ait d'avantage de son

(1) On présume qu'elle n'en coûtera pas davantage à la république française.

côté. Il n'y a point de place de défense, et Naples même, autant que je m'y puis connoître, n'est pas capable d'une grande résistance, étant d'un côté de la mer fort exposée et trop ouverte par terre. J'ai peine à croire qu'en l'état où sont les choses, son château de l'OEuf, son château neuf, son mole et le fortin qui y est au bout, l'empêchent d'essuyer quelque fameuse insulte. Joignez à cela un mal intérieur plus grand et tout-à-fait incurable : c'est l'esprit du bas peuple, pervers à l'excès, méchant, superstitieux, traître et enclin à la sédition, et toujours prêt à piller à la suite du premier (Mazaniello) qui voudra saisir une occasion favorable de faire du tumulte. C'est la plus abominable canaille, la plus dégoûtante vermine qui ait jamais rampé sur la surface de la terre. Et, par malheur, ce qui vicie abonde, la ville est peuplée à regorger. Tous les bandits et les fainéants des provinces se sont écoulés dans la capitale. On les appelle *Gli lazarielli*; ces gens-là n'ont point d'habitations, ils passent leur vie au milieu des rues à rien faire, et vivent des distributions que font les couvents. Tous les matins ils courent les escaliers et la place entière des Olivetans à n'y pouvoir

voir passer : c'est un spectacle hideux à faire vomir.

A mon sens, Naples est la seule ville d'Italie qui sente véritablement la capitale ; le mouvement, l'affluence du peuple, l'abondance et le fracas perpétuel des équipages ; une Cour dans les formes et assez brillante, le train et l'air de magnificence qu'ont les grands seigneurs : tout contribue à lui donner l'extérieur vivant et animé qu'ont Paris et Londres, et qu'on ne trouve point du tout à Rome. La populace y est tumultueuse, la bourgeoisie vaine ; la haute noblesse fastueuse, et la petite avide des grands titres : elle a eu de quoi se satisfaire sous la domination de la maison d'Autriche. L'empereur a donné des titres pour de l'argent à qui en a voulu, d'où est venu le proverbe : *È veramente duca, ma non cavaliere* ; et le boucher dont nous nous servions, n'exerce plus que par ses commis depuis qu'il est duc. La femme d'un commerçant ne sort jamais de chez elle dans son équipage, sans un autre carrosse de suite, dans lequel vous vous doutez bien qu'il n'y a personne ; mais cela fait toujours du bruit et va comme la tempête. Vous savez que c'est ici le pays des chevaux. Sur leur

réputation, je m'étois fait d'eux une tout autre idée; ils ne sont point beaux, au contraire ils sont petits et effilés; mais fins, diligents, malins et pleins de feu. On fait grand usage ici de petites voitures en coquilles, à roues fort basses et attelées d'un seul cheval qui les emporte à toutes jambes. Le discours commun est que les habitants de Naples montent à cinq cents mille : c'est une hyperbole excessive. Je m'en suis informé du cardinal Spinelli Vasqui, (car il est plus que personne à portée de le savoir, puisqu'il est archevêque), et il m'a dit qu'il ne pensoit pas qu'il y en eût au-dessus de deux cents quatre-vingt. Mais cela monte beaucoup, parce que tout le jour ils se tiennent dans les rues. La nation est plus heureuse sous la domination espagnole qu'elle ne l'étoit ci-devant. Les vice-rois autrichiens avoient à la vérité déjà commencé, mais l'autorité royale achève d'éteindre la tyrannie étrange, dont usoient les seigneurs des terres envers leurs vassaux. La vieille connétable Colonne, Marie Mancini, ne manquoit jamais de demander pour la première parole à tous ceux qui venoient de Naples : *Che fanno questi baronni Tiranni?* A propos de la connétable, je fus fort surpris d'apprendre

que cette sempiternelle, qui étoit maîtresse de Louis XIV il y a un siècle, n'étoit morte que depuis peu d'années. On me conta aussi en même-temps que, lorsqu'elle arriva à Rome, dans le temps de son mariage, son mari lui faisant voir le palais Colonne, et lui montrant une certaine chambre, lui dit : « Madame, voilà où logeoit votre grand-» père dans le temps qu'il étoit maître de » chambre du mien. Monsieur, répliqua-» t-elle, piquée de l'observation, je ne sais » qui étoit mon grand-père ; mais, ce que » je sais fort bien, c'est que de toutes mes » sœurs, je suis la plus mal mariée ». Ce n'est pas à dire pour ceci que les Mancini soient des gens de rien ; ils ne laissent pas que d'être de bonne noblesse. Ce n'est pas chose rare à Rome que de voir servir des gentilshommes peu riches. J'ai vu plusieurs chevaliers de Malte domestiques de cardinaux ; véritablement cela paroît d'abord un peu extraordinaire à nous autres Français. Mais revenons aux grands seigneurs napolitains. Ils vivent à l'espagnole bien plus qu'à l'italienne ; ils sont accessibles chez eux et reçoivent les étrangers avec un air de politesse noble, tiennent une maison, et même assez souvent une

table. Le duc de Mont-Leone (de la maison Pignatelli) n'a cependant point de table chez lui, quoiqu'il y tienne tous les jours la plus brillante et la plus magnifique assemblée de la ville, qui lui coûte, à ce qu'on prétend, au-delà de 50 mille francs en bougie, glaces, rafraîchissements, etc. ; c'est l'homme le plus riche de l'État. Nous avons reçu beaucoup d'accueil tant de lui que du marquis de Montalegre, premier ministre; du gros duc Caraffe, de l'abbé Gulliani, l'une des bonnes têtes du pays; du prince Jacci, et de dom Miguel Reggio, général des galères, que j'estime particulièrement pour la bonne chère qu'il nous faisoit fréquemment. C'est ici l'endroit où on la fait la meilleure; de très-bons vins, et d'autant meilleurs, que nulle part ailleurs ils ne sont supportables, pas même celui de Montepulciano, qui est âpre et matte; du bœuf excellent, des raisins comme vous le pouvez croire, et des melons au milieu de l'hiver; il est vrai qu'il ne tiendroit qu'à eux d'être concombres. Mais quelle langue assez éloquente pourroit dignement célébrer les louanges des pigeons et du veau de Sorriento! Pensez donc ce que c'est que des pigeons qui, s'avisant déjà d'être exquis

à Milan, ne font que toujours croître et embellir à mesure qu'on s'enfonce dans l'Italie. Pour le veau Mongane si vanté, si gras, si blanc et si dur, faites-moi l'honneur d'être persuadé que ce n'est qu'un fat à côté de celui de Sorriento (1). Après avoir donné un temps considérable à l'examen de ce que dessus, nous allions souvent employer une partie de notre après-dînée à raisonner de physique avec l'abbé Entieri, Florentin, (quand vous verrez quelque part en Italie un homme qui a de l'esprit et de la science, dites toujours que c'est un Florentin), ou avec la princesse de Pralombrang, qui excelle aussi en géométrie. Voilà ce que c'est que d'avoir eu des Médicis. La soirée étoit consacrée à l'opéra. Sur ce récit, vous vous figurez peut-être que le séjour de Naples nous a plu, que nous nous y sommes amusés. Nullement, il ne règne point ici un air aisé. Les assemblées n'y ont rien d'agréable; il y a un certain

(1) D'après ces détails et ceux qui ont précédé, le lecteur peut s'appercevoir que le président Debrosse aimoit les plaisirs de la table. On seroit tenté de le prendre pour un gourmand, si on ne savoit pas qu'il aimoit à s'égayer.

vernis de superstition et de contrainte qui se répand sur tout. Les femmes y sont beaucoup plus gênées qu'ailleurs. Toute la jalousie italienne est venue se réfugier ici, où elle s'est crue plus à l'abri des manières des peuples septentrionaux.

Enfin, j'en reviens toujours avec plaisir à mes bonnes gens de Romains ; ce sont encore de tous ceux avec qui il fait meilleur vivre et commercer : et puis cette Rome a tant de ressources ! elle est si belle, si curieuse ! qu'on n'a jamais fait d'avoir tout vu.

Nous n'avons point dans ce moment-ci d'ambassadeur à Naples. Le Puizieux dont on dit mille biens, est parti ; et le marquis de l'Hôpital, nommé en sa place, n'est point encore arrivé. Dans l'intervalle, M. Tiquet, secrétaire de l'ambassade, est chargé des affaires. C'est un garçon d'un vrai mérite, qui a l'esprit agréable et cultivé ; il attend avec impatience de pouvoir retourner en France à cause de sa santé. En attendant il s'est retiré au couvent des Olivetans ; ce qui ne l'empêche pas de faire fort bien les honneurs de sa nation. (Ecrivez sur votre registre que le monastère des Olivetans est dans le nombre des plus beaux qui soient

en Italie ; c'est-là que se fabrique le meilleur savon de Naples).

Quand nous arrivâmes, le roi et la reine étoient à Portici, petite maison au pied du Vésuve : c'est leur Fontainebleau ; il en revint le même jour, et le lendemain nous lui fûmes présentés. Ce même jour il y eut grand gala à la Cour à cause de la fête du roi, qui donne sa main à baiser à tous les gentilshommes. Tous les seigneurs étoient vêtus avec beaucoup de magnificence, et sa majesté s'étoit ornée d'un vieux habit de droguet brun à boutons jaunes. Il a le visage long, maigre et étroit, le nez fort saillant, la physionomie triste et vuide, la taille médiocre et non pas sans reproche. Il s'occupe peu, ne parle point, et n'a de goût que pour la chasse ; en quoi, par parenthèse, il n'a pas trop de quoi se satisfaire, tout ce pays étant de longue main dépeuplé par le paysan ou les lazarellis qui chassent en pleine liberté ; de sorte que sa majesté revient fort satisfaite quand elle a tué deux grives et quatre moineaux. En faveur de la fête, la reine donna aussi sa main à baiser ; ce qui faisoit selon mon sentiment beaucoup plus d'honneur que de faveur. Ils dînèrent

tous deux en public et furent servis, selon l'étiquette espagnole qu'on suit exactement dans cette Cour, le roi par son gentilhomme de la chambre, et la reine par la comtesse de Charny. Elle est boiteuse; mais peste, qu'elle est jolie! *Qui non novit Clodicam, non novit Venerem* (1). Notre Cousin Loppin vous la regardoit, comme frère Lubin, avec des yeux ardents; si bien que je ne sais ce qui en seroit arrivé sans Lacurne, qui le retint par le milieu du corps dans le temps qu'il alloit s'élancer pour violer le précepte *Non mechaberis*. Son très-cocufiable mari est un vieux jaloux, fils de mon frère Charny, dont on a tant les oreilles rebattues dans les mémoires de mademoiselle de Montpensier. Celui-ci, comme vous savez, étoit fils naturel du duc d'Orléans, Gaston, et de Louison, dont j'ai oublié le nom. On se met à genoux pour présenter à boire au roi et à la reine, et l'on ne se relève point qu'ils n'aient rendu le verre. A propos, je fus un peu indisposé contre la reine qui, au grand scandale des genoux de ma divine Charny, s'amusa pendant une demi-heure à faire la

(1) Passage de Saint Augustin, qui s'y connoissoit, et qui n'étoit pas Saint pour rien.

soupe au vin de Canarie dans son verre. Elle a l'air malicieux, la digne princesse, avec son nez fait en gobille, sa physionomie d'écrevisse et sa voix pie-grièche. On dit qu'elle étoit jolie quand elle arriva de Saxe ; mais elle vient d'avoir la petite vérole. Elle est toute jeune, et n'est même pas encore fille. (Elle a été prise sur le temps : dans le temps que j'écrivois à Naples, elle étoit grosse d'un mois ou cinq semaines ; ce qui lui est arrivé avant que rien ne parût.) L'après-dînée fut employé à voir quelques exercices des troupes dans la grande place ; ce fut assez long. Le soir, on fit l'ouverture du grand théâtre du palais, pour la première représentation de l'opéra de *Parthenope di Dominico Sarri.* Le roi y vint ; il causa pendant une moitié de l'opéra et dormit pendant l'autre.

Cet homme assurément n'aime pas la musique. Il a sa loge aux secondes, vis-à-vis des acteurs : c'est beaucoup trop loin, car la grandeur de la salle est si énorme, que dans une partie on ne voit guères, et dans l'autre on n'entend point du tout. Les théâtres d'Alibert et d'Argentine à Rome sont bien moins grands, plus commodes et moins ramassés. En vérité, nous devrions

avoir honte de n'avoir pas dans toute la France une seule salle de spectacle, si ce n'est celle des Tuileries, peu commode, et dont on ne se sert presque jamais. La salle de l'opéra, bonne pour un particulier qui l'a fait bâtir dans sa maison pour jouer sa tragédie de Miranne, est ridicule pour une ville et un peuple comme celui de Paris. Soyez bien certain que le théâtre proprement dit de la salle de Naples est plus grand que toute la salle de l'Opera de Paris, et large en proportion; et voilà ce qu'il faut pour déployer des décorations, encore m'a-t-on dit que le fond du théâtre n'étoit fermé que par une simple cloison qui donne sur les jardins du palais; et, dans les cas où l'on veut donner des fêtes de très-grand appareil, on lève cette cloison et l'on prolonge la décoration tout le long des jardins. Jugez quel effet de perspective ceci doit faire; c'est en cet article que les peintres italiens excellent aujourd'hui autant que jamais; et je ne puis me lasser d'admirer le goût exquis et la variété avec laquelle ils en font usage pour le théâtre : du reste, la peinture est entièrement déchue. Solimenne à Naples, Trévigiani à Rome, et le Canelette à Venise, sont

les seuls peintres de réputation qui restent en Italie ; et de ces trois, les deux premiers sont si vieux qu'ils sont depuis fort long-temps hors d'état de travailler. Pour le *Canelette*, son métier est de peindre des vues de Venise ; en ce genre il surpasse tout ce qu'il y a jamais eu. Sa manière est claire, gaie, vive, perspective et d'un détail admirable. Les Anglais ont si bien gâté cet ouvrier, en lui offrant de ses tableaux trois fois plus qu'il n'en demande, qu'il n'est plus possible de faire marché avec lui. Il y a encore dans le même goût *Pagnini* à Rome, qui a fait l'intérieur de Saint-Pierre pour le cardinal de Polignac. C'est un tableau singulièrement joli pour le détail, l'exacte ressemblance et la distribution des lumières ; mais je m'égare en bécarre : ce n'est pas de peinture dont il s'agit maintenant, c'est de musique. C'étoit ici le premier grand opéra que nous eussions vu. La composition de Sçarri, musicien savant, mais sec et triste, n'en étoit pas fort bonne ; mais en récompense elle fut parfaitement exécutée. Le célèbre Cenazino faisoit le premier rôle ; je fus enchanté du goût de son chant et de son action théâtrale. Cependant je m'apperçus avec étonne-

ment que les gens du pays n'en étoient guères satisfaits. Ils se plaignoient qu'il chantoit d'un *style anticho.* C'est qu'il faut vous dire que les goûts de la musique changent ici au moins tous les dix ans. Tous les applaudissements ont été réservés à la *Baratte*, nouvelle actrice, jolie et délibérée ; *che recitava da uomo* : circonstance touchante, qui n'a peut-être pas peu contribué à réunir pour elle une si grande quantité de suffrages. En vérité elle les mérite, même comme fille ; mais la vivacité avec laquelle on lui a prodigué les acclamations publiques, a si fort fait monter ses actions de jour en jour que, quand je suis parti, elles étoient à 180 sequins la pièce. La construction du poëme, dans les opéra italiens, est assez différente de la nôtre. Un de ces jours, je traiterai cela *ex professo* avec Quintin qui, dans sa dernière lettre, m'a fait diverses questions sur les spectacles. On y donne beaucoup au goût du petit peuple. Un opéra ne plairoit guères s'il n'y avoit, entre autres choses, une bataille figurée : deux cents galoppins, tant de part que d'autre, en font la représentation ; mais on a soin de mettre en première ligne un certain nombre de seigneurs spadassins,

qui sachent très-bien faire des armes. Ceci ne laisse pas que d'être assez amusant, au moins n'est-il pas si ridicule que nos combattants de Cadmus et de Thésée qui se tuent en dansant. Dans cet opéra-ci de Parthenope, il y avoit une action de cavalerie effective qui me plut infiniment. Les deux maîtres-de-camp, avant que d'en venir aux mains, chantèrent à cheval un duo contradictoire d'un chromatique parfait, et très-capable de faire paroli aux longues harangues des héros de l'Iliade. Nous avons eu quatre opéra à-la-fois sur quatre théâtres différents. Après les avoir essayés successivement, j'en quittai bientôt trois pour ne plus manquer une seule représentation de la *Fresquatana*, comédie en jargon, dont la musique est de *Leo*.

Ce jargon napolitain est peut-être le plus détestable baragouin dont on se soit avisé depuis la fondation de la tour de Babel. J'ai pourtant voulu en prendre une teinture, tant à cause des opéra que par rapport aux douceurs que j'espérois trouver dans le commerce des lazariels. Je me souviens même d'avoir expliqué en France à Alexandre des airs en langage d'un pays qu'il n'entendoit point.

Quelle invention ! Quelle harmonie ! quelle excellente plaisanterie musicale ! je le porterai en France, et je veux que Maltête m'en dise des nouvelles. Mais aura-t-il l'organe de comprendre cela ? Naples est la càpitale du monde musicien ; c'est des séminaires nombreux où l'on élève la jeunesse en cet art, que sont sortis la plupart des fameux compositeurs, *Scarlotti*, *Léon*, *de Vinci*, le vrai dieu de la musique, *Léo*, *Rimaldo*, *Latilla*, et mon charmant *Pergolèze*. Tous ceux-ci ne se sont occupés que de la musique vocale, l'instrumentale a son règne en Lombardie. M. Loppin s'est donné un petit claveciniste Ferdinando, belître de profession, qui vous joue familièrement à livre ouvert toutes les parties d'un quatuor en demi-ton, plus haut qu'elles ne sont notées ; et de plus il n'est, je vous jure, point mauvais *ruffiano*.

Vous voyez par-là que la transition est naturelle et le passage presque insensible de l'opéra aux courtisannes. Elles sont ici, à ce qu'on prétend, en plus grand nombre qu'à Venise. Ce n'est pas la faute des filles, dit-on, c'est le climat qui le porte de toute ancienneté,

Littora quae fuerant castis inimica puellis.

et par conséquent c'est la nature qui le demande. Eh bien ! mon doux objet, vous ai-je tenu parole et m'acquittai-je bien de mon métier de commentateur ? Dites-moi si vous connoissez aucun savant en *us* qui sache mieux que moi noyer son texte dans un océan si scholiaste ; encore n'en auriez-vous pas été quitte à si bon compte, si j'eusse tenu un journal comme ci-devant. Il faut cependant que vous vous chargiez encore d'une remarque pour le doux Quintin ; savoir, qu'on a la coutume à Naples, dans les grandes églises au-dessus de la porte, de mettre un grand morceau de peinture au lieu où nous plaçons les orgues en France. C'est ordinairement une grande composition de *Luc Giordano* ou de *Solimène*. Ce dernier est encore vivant, et il n'a pas moins de quatre-vingt-douze ans, et un million et demi de biens qu'il a ramassé à son métier. *Oh ! che vergogna mentre che messer Annibale Tirava la caretta comme un cavallo*, pour gagner 1500 écus en six ans. S'il n'y avoit eu que *Solimène* et moi dans ce monde, il n'auroit jamais gagné cinquante sous avec sa manière fade

et ses compositions sans force et sans génie. Peste ! je n'en dis pas autant de *Luc Jourdan* ; c'est un maître homme que celui-ci, et presque digne d'être mis parmi les peintres de la seconde classe : il a excellé sur-tout à peindre des animaux. A la vérité ses touches ne sont pas si moëlleuses ni son clair-obscur aussi bien entendu que celui de *Castiglione* ; mais sa manière est beaucoup plus grande, et le maniement de son pinceau libre et bien entendu. De plus, il a fait voir une vaste étendue de génie dans les tableaux d'histoire, dont les inventions sont nobles et les ordonnances sur-tout admirables.

Donnez à Quintin ce bout de mémoire seulement pour l'appaiser un peu.

Mémoire de quelques Tableaux du roi de Naples.

Un Christ mort avec quelques anges, *Annibal Carrache* : belles expressions. — L'Assomption de la Vierge, *Annibal Carrache* : fier et sublime. — Une Vierge, *Raphaël*. — Une autre Vierge, du *même*. — Une Vierge avec l'Enfant et Saint-Jean, *Raphaël* : c'est ce tableau qu'on appelle la Madona della Gatta.

Galta. — Le même sujet, *Parmegianino.* — Mort de Lucrèce, le *même.* Elle rougit en se poignardant, soit du souvenir de son affront, soit plutôt du mal qu'elle se fait... très-belle. —Bacchus, *Annibal Carrache.* — Portrait de Paul III, Farnèze et autres figures, *Titien* : parfaitement beau. — Portrait de Léon X, Médicis, *André del Sarte* : cette fameuse copie est si exactement faite d'après l'original, qu'elle trompa *Jules Romain*, qui crut y reconnoître quelques endroits où il avoit travaillé. — Une Vierge, *Corrège* : charmante. — Mariage de Sainte-Catherine, *Corrège* : parfaitement bien peint. — La Madona alla Zingara, fameux tableau du *Corrège* : la composition en est très-fine et les airs exquis; mais il est entièrement retouché et gâté : pour mieux dire c'est un tableau perdu. On peut juger de ce qu'il a été par son ancienne réputation, qu'il ne mérite plus guères aujourd'hui. — Une Vierge — *Gedone* : curieux, rare et parfaitement beau. — Famille Sainte, *André del Sarte.*

Notez une grande tasse d'agate en onyx, représentant l'apothéose d'Antinoüs. La pièce est fort considérable par sa grandeur; du reste l'ouvrage en est médiocre.

LETTRE X.

AU MÊME.

Mémoire sur les environs de Naples.

Rome.

Doucement, doucement, mon ami, ce n'est pas fait ; croyez-vous en être quitte à si bon marché ? Allons, secouez un peu votre petite paresse ; je vais vous faire faire un voyage de fatigue au sommet du mont Vésuve. Au retour, pour vous délassser, je vous menerai promener à Pouzzole, comme on donne du bonbon aux enfants après une médecine. Venez, montez dans cette chaise à perroquet qui vous aura bientôt rendu au pied de la montagne que vous avez vue, en partant, toute couverte d'un nuage brillant ; c'est la fumée que réfléchit les rayons du soleil. Ce gouffre en jette incessamment une fort épaisse : pour de la flamme, on en voit quelquefois la nuit ; mais cela est extrêmement rare. Au pied du Vésuve, nous quittâmes nos chaises pour prendre des chevaux.

Nous montâmes, pendant un long espace de temps, cette riche et fertile montagne à travers les beaux vignobles qui portent le *Lacryma Christi* et autres vins les meilleurs de l'Italie sans contestation. Il est aisé de juger de l'abondance et du goût des fruits que produit un terrein si capable d'exalter la sève. Il est vrai que dans quelques endroits nous vîmes l'économie des bourgeons un peu dérangée par les torrents de fer rouge qui ont coulé d'en-haut; mais, malgré les ruines irréparables que causent les accidents et les dangers de s'y voir exposés sans cesse, je comprends fort bien comment les gens du pays ne peuvent se détacher d'habiter ni de cultiver un canton de terre si riche, si agréable et si abondant. Au bout d'un certain temps, il fallut quitter les chevaux et prendre des ânes, qui nous conduisirent pendant environ une demi-lieue à travers de mauvaises ravines embarrassées de gros quartiers de rochers ferrugineux, et d'un cimetière de vignobles ravagés, dont on ne voit plus que des squelettes par-ci, par-là. C'est ici que commence l'abomination de la désolation. On y trouve déjà des crevasses plus ou moins larges, d'où il sort une fu-

mée tiède et humide. Ces crevasses ne sont pas plus larges pour la plupart que celles que la chaleur de l'été produit dans les marais desséchés ; elles se multiplient de plus en plus, à mesure qu'on approche du sommet où est l'ouverture du gouffre. Mais retournons un peu la tête pour jouir du plus beau spectacle qu'on puisse trouver en Europe ; de ce coup-d'œil si merveilleux qui ravit d'étonnement quelque idée qu'on s'en fût faite d'avance.

Les sommets des arbres et les vignobles sont étendus sous vos pieds, comme un tapis ; les villages de Portici, Retina et autres, ainsi que les maisons de campagne répandues tout le long du rivage, y servent de bordure ; Naples qui se trouve plongée à vue d'oiseau, et les plaines de la Terre de Labour qui sont toutes semées de métairies, jusqu'aux montagnes del principato d'Otranté, forment l'aspect à droite. A gauche, la mer est à perte de vue ; le rivage est peuplé de bâtiments, et fait avec ses tours et ses contours qui courent depuis l'entrée du golfe de Salerne, au détroit de l'isle de Caprée, tout le long de Naples, du Pansilippe, du Proceta, Pouzzole, Bayes, Cumes, jusqu'à Gayette qui fait le fond de la décoration. Arrêtez-

vous-là tant qu'il vous plaira, et tâchez de prendre du courage pour les peines qu'il vous reste à essuyer. Il faut aller à pied ici, il n'y a ni âne ni mulet qui puisse vous conduire plus loin. La place est entièrement couverte des vomissements du Vésuve anciens et modernes, qui se sont amoncelés là pour la plupart, à l'exception de ce que les ruisseaux de feu ont entraîné jusqu'en-bas. Ce sont des tas de quartiers de pierres, de terres, de fer, de soufre, d'alun, de verre, pétris ou fondus d'une manière écumeuse, en forme de marcassites et de mâchefer. Les pluies les ont délavés à la longue, par où l'on voit quels sont les plus anciens ou les nouveaux dégorgements. Vous ne pouvez rien vous figurer de plus dégoûtant à voir que ces infâmes déjections; on marche là-dessus avec une fatigue inconcevable. Toutes ces mottes de mâchefer, aussi dures que raboteuses et mobiles, roulent incessamment sous les pieds et vous font, grace à la détestable rapidité du terrein, descendre deux toises, quand vous croyez monter d'un pas. Par malheur, nous avions avec nous une troupe de paysans qui avoient quitté les vignes tout le long du côteau pour nous suivre; ils étoient tous vêtus en capucins (l'habit des

capucins est celui des paysans de la Calabre), et ils s'étoient enveloppés de cordes, courroies, lanières et ceintures, et nous les imitâmes. Chacun de nous se vit saisi, malgré sa résistance, de quatre de ces coquins qui, nous tirant par les quatre membres, et chacun de son côté, nous pensèrent écarteler sous prétexte de nous guinder en-haut, tandis que d'autres, en nous poussant par le derrière, nous faisoient donner du visage en terre si adroitemeut, qu'il n'y avoit que le nez qui portât. Je suis persuadé que, sans le soulagement que nous portèrent ces maroufles impertinents, nous eussions eu les deux tiers moins de fatigue; avec cela, il faisoit une froidure si détestable ce jour-là, que je n'ai pas d'idée d'en avoir jamais éprouvé de plus forte.

La bise et la roideur du talus nous coupoient la respiration, ou nous jetoient aux yeux un agréable tourbillon de fumée. Ainsi se passèrent trois quarts d'heure et plus, pendant lesquels je ne cessois de soupirer pour un joli pain de sucre pointu et tout uni par les côtés, dégagé de ces vilaines marcassites, et qui formoit l'extrémité de la montagne. O hommes inconsidérés, qui ne savent ce

qu'ils souhaitent ! Je sais bien pourquoi ce bout pointu étoit si bien nettoyé, c'est qu'il est si roide que rien ne peut tenir dessus. Autant vaudroit qu'il fût perpendiculaire, le malheureux, tant il s'en faut peu. *Si che bisogna dandare come si ci mostrasse à Carpioni ; à guisa Danimale.* Joignez à cela qu'il est tout couvert (non pas de cendres, car on n'en trouve ni peu ni beaucoup sur le Vésuve), mais d'un petit sable lourd et rougeâtre qui n'est autre chose que de la mine de fer pulvérisée dans laquelle on entre à chaque pas jusqu'à mi-jambe ; et, tandis qu'on en dégage une, l'autre creuse un long sillon dans le sable qui vous ramène tout juste au point d'où vous étiez parti. Ah ! chienne de montagne, apanage du diable, soupirail de Lucifer, tu peux bien t'amuser de moi tandis que tu me tiens ! Je reviendrois bien mille fois à Naples, que jamais tu ne me serois rien ; et, plutôt que de retourner voir ton goufre infect, j'aimerois mieux

Devenir cruche, chou, lanterne, loup garou,
Et que monsieur Satan m'y vînt rompre le cou !

Ainsi, Dieu me soit en aide ! nous voilà donc tout au sommet sur le bord du gouffre,

fondant en eau de travail, et percé à jour de la bise qui nous flagelle. J'ai bien peur d'y attraper quelque méchante pleurésie, comme dit Brantôme : A quelque chose malheur est bon. Quand le temps est calme ou humide, la fumée nage et se condense dans le gouffre, de manière qu'on n'y peut rien voir ; il faut, pour y venir, prendre toujours le temps d'un vent du nord violent qui, tourbillonnant dans ce gobelet, le balaya et nous le fit voir aussi net qu'à travers un crystal. Je vois bien qu'il faut vous en faire une exacte description. Dans le moment j'y viens, mon ami ; mais, je vous prie, laissez-moi un peu reprendre mon souffle.

Le Vésuve a deux sommets, l'un septentrional, appelé *Monte di Somma*, qui me parut quelque peu plus haut que l'autre, roide et perpendiculaire de son côté intérieur, qui ressemble assez à une muraille brûlée et ruinée, enveloppant en demi-cintre l'autre sommet. Je croirois volontiers qu'autrefois le cintre étoit entier, et que c'étoit là toute la montagne à un seul sommet, ou l'ancien Vésuve ; que le gouffre qui s'y forma, aura, à force de se creuser, aminci les bords dont il ne reste que cette partie septentrio-

nale de l'enveloppe ; l'incendie aura ruiné par calcination tout le côté méridional, tandis que le gouffre jetant et lançant successivement de son fond les matières qui retomboïent sur lui-même, ont formé le second sommet, proprement le Vésuve d'aujourd'hui, comme le bout d'un pain de sucre au fond d'une tasse.

Il peut se faire que la terrible éruption où périt Pline, ait fait sauter la voûte, le cacumen de la grosse montagne, et ait commencé bien fort à écorner le bord de la tasse; du moins savons-nous qu'avant cet évènement, du temps d'Auguste, le sommet du Vésuve étoit plein et presque plat.

Je crois que c'étoit au centre de *il Monte di Somma* qu'étoit l'ancien gouffre, dont le plus grand diamètre, si ma conjecture est vraie, devoit être d'une fort grande étendue. Ceci m'a fait naître dans l'esprit une idée singulière sur la cause de la ruine d'Herculée. J'en veux faire part à Buffon, et je vous renvoie à ce que j'ai dessein de lui écrire à ce sujet.

Le gouffre actuel a la forme d'un cône renversé, ou d'un verre à boire, creux, à ce que l'on peut juger, d'environ quatre-vingts

ou cent toises. N'êtes vous pas bien étonné que ce gouffre que je m'étois figuré sans fond, ait si peu de profondeur ? Bien plus, on n'y voit aucun trou, le fond est une petite plaine rougeâtre, légèrement crevassée en quelques endroits, et de cinquante cannes de diamètre ; le sol en paroît être de soufre et de mine de fer : les parois intérieurs de la tasse sont de rocher vif, scrabreux, brûlé jusqu'à calcination, comme de la chaux, blanc, citron, recouvert en mille endroits de soufre pur, et de salpêtre en d'autres, tendant à vitrification, et quelques-uns ferrugineux, presque par-tout refendu de longues crevasses d'où sort une quantité terrible de fumée malodoriférante. Vous jugerez encore mieux de la qualité du sol, à la vue de plusieurs petits morceaux des différentes espèces que j'ai fait ramasser, et que je vous montrerai. J'avois fait porter des cordes pour me faire descendre par-dessous les bras dans le gouffre, quoiqu'il en pût arriver ; mais cela n'étoit ni si difficile, ni si périlleux que je me l'étois imaginé : la descente, quoique rapidissime, n'est pas impraticable d'un côté. Je me fis sangler par le milieu du corps, et tenir en lesse par deux Cicérons, pour prévenir la

roulade en cas de chûte. En cet équipage, je descendis dans le gouffre soixante ou quatre-vingts pas; puis, reconnoissant que je ne verrois rien de plus à aller jusqu'au fond que je découvrois parfaitement, et faisant quelques réflexions sur mes souliers qui brûloient déjà et sur l'épouvantable fatigue qu'il y avoit à remonter, je me fis retirer en-haut à peu-près comme on tire un sceau du puits. Vous me direz peut-être que j'eusse été bien étonné si, pendant que j'étois-là, le Vésuve se fût avisé de flamboyer? Etonné! Ah! je vous le jure, et même confondu. Mais cela n'est pas à craindre.

Quand il doit y avoir une éruption, elle s'annonce plusieurs jours d'avance par des espèces de coups de canon que la montagne a coutume de tirer. A présent ne vous attendez pas que je vous explique quelle est la cause qui produit de si terribles effets. Je n'en ferai rien pour plusieurs raisons; la première, c'est que je ne la sais pas. Je crois qu'il y a bien d'autres personnes dans le même cas. Les académiciens de Naples me disoient qu'il n'y a point de feu intérieur; que c'est un simple ferment qui y cause la chaleur et la fumée; que les vapeurs qui s'é-

lèvent de la mer sont l'aliment perpétuel de ce gouffre qui les englobe de tout l'air d'alentour par une attraction chymique, et s'en remplit jusqu'à ce que l'abondance de la matière y produise inflammation et ensuite dégorgement. En effet, ce *crater* commence à bouillir par le fond, et s'élève comme du lait sur le feu, jusqu'à ce que la force de la chaleur, cassant le pot en quelques endroits, le fasse couler. Ils veulent encore douter s'il y a dans la montagne des souterreins intérieurs; mais, outre que les tremblemens de terre l'indiquent assez, ce me semble, je ne comprends pas comment, s'il n'y avoit pas de tuyau intérieur pour faire l'effet d'un canon ou au moins d'un mortier à bombes, la montagne pourroit lancer, comme on m'a dit qu'elle avoit fait en dernier lieu, des pierres d'un calibre épouvantable aussi haut qu'elle est haute. Lors de l'éruption de 1631, l'une des plus terribles qu'il y ait eu et où cinq à six mille hommes périrent, le goufre tiroit des rochers rouges qui allumoient des arbres en les frappant. Malgré les ravages que font ces aventures, c'est encore pis quand la montagne n'a pas ces indigestions; elle souffre des vents et de la colique, si bien qu'elle secoue

tout le pays d'alentour, et fait encore bien plus d'épouvante. Enfin, si vous en voulez savoir davantage sur les causes de tout ceci, je vous renvoie à un long passage de Lucrèce (*lib. VI.*) qui s'est efforcé d'expliquer en beaux vers les effets de l'Etna; mais, pour vous dédommager de la stérilité de ma physique, je vais vous donner un petit détail de l'éruption arrivée il y a deux ans. Je l'ai extrait d'un journal qu'en a tenu l'abbé Entieri.

Dès la fin d'avril 1737, le Vésuve s'étoit mis à jeter fréquemment des flammes avec la fumée. Le 14 mai, ceci se renforça beaucoup; et le 16, la cime commença à jeter des pierres rouges et à laisser couler quelque peu de matières fondues. Le 18, le sommet étoit tout couvert extérieurement d'une pluie de soufre. Le 19, le bruit et le frémissement intérieur devinrent horribles à entendre, la fumée étoit d'une noirceur extrême, et il partit des quartiers de rochers qui rouloient en retombant le long du talus avec un terrible fracas. Le 20, l'incendie fut à son plus fort période; la fumée noire comme de la poix enveloppa toute la montagne de gros tourbillons; la cime prit feu de tous côtés; la flamme parut

très-vive malgré la grande clarté du jour, et le gouffre lançoit incessamment le fer, le soufre, la pierre ponce, etc. comme une grenade qui éclate. Sur le soir, la fumée se mit à tourbillonner plus vîte, et devint grisâtre. Peu après, la montagne tira un coup de canon épouvantable; au coucher du soleil, on vit que c'étoit le creuset qui s'étoit fendu près de son fond du côté du midi. De cette fente sortoit une obscure fumée, interrompue de temps en temps d'éclairs et de laves à feu avec le bruit qu'elles ont coutume de faire. Au bout d'une heure ou de deux, la nouvelle crevasse vomit un gros torrent rouge qui se mit à descendre lentement le long du talus, et à prendre le chemin du village de Retina; mais, comme il s'amortit, il n'avança plus, tandis que le grand orifice continuoit à jeter des grenades. Quatre heures après, lamontagne, en furie pis que jamais, se mit sur-tout à tirer des mousquetades et à secouer la tête; elle versoit par la bouche du côté de l'occident, et fit par la nouvelle crevasse, une déjection si abondante, qu'elle occupoit cinq cents pas de long et près de trois cents de large. Ce torrent de fer rouge enflamma la campagne; et, continuant à

couler, se divisa en plusieurs rameaux, dont le plus large avoit plus de quarante - cinq pieds de large. Un d'eux descendit le 21, vint aboutir à la tour des Grecs, heurta la muraille du couvent des Carmes qu'il eut bientôt renversée, entra dans la sacristie et dans le réfectoire, où il ne fit qu'un fort léger repas de tout ce qui s'y trouva; delà il traversa le grand chemin, et vint s'arrêter au bord de la mer sur les six heures du soir. Jusqu'au 24, l'orifice supérieur alla son chemin. Ce jour-là, après avoir fait sur le midi un feu d'enfer, il commença à s'arrêter, à ne plus éparpiller que des tourbillons de cendres. Le 28, le feu n'étoit presque plus rien. Le 29, il cessa tout-à-coup : la fumée, aussi abondante que jamais, devint claire, blanche et délavée. Le 6 juin, une grosse pluie qui tomba sur le Vésuve tira des torrents de fer, une odeur de soufre insupportable, et qui ne s'étoit pas fait sentir à beaucoup près si fort dans le temps du grand bombardement. Tous les arbres à un quart de lieue à la ronde perdirent leurs feuilles et leurs fruits. Une autre pluie, peu de jours après, fit exalter de ces mêmes torrents une nouvelle puanteur presque insupportable, mais

d'un autre genre, et qui n'avoit de rapport à aucune des mauvaises odeurs connues. Le torrent qui avoit coulé le 21, demeura rouge à sa superficie pendant trois ou quatre jours, après lesquels l'ardeur se concentra ; au bout d'un mois et plus, quand on creusoit d'un pied cette espèce de gueuse, et qu'on y enfonçoit un gros pieu de bois, il s'enflammoit à l'instant. Pendant tout le temps de cette éruption, le vent régna le plus souvent entre le sud et le sud-ouest.

Nous descendîmes du sommet avec plus de satisfaction et de facilité que nous n'y étions montés; mais, ô dieux ! quelles furent ma surprise et la véhémence de mon indignation, lorsqu'en plongeant mes regards, j'apperçus au bord d'une ravine mon très-cher cousin ! (La paresse l'avoit empêché de monter avec nous, et, d'un air fort posé, il achevoit de manger deux dindons et de boire quatre bouteilles de vin que nous avions apportés pour la halte.) Je fis au plus vîte écrouler sous mes pieds ponce et mâchefer; à chaque coup de talon, je descendis de vingt pieds : heureusement j'arrivai assez à temps pour lui arracher un dernier pilon sur lequel il avoit déjà jeté une dent meurtrière.

Je

Je me refis aussi avec un fond de bouteille et un petit flacon d'eau-de-vie qui me sauvèrent à coup sûr d'une pleurésie, baigné comme j'étois de sueur et percé d'un froid si violent. Là-dessus, je pris congé du Vésuve, avec promesse solemnelle de ne lui faire de ma vie une seconde visite ; et je vins à Portici, maison de campagne du roi, dont je ne vous parlerai pas. Elle n'a rien qu'un fermier-général y voulût conserver, s'il l'achetoit. Le village de Portici est joli ; il a des jardins agréables et plusieurs maisons de campagne, dont quelques-unes valent mieux que celle du roi. Je pensai à aller delà à Soriento (*Surintum*) et à Salerne, où vouloit nous mener un officier français de nos amis (M. Dufresnoy, major du régiment des gardes napolitaines). J'avois encore plus d'envie d'aller dans l'isle de Caprée visiter les mânes de feu Tibère, et exécuter quelques spinteries avec la *Buratti* ; mais je n'eus le temps de rien faire de tout ceci. Je me suis consolé de Caprée depuis qu'Adisson y avoit été et qu'il l'avoit parfaitement bien décrite.

Nous rentrâmes le même jour à Naples, et très-fatigués. Mais je voudrois aujour-

d'hui n'avoir pas eu cette peine. Voilà une considération qu'il ne faut jamais que les voyageurs perdent de vue; il seroit bon même d'en faire une maxime générale ou précepte obligatoire. A la pointe du jour, nous nous mîmes en marche pour aller dîner dans le golfe de Baies, chez dom Meginel Reggio, qui nous vouloit faire un *regalo* sur sa réale. Toutes les galères, après avoir mené le roi à Procita, en attendant qu'il en revînt, faisoient une station dans le golfe. Nous laissâmes nos chaises au pied du Pansilippe, pour aller, à la pointe du coteau appelée *Margeline*, rendre visite au tombeau de Saint-Nazaire dans l'église des Servites. L'église est jolie, et ce tombeau de marbre blanc de Carrare, placé derrière l'autel, en fait le principal ornement; c'est un très-bel ouvrage d'un père servite nommé *Montozzolo*. Le buste de Saint-Nazaire entre deux petits amours en fait le couronnement; deux statues, l'une d'Apollon avec sa lyre, l'autre de Minerve avec sa lance, accompagnent ce tombeau. Elles se sont faites chrétiennes depuis qu'elles sont placées, et ont pris au baptême les noms de David et de Judith. Je ne vous fais pas mention de l'épitaphe qui est co-

piée par-tout. Delà j'allai au tombeau de Virgile : si vous avez jamais vu un bout de muraille ruinée, c'est la même chose. Il est tout solitaire dans un coin, au milieu d'une broussaille de lauriers dont le Pansilippe est garni; ce qui diminue un peu le prodige de l'honneur qu'avoit fait la nature au prince des poëtes, en faisant, disoit-on, croître un laurier sur son tombeau. Je trouvai dedans une vieille sorcière qui ramassoit du bois dans son tablier, et qui paroissoit avoir près de quatre-vingts siècles; il n'y a pas de doute que ce ne soit l'ombre de la Sibylle de Cumes, qui revient auprès de ce tombeau. Cependant je ne jugeai pas à propos de lui montrer *ramum qui veste latebat*. Avant que de descendre le Pansilippe, je ne manquai pas de courir chez le peintre *Oratio* qui a fait ces charmants tableaux de l'incendie du Vésuve et de la Solfatara, et autres que vous avez vus chez Montigny, pour en acheter de pareils. Le fat s'est laissé mourir depuis le mois de mai dernier. Tous ses ouvrages sont vendus, et il ne reste là qu'un mince écolier, son foible imitateur.

Remontés dans nos chaises, nous nous enfonçâmes dans la grotte, ou chemin percé

en voûte à travers le Pansilippe, par où l'on gagne l'autre côté de la colline; c'est une fort singulière invention pour s'épargner la peine de la monter. L'ouvrage est si ancien que quelques-uns l'attribuent aux premiers habitants du pays : quoique le travail soit immense, il étonnera un peu moins, si l'on fait attention que le sol de cette caverne est plus souvent sablonneux que pierreux.

Sénèque en pense fort mal, *Lettre 25*, et le reste de ce long endroit de sa lettre, où il raconte de fort bonne-foi la frayeur que lui donnoit ce passage obscur. Pour moi, j'en parlerai mieux; je ne l'ai pas trouvé fort incommode, et il faut qu'on y ait fait quelques réparations depuis son temps. Au lieu du chemin qui me parut avoir mille pas de long, on a fait à la voûte une ou deux grandes lanternes qui percent jusqu'en haut pour donner un peu de jour. D'ailleurs, afin qu'il entre mieux par les orifices de la caverne, on a tenu le chemin allant en élargissant depuis les deux entrées jusqu'au milieu. Enfin, quoique fort obscur, il ne l'est pas au point de se heurter, et deux voitures de front y passent assez commodément.

L'issue de la caverne vous mène droit au lac *Agnano*, où l'eau bout naturellement sur le rivage sans être chaude. Il est assez spacieux, et le poisson ne peut pas se plaindre d'y être au court bouillon. Sur son bord, on trouve d'abord la grotte du chien, qui n'est qu'un mauvais trou quarré, grand comme une cheminée, et quinze ou seize fois plus profond. Je ne vous en fais pas l'histoire que vous savez de reste. La vapeur mortelle n'a pas d'activité à plus d'un pied ou un pied et demi de terre ; mais là, elle suffoque en peu de moments. Je crois avoir ouï dire que de tous les animaux la vipère étoit celui qui résistoit le plus long-temps. Nous y éteignîmes des flambeaux et des mèches soufrées, et fîmes rater nos pistolets. Le chien y joua son rôle, tomba en convulsion, et se vit prêt à mourir, si son maître ne l'eût tiré delà, et jeté sur l'herbe comme un cadavre, où il reprit bientôt ses esprits. Il ne fut pas besoin de le plonger dans le lac ; ce qui apporte un soulagement encore plus prompt. M. le barbet, qu'on a coutume de mettre en expérience, est fait à cela, comme un valet de charlatan à boire du jus de crapaud : dès qu'il voit arriver des étran-

gers, il sait que cela veut dire *couchez-vous, et faites le mort.* Près de la grotte, sont des étuves naturelles, appelées *il suddantorio di san Germano.* Quand on veut suer à grosses gouttes en deux minutes, et être empesté d'odeur de soufre, il n'y a d'autre préparation que d'entrer un moment dans cette maison.

Delà je viens à la Solfatare, autrefois la marmite de Vulcain, *olla Volcani*; elle n'est guère moins curieuse que le Vésuve, ou plutôt c'est un Vésuve sur le retour, qui a bien dû faire des siennes en son jeune âge, il y a dix mille ans. La montagne est d'un large diamètre et de peu de hauteur, comme si on eût tranché net horizontalement les deux tiers; si bien qu'on ne peut s'empêcher de dire en la voyant, qu'elle avoit apparemment trois fois plus de hauteur; et que le volcan, à force d'agir, a consommé et dissipé ce qui s'en manque. Le dessus fait voir encore plus clairement qu'il est le fond de la chaudière d'un volcan tout usé. Il a parfaitement la forme d'un amphithéâtre un peu ovale. L'arêne est une plaine vaste, unie, de couleur sulfureuse et alumineuse; quand on frappe du pied contre terre, on entend tout à l'en-

tour de soi un bruit sourd ; ce qui peut faire conjecturer que ce n'est qu'une voûte ou faux-fond. La fumée s'élève de toute part, tant de la plaine que des éminences qui en font l'enceinte. Elle est de mauvaise odeur ; et, quand nous sortîmes delà, nous nous apperçûmes que nos cannes, nos montres, nos épées, les galons de nos habits, et tout ce que nous avions en or ou doré, étoit noir et terni : les galons n'ont pu se nettoyer assez bien pour reprendre leur lustre. Il y a dans la plaine quelques flaques d'eau tellement imprégnées d'alun, qu'on ne fait qu'emporter dans de grandes cuves où elle bouille jusqu'à évaporation, et vous avez l'alun pur. Pour faire bouillir les cuves, on fait un creux à terre sur lequel on la pose ; il n'y faut ni feu ni plus grande préparation. Près delà sont des halles où l'on achève de travailler l'alun. Pour le soufre, on le tire presque tout pur.

Le chemin n'est pas long à Pouzzole, où, dès que nous arrivâmes, nous nous vîmes entourés de polissons qui nous vouloient faire acheter une foule de petits bronzes, de pierres gravées, de morceaux de statues et autres chiffons, dont le meilleur ne valoit

pas quatre parpaioles, et dont nous ne jugeâmes pas à propos de nous charger. Pouzzole est bien situé tout au bout du cap. J'y vis, en passant, un petit colisée ou amphithéâtre, ou les restes d'un temple de Jupiter, aujourd'hui Saint-Procule. Je ne fis que jeter les yeux là-dessus, n'ayant pas le loisir de l'examiner, parce qu'en arrivant, nous trouvâmes le prince Jacci qui étoit venu au-devant de nous, nous prendre dans la chaloupe du roi; nous y entrâmes pour traverser la baie, et passâmes devant le mole ou pont de Caligula. Voici encore un ouvrage merveilleux des Romains. Ce mole, qui s'étend fort avant dans la mer, fermoit le port de Pouzzole. Il est ouvert par des arcades, dont quelques-unes sont ruinées; il y en avoit vingt. (*Voy. Jul. Capitol in Antonin. Pio*). J'en comptai encore quatorze. Que ce ne soit pas-là le pont sur lequel Caligula traversa le golfe à cheval, c'est ce qui paroît assez clairement par l'inscription que rapporte Adisson; elle prouve que ce mole est un ouvrage d'Antonin-le-Pieux. Si Misson l'eût connu, il en auroit tiré une autorité bien meilleure encore qu'il ne fait de Suétone; je vous y renvoie et je mettrai ici une autre inscription pa-

reille, trouvée il y a deux siècles ; elle est sur la porte de la ville : *Imp. Caesar. divi Adriani, fil. divi Trajani Parthici nepos, divi Nervae pronepos, T. alius Adrianus Antonius Aug. pont. max. trib. pot. II. cos. II. desig. III. P. P. opus pilarum vi maris conlapsum, à divo patre suo promissum restituit.*

En arrivant à Baies, nous allâmes donner le bonjour à dom Michel qui étoit à peine remis d'une chûte fâcheuse qu'il avoit faite l'avant-veille dans la mer, où il se seroit noyé sans le roi, qui fut le plus prompt de tous à le secourir ; après quoi nous nous mîmes au plus vîte à continuer notre visite de curiosités. Le golfe de Baies, et la colline en demi-amphithéâtre, si renommé chez les Romains pour être le plus voluptueux endroit de l'Italie, (*nullus in orbe locus Baiis praelucet amœnis*) est comme ces vieilles beautés qui, sur un visage tout ruiné, laissent encore deviner, à travers leurs rides, les traces de leurs anciens agréments ; ce n'est plus qu'une colline pleine de bois et de masures, qui se mirent dans une mer toujours claire et caline. On n'y sait presque ce que c'est que froid ni qu'hiver, la terre étant

d'une nature très-chaude en ce lieu et aux environs, (*tepentes undè ferunt nomen Baiae*); aussi étoit-ce-là que les plus délicieux des Romains venoient en villegiature à la fin de l'automne. Toutes les louanges qu'on a données à cette charmante Baie ne me paroissent point outrées. Quant à la vue de la colline et des masures, je me représente quel spectacle admirable formoit cette lieue demi-circulaire de terrein plein de maisons de campagne d'un goût exquis, de jardins en amphithéâtre, de terrasses sur la mer, de temples, de colonnes, de portiques, de statues, de monuments, de bâtiments dans la mer quand on n'avoit plus de place, ou qu'on se lassoit d'avoir une maison sur la terre, (*dominus qui terrae fastidiosus*). Que je me répandrois là-dessus en citations des poëtes, si Adisson ne m'avoit prévenu! La bonne compagnie que l'on trouvoit-là du temps de Cicéron, de Pompée, d'Horace, Mecenas, Catulle, Auguste, etc.! Les jolis soupers qu'on alloit faire en se promenant à pied à la bastide de Lucullus, près du promontoire de Misène! Le beau spectacle pour la soirée que ces gondoles dorées, ornées tantôt de banderoles de couleur, tantôt de lan-

ternes, que cette mer couverte de roses, que ces banquettes pleines de jolies femmes en déshabillés galants, que ces concerts sur l'eau pendant l'obscurité de la nuit, en un mot, que tout ce luxe si vivement décrit et si platement blâmé par Sénèque ! O Napolitains, mes amis, que faites-vous de vos richesses, si vous ne les employez à faire renaître en ces beaux lieux ces anciens délices ?

Les antiquités que je remarquai sur le rivage sont un petit temple de Diane en dôme fort ruiné : les murailles n'en subsistent plus que d'un petit côté. Néanmoins la voûte, plus qu'à la moitié pendue en l'air, se soutient comme une calotte par la seule force de la maçonnerie :

Pendent opera interrupta, minaeque
Maenium ingentes.

Un autre temple de Vénus.... Un autre d'Hercule.... Un autre au milieu d'une flaque d'eau, où nous nous fîmes porter à la Chaire à Dieu ; on nous le donna pour temple de Mercure. J'y remarquai quelques restes de l'endroit qu'on appeloit *opus reticulatum*. Quand le massif des anciens bâtiments de briques étoit fait, on recouvroit

les murs d'un parement de petites briques quarrées de la taille de nos carreaux de faïence ou de petits carreaux de marbre, soit blanc, soit de couleur : on les disposoit en losange ; et le stuc d'autre couleur, qui en faisoit la liaison, mis avec soin et propreté, formoit sur le mur l'image d'un grand filet de pêcheur et un effet fort agréable à la vue.... Des bancs antiques fort curieux avec les caves ou places d'icelles, rangées tout le long des deux côtés comme des lits dans un hôpital.... Tout est plein aux environs de bains naturels : on ne fait autre cérémonie que de se mettre dans la mer en certains endroits du rivage. On dit ce remède spécifique pour une longue liste de maladies. La forteresse des bains est au-dessus du rocher qui fait la pointe ramassée en demi-cercle. Dom Michel nous fit une chère somptueuse sur sa galère ; ce fut le plus bel endroit de ma journée que le dîner. Grace à l'exercice que j'avois fait, jamais appetit ne fut si somptueux, ni envie de boire et manger plus pressante, ni manière de s'en acquitter si rapide. Incontinent après on se remit dans la chaloupe ; on alla parcourir le rivage ; on y vit la piscine admira-

ble que fit construire Agrippa pour servir de réservoir d'eau à la flotte qui se tenoit au promontoire de Misène. C'est une espèce de lac pensile, fait comme une terrasse en l'air, posée sur quarante-huit grands piliers. Le sol de cette terrasse aérienne est enduit d'un ciment de Pouzzolane dur comme du granit. Sans doute qu'elle avoit de hauts bords de tout côté pour retenir l'eau qui s'y déchargeoit par des conduits, et on alloit puiser à l'aise dans cette grande tasse. Elle n'est pas beaucoup élevée au-dessus du rez-de-chaussée, quoique les piliers soient forts hauts ; mais ils sont en terre comme une cave, et forment un vaste et magnifique souterrein. Cet ouvrage est tout-à-fait singulier, et je ne puis comprendre quel motif a pu déterminer à le construire de la sorte.... La *Dragonaria* qui paroît avoir été un grand conduit pour les eaux, la mer morte..... L'ancienne maison de campagne d'Agrippine.... L'endroit du rivage où elle fut tuée... Le promontoire de Misène, joli et tout quarré par le dessus du haut duquel

Apparet procul in arenis tischia,
Quae turbine Nigro fumantem premit
Juptam.

Et en deça Procita, où le roi étoit à la chasse. Il a là une petite maison, et c'est une grande fête pour lui que d'y aller passer quelques jours.... Certaines ruines qu'on nous donna pour être celles d'un cirque; ce lieu se nomme aujourd'hui *il Mercato di Sabato*... Une petite plaine jolie, mais inculte et négligée, qui passe pour être les Champs-Elysées. Il seroit bon de faire mourir quelques jardiniers pour en avoir soin, et pour y semer au moins de l'asphodele... Le lac d'Achéron ou d'*Acherasia*, au-delà duquel on voit quelques restes des ruines de Cumes sur une hauteur.... Le lac d'Averne tout rond, beau, clair et vermeil, au-dessus duquel les oiseaux volent tant qu'il leur plaît. Vous voyez qu'il a fait une jolie fortune depuis que vous n'avez ouï parler de lui; mais vous fera-t-elle autant de plaisir que la misère, dans laquelle est tombée le lac Lucrin, vous causera de douleur? Ce n'est plus qu'un mauvais margouillis bourbeux; ces huîtres précieuses du grand-père de Catilina, qui adoucissoient à nos yeux l'horreur des forfaits de son petit-fils, sont métamorphosées en malheureuses anguilles qui sentent la vase. Une grande vilaine mon-

tagne de cendres, de charbon et de pierres ponces, qui, en 1538, s'avisa de sortir de terre tout en une nuit comme un champignon, qui est venue coudoyer ce pauvre lac, et qui l'a réduit dans le triste état que je vous raconte.... Il ne tiendroit qu'à moi de vous dire quantité de choses encore sur la maison de campagne de Cicéron, qu'on appeloit l'Académie, d'où il a écrit ses Questions académiques; mais, comme elle étoit un peu avant dans les terres, et qu'il n'y a pas si bonne compagnie qu'autrefois, je n'y allai point: à présent ce sont des bains assez fameux. J'ai sans doute aussi négligé divers autres articles dans ce même canton. A bon compte, il étoit nuit noire quand nous quittâmes notre chaloupe à Pouzzole, et montâmes dans nos chaises pour retourner à Naples, fatigués et brisés si l'on le fut jamais, d'ailleurs extrêmement satisfaits de notre tournée. Cependant, pour ne pas faire le charlatan avec vous, je dois vous avouer que tous les grands plaisirs que j'avois goûtés étoient beaucoup plus dans idée que dans la réalité; une bonne partie des articles mentionnés dans cette mienne fidelle relation, seroient un peu plus plats pour quelqu'un

qui ne liroit pas la gazette du temps de Caligula ; mais aussi ils sont délicieux par réminiscence, et tirent un agrément infini de gens qui n'y sont pas. Adisson vous a donné une description exacte et suivie de toute cette côte-ci, tirée de *Silius Italicus*. Pour lui faire paroli, je veux vous la donner d'après Virgile. Je sais, mon doux objet, que cela vous fera un plaisir singulier ; et j'en ai eu un très-grand moi-même à retirer à cette occasion de bons lambeaux de l'Enéide ; car à mon gré le Virgile est *joli quelquefois*.

La mer, l'impertinente mer ne me pardonne pas plus cette fois-ci qu'elle avoit fait ci-devant sur les côtes de Gênes. Oh ! que le proverbe italien a raison de mettre une condition au plaisir qu'il y a d'aller sur mer (*che gusto dandar per mare, se la posta fosse la nave*). J'avois cru ici lui faire pièce en ne demeurant pas assez dessus pour lui donner le temps de me faire vomir, et en descendant à terre à tout moment pour voir une chose ou une autre ; mais la maligne bête me garda bien sa rancune. Avant même que de rentrer à Naples, je me sentis tourmenté de prodigieuses envies

vies de vomir sans effet. Le lendemain matin la fièvre me prit, ce qui me détermina à repartir incontinent pour Rome. Ce même jour nous reprîmes la poste. Je courus une longue traite tout d'un train. *Dehinc Mammurrarum lassi concedimus urbe :* c'est la petite ville d'Itry ; on fut bien forcé de s'y arrêter. Outre la pluie grosse comme le bras et la fatigue, ma chaise avoit cassé tout net; ce qui fut un vilain trait d'ingratitude de la part de la *via appia*, à qui j'avois marqué toute sorte d'amitié. J'entrai dans une auberge ; il n'y avoit, comme de raison, ni vivres ni lits. J'étendis près d'un grand feu une figure de matelas sur le pavé, où je passai quelques heures dans l'agitation d'une violente fièvre, suivie enfin d'un vomissement qui me soulagea un peu. Je n'avois pour toute consolation que celle d'entendre à mes côtés Lacurne ronfler comme une pédale d'orgue. Je l'aurois tué de bon cœur ; mais, mettant un frein à ma colère, je me contentai de prendre ma course.

Le surlendemain, à sept heures du matin, je rentrai à Rome, où je me porte bien actuellement, si ce n'est que j'ai la main cruellement lasse de la longueur et de la

rapidité de ma lettre. *La peste, en voilà bien tout d'une suite écrit.* Pourvu que cela amuse un peu votre curiosité, mon doux objet, j'en suis content. Je pense que vous êtes assez sage pour faire souvent mention de moi avec nos amis Bovy, Maltête et autres, sur-tout avec cette petite charmante Montot, que je ne perds pas de vue un seul instant : elle est le Neuilly des femmes comme vous êtes la Montot des hommes. Souvenez-vous de moi vers la dame de Bourbonne, dont je raffole aussi tout le jour.

LETTRE XI.

A M. LE PRÉSIDENT BOUHIER.

Mémoire sur la ville souterraine d'Herculée.

Rome.

LA découverte que l'on vient de faire près de Naples, mon cher président, de l'ancienne ville d'*Herculanum*, est un évènement si singulier et si capable d'amuser un homme aussi amateur que vous l'êtes de la belle antiquité, que je ne dois pas me contenter du

peu que j'en écrivois à Neuilly, et dont il vous aura fait part sans doute ; j'en vais faire, en votre faveur, une petite relation plus circonstanciée que vous communiquerez réciproquement au doux objet.

Il y a plusieurs années que le prince d'Elbœuf, alors général des galères de Naples, faisoit creuser un terrein à *Portici*, village au pied du Vésuve, sur le bord de la mer ; on y découvrit divers monuments antiques, et des vestiges de bâtiments propres à donner envie de pousser plus avant la fouille des terres.

On y descend comme dans une mine, au moyen d'un cable et d'un tour, par un large puits profond d'environ douze à treize toises. La matière solide de cet intervalle qui couvre et remplit la ville, est fort mélangée de terre, de minerais, de mortier de cendres, boues et sable, et de laves dures ; c'est ainsi qu'on appelle la fonte qui coule du Vésuve : elle devient en se réfroidissant presque aussi dure que le fer. Entre Herculée et le sol extérieur, on apperçoit quelques restes d'une autre petite ville rebâtie autrefois au-dessus de celle-ci, et de même couverte par de nouveaux dégorgements du Vésuve.

C'est sur les ruines de ces deux villes qu'est aujourd'hui bâti le nouveau bourg de Portici où le roi des deux Siciles et plusieurs seigneurs de la Cour ont leurs maisons de campagne, en attendant que quelque révolution semblable aux précédentes le fasse disparoître, et qu'on bâtisse un autre bourg au quatrième étage. Car, malgré les dégâts presque inséparables que causent de tels accidents, et le danger de s'y voir exposé sans cesse, il ne faut pas croire qu'on se lassera jamais d'habiter ni de cultiver un canton de la terre si riche, si agréable par la variété des aspects, la beauté du territoire et la fertilité du sol échauffé de cette montagne qui produit abondamment, jusqu'au milieu de ses hauteurs, les meilleurs fruits du monde. Les maux qu'on regarde comme éloignés, et dont le moment n'est pas prévu, font peu d'impression mis en balance avec une utilité journalière. Au fond, il n'y a presque jamais rien à risquer pour la vie des habitants, le Vésuve annonçant d'ordinaire son éruption par un grand bruit plusieurs jours avant de lancer ses feux. Les ruines du second bourg ne m'ont pas paru occuper beaucoup d'espace, ni rien contenir de curieux, ou

peut-être moi-même n'y ai-je fait que peu d'attention. Arrivé au fond du puits, je trouvai qu'on avoit poussé de côté et d'autre des conduits souterreins assez mal percés et mal dégagés, les terres étant souvent rejetées dans un des conduits, à mesure qu'on en apperçoit un autre ; l'aspect de ceci est presque entièrement semblable aux caves de l'Observatoire. On ne peut discerner les objets qu'à la lueur des torches qui, remplissant de fumée ces souterreins dénués d'air me contraignoient à tous moments d'interrompre mon examen pour aller, vers l'ouverture extérieure, respirer avec plus de facilité. On distingne dans ces allées divers pans de murailles de briques, les uns couchés ou inclinés, les autres debout ; les uns bruts ou travaillés dans le goût que les anciens appeloient *opus reticulatum*, les autres ornés d'architecture mosaïque, carreaux de marbre, ou peintures à fresque en fleurs, ornements légers, oiseaux ou animaux d'une manière qui tient beaucoup de l'arabesque, mais plus légère. On y apperçoit des colonnes, bases et chapiteaux ; des pièces de bois quelquefois brulées ; des fragments de meubles et de statues en partie engagés dans la terre ; des restes de bronze à demi-fondus ;

des inscriptions sur quelques-unes desquelles on lit le nom d'Herculée : j'en vis tirer une en ma présence, qui me parut contenir un catalogue des magistrats municipaux. L'objet principal étoit un amphithéâtre dont on a commencé à découvrir les degrés, ou peut-être un théâtre ; car on n'est pas encore en état de décider lequel des deux. Près delà, dans un endroit qui paroît y appartenir, on trouve quantité de débris d'architecture en marbre ou stuc, et des pièces de bois réduites en charbon. Un des principaux endroits excavés paroît faire partie d'une rue assez large, bordée de côté et d'autre de banquettes sous des porches. On me dit que ce lieu conduisoit ci-devant à un bâtiment public en portiques, dont on avoit tiré beaucoup de fresques, de colonnes et quelques statues assises dans des chaises curules. Je n'y ai vu aucune maison vuide dont on pût examiner l'intérieur ; tout paroît affaissé ou rempli, la fonte ou le mortier ayant pénétré au-dedans des bâtiments par les ouvertures au moyen des pluies abondantes dont les éruptions sont presque toujours suivies. Celles qui accompagnèrent l'éruption de 1631 furent si épouvantables, et les torrents qui descendirent de

la montagne si violents, que quelques historiens crédules ont débité que le Vésuve avoit aspiré et vomi par son gouffre les vagues de la mer. Ces eaux, mêlées aux cendres, faisoient un mortier qui couloit par flots jusques dans la ville de Naples. On ne peut douter que cette espèce d'enduit n'ait fort bien servi à maçonner la voûte qui couvre Herculée, et qu'un pareil évènement n'ait autrefois cimenté le massif qui en remplit l'intérieur.

Il est aisé de juger qu'on ne peut voir que d'une manière très-imparfaite le reste d'une ville enterrée, quand on n'a fait qu'y pousser au hasard des conduits bas et étroits. Il n'y a point de place un peu spacieuse où l'on se soit donné du vuide. Si on continue à travailler de la sorte, et si on ne prend le parti d'enlever les terres dans un espace considérable, depuis le sol extérieur jusqu'au rez-de-chaussée de la ville; après avoir examiné cet espace, et retiré tout ce qui s'y trouveroit de curieux, on pourroit découvrir l'espace voisin en rejetant les terres sur le précédent; et ainsi de proche en proche, on se trouveroit indemnisé par une quantité de raretés, sur-tout en sculpture et en peinture. Tout ce

qu'on y a trouvé dans ce genre, en fouillant à l'aveugle, peut faire juger de ce que produiroit une recherche méthodique. Les bustes et les statues qu'on en a retirés jusqu'à présent, sont un Jupiter Ammon, un Mercure, un Janus, quelques autres divinités, une Atalante de manière grecque, un Germanicus, un Claude, une Agrippine, un Néron, un Vespasien, un Memnius avec l'inscription au bas : *L. Memnio maximo August.*; les débris de deux chevaux et d'un chariot de bronze, et beaucoup d'autres statues mutilées d'hommes et de femmes; mais ce qu'il y a de plus considérable en statues, c'est la famille entière des *Nonius Balbus*, trouvée dans une salle. L'ouvrage en est médiocre, mais la suite est précieuse en cela même qu'elle fait une suite, et que nous n'en connoissons, ce me semble, que quatre parmi tout ce qui nous reste de la sculpture antique, savoir celles-ci : l'histoire d'Achille reconnu par Ulysse chez Lycomède, que possède le cardinal de Polignac; l'histoire de Niobé et de ses enfants, par Phidias, à la vigne de Médicis, et l'histoire de Dircé, au palais Farnèze; car je ne pense pas qu'on doive donner le nom de suite à des groupes de trois

figures, quoiqu'ils représentent une action historique complète, tel que l'admirable Laocoon du Belvéder, le chef-d'œuvre de la sculpture antique.

La famille *Nonia*, reconnue par l'inscription qui donne à l'un des *Nonius* le titre de préteur-proconsul, étoit plébéïenne, comme le prouve la charge de tribun du peuple qu'elle a possédée. L'histoire fait mention de trois branches de cette famille ; les *Suffenas*, les *Balbus*, dont il est question ici, et les *Asprenas*, desquels descendoit par adoption la branche des *Quintilianus*, originairement sortie de l'illustre maison de *Quintilia*, par un frère de *Quintilius Varus*, qu'adopta *Nonus Asprenas*. Le fils de celui-là étoit, au rapport de Tacite, lieutenant de l'armée de Varus son oncle, lors de la victoire complète que remporta sur elle en Germanie le fameux *Urmensul*, vulgairement nommé par les Romains *Arminius*. Cette famille *Nonia* n'a commencé à s'élever dans la république, que par *Sext. Nonius Suffenas*, fils d'une sœur du dictateur Sylla, femme d'une très-haute naissance, mais née, comme on le sait, avec une fortune au-dessous de la médiocre. Suffenas fut questeur

en 658, puis tribun du peuple en 663. Quelques années après n'ayant pu obtenir l'édilité à cause du mauvais état où étoient alors à Rome les affaires de son oncle, il alla le trouver en Asie à la guerre de Mithridate, et fut après son retour fait préteur en 672; ce fut alors qu'il fit célébrer des jeux publics en réjouissance des victoires de son oncle, et frapper une fort belle médaille d'argent, que nous avons encore dans le nombre des sept médailles qui nous restent sur cette famille; ses descendants ont été depuis, pendant deux siècles, dans les grandes places de l'État. Les Asprenas ont possédé trois fois la dignité de consul, en 760, en 790 et en 845. La branche la moins illustrée de cette famille est celle des Balbus, dont nous venons de retrouver tant de statues. On ne trouve parmi ceux-ci d'autre magistrat qu'un tribun du peuple en 721, l'année de la bataille d'Actium. Dion rapporte qu'il s'étoit fortement attaché au parti d'Auguste dès le commencement des nouvelles brouilleries qui éclatèrent entre Marc-Antoine et lui, et qu'il mit opposition, par le droit de sa charge, aux édits violents que les deux consuls vouloient faire passer contre celui-ci. Il est vrai-

semblable que ces importants services ne restèrent pas sans récompense pour lui ou pour sa postérité ; du moins, malgré le silence des historiens contemporains, il est certain, par les inscriptions qu'on vient de découvrir, qu'un petit-fils du tribun Balbus a été élevé à la dignité de préteur avec puissance proconsulaire.

Quant aux peintures à fresque trouvées à Herculée, elles sont d'autant plus précieuses qu'il ne nous restoit presque rien d'antique en ce genre. Tout ce que nous avions consiste en un dessus de porte quarré long dans une maison des Pamphile, connu sous le nom de la Noce Aldobrandine ; en deux morceaux tirés du jardin de Salluste qu'on montre au palais Barberini, et dans les petits ornements de la pyramide, qu'on appelle communément les *Figurines de Cestius* : encore ne faut-il plus compter ce dernier morceau, qui est si effacé aujourd'hui que je n'y ai presque rien pu voir. Ceux d'Herculée sont en grand nombre ; mais la plupart en pièces, ou du moins fort gâtés. J'ai déjà parlé de ces espèces d'arabesques qui décoroient, selon l'apparence, l'intérieur des maisons. Les tableaux de figures que je me rappelle

sont un Satyre qui embrasse une Nymphe, et l'éducation d'Achille par le centaure Chiron, petit tableau en hauteur fort précieux. J'ai ouï parler de plusieurs autres, tels qu'un Hercule, un tableau de l'histoire de Virginie, un autre d'un orateur qui harangue le peuple, une Pomone, des bâtiments, des paysages, des tritons, des jeux d'enfants travaillés dans le même goût de badinage que certains tableaux de jeux d'enfants de nos peintres modernes; d'autres enfin où l'on remarque des choses si semblables à nos modes actuelles les plus bizarres, qu'on est prêt à les soupçonner d'y avoir été ajoutées après coup. Peut-être ne les ai-je pas vus; car on ne m'a pas tout montré : en tout cas, je n'en ai pas conservé d'idée; on nous montroit ces pièces avec tant de rapidité, que quelquefois à peine avois-je le loisir d'entrevoir. Le tableau dont j'ai la mémoire la plus présente mérite d'être mis au premier rang des choses curieuses trouvées dans ce lieu; c'est une fresque peinte en hauteur de la grandeur à-peu-près d'une glace de cheminée : ainsi c'est sans contredit le plus grand tableau antique qui existe. On a séparé et tiré en entier le plan de muraille sans l'offenser : on a cadré la muraille avec

des poutres contenues par de longues clefs de fer ; ce que les Italiens savent faire avec une adresse infinie, et c'est de cette manière que, pour prévenir la ruine totale des fresques de Saint-Pierre de Rome, causée par l'humidité de cette église, ils ont enlevé des masses énormes de maçonneries, et remplacé le vuide par des copies de ces mêmes tableaux en mosaïques de verre coloré, dont la durée sera éternelle.

Le tableau du souterrein contient trois figures groupées sur un fond rougeâtre, tout uni, comme si on l'eût peint sur du papier coloré. Il représente un homme nu, debout, de hauteur naturelle, ayant à ses pieds deux enfants qui lui embrassent les genoux. On voit au bas du tableau, dans l'angle, la tête d'un monstre assez difforme. On ne peut guères douter que la figure principale ne soit un Thésée, à qui les enfants d'Athènes rendent grace après la défaite du Minotaure. Les figures sont d'une grande correction de dessin : l'attitude et l'expression sont belles, quoique la figure principale soit un peu roide et tienne de la statue ; mais le coloris n'est pas bon, soit par la faute du peintre, soit qu'il ait été altéré par le temps et le

séjour dans la terre. Tel qu'il est, on doit souhaiter qu'il se puisse conserver ; car un des grands inconvénients de ces peintures antiques est, qu'après avoir été tirées du sein de la terre en un état passable, elles dépérissent en peu de temps sitôt qu'elles sont exposées au grand air. Un ouvrier croit avoir trouvé un vernis qui préviendra ce dépérissement. Il en avoit fait usage sur le Thésée ; et, jusques-là, on avoit lieu de se flatter de la réussite.

Vous savez combien le peu de tableaux de peintures antiques qui nous restent rendent précieux ce que nous en avons. Si la noce Aldobrandine l'emporte sur le Thésée pour la beauté de l'ouvrage et pour la correction du dessin, l'autrè l'emporte à son tour par l'étendue et par la grandeur des figures, qui d'ailleurs sont groupées d'une manière convenable au sujet ; au lieu que dans la noce elles sont toutes rangées à la file, comme dans un bas-relief. Ni l'un, ni l'autre de ces tableaux, il faut l'avouer, n'a de perspective ; mais il semble que ce que l'on peut le plus justement reprocher aux anciens est le défaut d'ordonnance et de distribution des masses : quand le coloris d'une pièce est

entièrement perdu, il est bien mal aisé de juger de sa perspective, et de son clair obscur et des couleurs locales. On doit cependant convenir que nous surpassons en ceci les anciens autant qu'ils nous surpassent dans l'article du dessin. L'hyperbole du Poussin est excessive, lorsqu'il dit que, si Raphaël, comparé aux autres modernes, est un ange pour le dessin, il est un âne comparé aux anciens. Peut-être que le Poussin, trop accoutumé à la sévérité du dessin des statues antiques qu'il copioit sans cesse, et dont la roideur se fait un peu trop sentir dans ses ouvrages, n'avoit pas l'esprit tout-à-fait propre à goûter les graces divines de Raphaël. Il est vrai néanmoins qu'il n'y a peut-être, dans aucun tableau de ce maître des maîtres, aucune figure qui égale, pour la beauté du dessin, celle de la mariée dans le tableau de la Noce, si on la considère seule et isolée : c'est la plus belle qui existe au monde ; mais, si l'on considère le tableau en entier, il est assurément inférieur à tous ceux de la bonne manière de Raphaël ; le morceau de maçonnerie sur lequel cette fresque est peinte, est fendu par le milieu. On connoît assez la forme de ce tableau qui

est longue et de peu de hauteur ; il fait à présent un dessus de porte, dans une maison appartenant aux Pamphiles. Sa manière en général participe de celle du Poussin et de celle du Dominicain, sur-tout de celle de ce dernier. Le Thésée paroît tenir de Louis Carrache et de Raphaël. Remarquez néanmoins que, lorsque je compare ici la manière d'un tableau antique avec celle d'un peintre moderne, c'est pour en donner une idée à ceux qui n'ont pas vu le tableau antique ; non que je veuille dire que ces manières soient fort semblables, mais seulement que le tableau m'a paru plus approcher de la manière d'un tel peintre que celle d'aucun autre.

Je me suis étendu sur la description et la comparaison des deux peintures anciennes, parce que ce sont les deux principaux morceaux qui nous restent dans ce genre. Au reste, nous ignorons si le hasard qui, a bien voulu nous les conserver, les a choisis parmi les bons ouvrages du temps, ou parmi ceux du second rang.

Avant même que de les quitter, je reviens encore à la connoissance de la perspective que devoient avoir les anciens ; et je veux vous

vous citer un exemple récent, qui prouve qu'ils ne l'ignoroient pas. Il y a dix ou douze ans que M. Furnetti, faisant fouiller près de Tivoli dans les ruines de la maison de campagne d'Adrien, trouva un paquet de marbre de neuf feuilles, dont huit sont en mosaïques à compartiments, et la neuvième, aussi en mosaïque de pierres naturelles, faisoit le cintre. On y a figuré deux pigeons buvant dans une jatte de bronze posée sur un cube de pierre qui se présente un peu en biais; de sorte qu'on avoit trois faces et plusieurs angles disposés selon les règles de la plus exacte perspective. Je remarquai que le bord de la jatte de bronze étoit goudronné, comme l'étoit, il y a peu de temps, notre vaisselle d'argent. C'est dans ce même lieu que M. Furnetti trouva ces deux admirables centaures, de Bazalcés, en marbre noir d'Éthiopie, l'un jeune, l'autre vieux, portant chacun sur le dos un Amour qui les dompte. Le sculpteur a exprimé, dans l'attitude et sur le visage des centaures, les différents effets de l'amour dans les différents âges. Le jeune centaure est vif, alerte et joyeux; le vieillard est morne, pensif, et succombe sous le faix.

Je ne suis pas en état d'entrer avec vous dans le détail de ce qui concerne les inscriptions, les médailles, les pierres gravées, les meubles et autres espèces d'ustensiles déterrées à Herculée. Je ne les ai pu voir qu'en partie et en courant, quoique le chevalier Venuti, lieutenant de vaisseau et antiquaire du roi, eût fait de son mieux pour que l'on me donnât le loisir de satisfaire ma curiosité. Les gens qui montrent ces antiquités sont maussades et fort jaloux ; ils croient, je pense, qu'on va dérober leurs richesses avec les yeux. Je me souviens qu'il y a beaucoup de meubles de ménage et de cuisine, quelques-uns en terre cuite, la plupart en bronze. Je crois bien que ceux-ci se retrouvent en plus grand nombre, parce qu'ils ont mieux résisté qu'en toute autre matière, même en fer, dont le métal a plus souffert que le bronze du long séjour dans la terre ; car le peu de pièces en fer qui se retrouvent sont toutes dissoutes ou mangées de la rouille. Mais indépendamment de cela, il m'a paru que les anciens employoient le bronze à beaucoup de pièces d'usage que nous faisons aujourd'hui en fer.

Je ne vous parle pas non plus de la quan-

tité de lampes, de vases, d'instruments de sacrifice, de guerre ou de bain, d'urnes, etc.; mais je ne veux pas oublier quelques articles singuliers, tels qu'une table de marbre, non à pied de biche, mais à pied de lion, autour de laquelle est une inscription en langue asque ou étrusque, dont j'aurois voulu avoir le temps de copier les caractères; un miroir de métal tirant sur le blanc, un morceau de pain, des noix et des olives conservant encore leur figure, quoique réduits en charbons, etc. On trouvera sans doute dans la suite quantité d'autres choses fort curieuses, sur-tout si la recherche est mieux conduite à l'avenir que par le passé. En arrangeant en un bel ordre tout ce qu'on y déterrera, on aura sans doute le plus singulier recueil d'antiquités qu'il soit possible de rassembler. Je voudrois bien, mon cher président, qu'on pût se flatter de faire la découverte de quelque ancien auteur de nos amis, d'un Diodore, par exemple, d'un Bérase, d'un Mégastène, ou d'un Tite-Live, même des cinq livres de l'Histoire romaine de Salluste que nous avons perdus, quoique alors toute la peine que je me suis déjà donnée pour les refaire fût elle-même perdue; mais ce seroit

folie d'imaginer que quelques manuscrits eût pu résister, et à l'évènement qui a causé la ruine d'Herculée, et à dix siècles de séjour dans le sein de la terre.

LETTRE XII.

A M. DE BUFFON.

MÉMOIRE SUR LE MONT VÉSUVE.

Rome.

Je viens, mon cher Buffon, de m'entretenir avec notre ami le président Bouhier, sur la découverte nouvellement faite de l'ancienne ville d'Herculée, ensevelie sous les ruines du mont Vésuve. Rien au monde n'est plus singulier que d'avoir retrouvé une ville entière dans le sein de la terre. Je parle au président des antiquités que l'on en tire tous les jours; je veux chercher avec vous par quelles causes les villes du rivage de la Campanie ont été enterrées de la sorte, et vous communiquer une idée singulière à ce sujet.

Après être sorti du terrein, mon plus grand

étonnement fut d'avoir vu qu'Herculée et le bourg qu'on avoit postérieurement rebâti par-dessus, avoient été purement couverts et enterrés; que l'amphithéâtre et les murailles gardoient dans la plupart des endroits une situation à-peu-près perpendiculaire, ou du moins qu'elles n'étoient inclinées que du côté de la mer; en telle sorte que la ville ne paroissoit ni avoir été beaucoup secouée par un tremblement de terre, ni abymée ou engloutie comme on l'auroit cru d'abord, mais seulement poussée par le poids des terres que le Vésuve avoit fait ébouler, et ensevelie sous la quantité de matières qu'il avoit vomies de son gouffre: ce qui supposoit que la cavité de ce gouffre étoit d'une énorme étendue. Ce fut dans cette idée que je montai la montagne pour examiner avec soin la disposition du local, et la manière dont pouvoit s'être produit un effet si étonnant. Après avoir traversé un long espace de vergers et de beaux vignobles qui produisent les meilleurs fruits de cette contrée, et qu'on trouve ruinés en divers endroits par les torrents de feu qui ont coulé d'en-haut, on marche pendant une demi-heure à travers des ravines embarrassées de quartiers de rochers

ferrugineux et d'un reste de vignobles ravagés. On y trouve déjà des crevasses plus ou moins larges, dont il sort une fumée tiède et humide. Ces crevasses ne sont pas plus larges, pour la plupart, que celles que la chaleur de l'été produit dans les marais desséchés ; elles se multiplient de plus en plus à mesure qu'on avance vers le sommet. Alors la plaine est entièrement couverte des vomissements du Vésuve anciens et récents, qui se sont amoncelés dans cet endroit, à l'exception de ce que les ruisseaux de feu ont entraîné jusques en bas. Ce sont des tas de terre, de pierre, de fer ou d'autre métal, de bitume, de nitre, de terre cuite, de soufre et d'alun, pétris, fondus, vitrifiés ensemble d'une manière écumeuse, en forme de marcassites et de mâchefer. Les pluies les ont délavés à la longue, par où l'on voit qu'ils sont les plus anciens ou les plus nouveaux dégorgements. Il n'y a rien en vérité de si hideux à voir, ni de si fatigant à traverser, que ces amas de mottes de terre cuite, d'éponges de fer, aussi dures que raboteuses, et mobiles, qui, roulant incessamment sous les pieds, font quelquefois descendre de deux toises quand on croit monter d'un pas. Ce terrein,

où l'on avance si peu, tient environ trois quarts d'heure de chemin, après lesquels on arrive à la pointe ou au pied du Vésuve, fait en pain de sucre, et trop rapide pour que rien y puisse séjourner qu'un sable lourd et rougeâtre, à-peu-près semblable à de la mine de fer, dans lequel le pied enfonce assez avant; et, tandis qu'on en dégage un pour avancer, l'autre trace un sillon dans le sable, qui ramène le voyageur à-peu-près au point d'où il étoit parti. Enfin, j'arrivai au sommet du Vésuve, c'est-à-dire, au bord du gouffre, duquel il sort perpétuellement une épaisse fumée, qui réfléchit les rayons du soleil, et s'apperçoit de loin comme un nuage brillant arrêté sur le sommet de la montagne. Cette fumée, dès que le temps est calme ou humide, nage dans toute la capacité du creuset, et en dérobe entièrement la vue. Mais, ce jour-là, il faisoit un vent de nord intolérable qui, tourbillonnant dans le gouffre, le balayoit et en laissoit voir toute la cavité. Je descendis dans le volcan avec la précaution de me faire tenir en lesse à cause de l'extrême rapidité du terrein; je le parcourus jusqu'au fond; ce qui, quoique très-fatigant, n'est pas si dangereux ni même

aussi pénible qu'on se le figureroit. Quand la montagne n'est ni en furie ni obscurcie de fumée, tout le risque qu'il y a à courir, c'est de brûler ses souliers, ou même un peu ses pieds, et d'avoir à essuyer quelquefois d'incommodes vapeurs de fumée. La figure du gouffre est celle d'un verre à boire ou cône renversé, terminé dans son fond par une plaine rougeâtre d'environ cinquante toises de diamètre, légèrement crevassée en quelques endroits, sans qu'on voie aucune trace, tuyaux, ou puits perdu, comme je m'y attendois; le sol paroît être de soufre et de mine de fer. Les parois intérieurs du *cratère* sont de rocher vif, scabreux, brûlé jusqu'à calcination, blanc citron, couleur de chaux, recouvert en mille endroits de soufre et de salpêtre; en d'autres endroits tendant à vitrification, en quelques-uns ferrugineux, presque par-tout refendu de longues crevasses, d'où sort une fumée de mauvaise odeur. L'orifice du volcan peut avoir, à ce que l'on m'a dit, trois cents cinquante cannes (plus de trois cents cinquante toises) dans son plus grand diamètre d'orient en occident, et sa hauteur perpendiculaire n'est que de quatre-vingt-quatre cannes, mesurée

aussi bien qu'on l'a pu, selon les loix de l'accélération de la chûte des corps, au moyen des pierres qu'on y a fait tomber à plusieurs reprises. Il est donc certain, à voir le peu d'étendue de ce gouffre, que ce ne sont pas les matières qui en sont sorties qui ont pu recouvrir la ville d'Herculée, ni produire l'énorme quantité de toises cubiques de terre ou autres matières dont le rivage de la mer est exhaussé depuis l'ancien sol d'Herculée jusqu'au sol actuel de Portici ; mais il faut remarquer qu'autrefois la montagne, autant qu'on en peut juger par le récit des anciens, n'avoit qu'un sommet. Aujourd'hui elle en a deux, l'un méridional, où est le volcan actuel et sur lequel j'étois ; l'autre septentrional, appelé *monte di Somma*, où le volcan a certainement été. Il est roide et perpendiculaire de son côté intérieur, assez semblable à une muraille brûlée et ruinée, enveloppant à demi-cintre le sommet précédent ; ce qui me fit aussitôt conjecturer que le cintre, autrefois entier, s'étoit écorné et ruiné à la longue à force de feu et de mines ; que le *Somma* étoit le Vésuve des anciens à un seul sommet, dont le *cratère* avoit un prodigieux diamètre, et que notre Vésuve étoit

une montagne nouvelle, formée de l'amas de matériaux que le gouffre lance depuis sept siècles. Ces conjectures paroîtroient trop hardies aux gens qui ne sont pas faits aux grandes opérations de la nature ; mais non pas à vous, mon cher Buffon, qui connoissez mieux que personne la construction de notre globe et les révolutions auxquelles il est sujet. Voici donc les preuves que je puis vous donner de mon opinion, tirées de l'examen du local, et de ce que je me rappelle d'avoir lu touchant le Vésuve dans différents auteurs.

On n'ignore pas qu'il y a des volcans qui se forment où l'on n'en avoit jamais vu ; d'autres qui s'éteignent tout-à-fait ; d'autres dont les éruptions s'interrompent pendant si long-temps, qu'il n'en subsiste plus aucune tradition, mais seulement quelques traces des embrasemens passés ; traces physiques et plus durables que ce qui dépend de la mémoire des hommes. Le Vésuve, dont les éruptions sont aujourd'hui si fréquentes, étoit dans ce dernier cas jusqu'au temps de la ruine d'Herculée. Voici comment Strabon le décrit. « C'est, dit-il, une montagne » revêtue de terres fertiles, et dont il semble qu'on ait occupé horizontalement le

» sommet. Ce sommet forme une plaine » presque plate, entièrement stérile, cou» leur de cendres, et où l'on rencontre de » temps en temps des cavernes pleines de » fentes, dont la pierre est noire, comme » si elle avoit souffert de l'action du feu; de » sorte que l'on peut conjecturer qu'autrefois » il y a eu un volcan, qui s'est éteint après » avoir consumé toute la matière inflamma» ble qui lui servoit d'aliment. Peut-être » est-ce à cette cause qu'il faut attribuer » l'admirable fertilité du talus de la mon» tagne. On prétend que le territoire de Ca» tane ne produit ses excellens vins que de» puis qu'il a été recouvert par les cendres » voisine de l'Etna. Il est constant que ces » terreins gras, inflammables et sulfureux » deviennent très-propres à produire de bons » fruits, après que le feu les a travaillés, » consumés et réduits en cendres ». Tel est le rapport de Strabon, où il est essentiel de remarquer qu'il ne dit point que la montagne ait deux sommets, circonstance qu'il n'auroit assurément pas omise. Dion Cassius garde le même silence à cet égard. Il me parut donc presque certain qu'autrefois le cintre du *monte Somma* étoit entier etrecouvert

d'une voûte, formant une plaine d'un grand diamètre minée par-dessous; que c'étoit-là toute la montagne de l'ancien Vésuve de Strabon; que l'inflammation qui s'y mit peu après au temps de Pline, l'an 79 de l'ère vulgaire, produisit la terrible éruption qui fit sauter toute la voûte de cette grosse montagne; qu'elle lança une effroyable quantité de pierres et de matières de toutes espèces; et qu'elle fit couler, comme il arrive de notre temps, des laves ardentes ou torrents mélangés de terre, de cendres, de soufre et de métaux fondus, dont le point, joint aux secousses retirées des mines, fit ébouler du talus de la montagne une quantité de terres assez grande pour ensevelir la ville d'Herculée, et les contrées voisines sous la chûte de tous ces mélanges.

En effet, quand il arrive une éruption, on commence à entendre dans la montagne un frémissement intérieur et du bruit semblable à celui du tonnerre. La fumée, aussi noire que de la poix, interrompue d'éclairs et de lames de feu, enveloppe tout le sommet de tourbillons. Peu-à-peu elle devient grisâtre; le gouffre lance de son fond des quartiers de rochers d'un calibre prodigieux,

qui font obstacle à l'éruption. Ils roulent en tombant du talus, et entraînent les terres avec un terrible fracas. La cime prend feu de tout côté ; on en voit partir le fer, le soufre, la pierre ponce, le sable, les cendres, la terre, comme une grenade d'artifice qui éclate de toutes parts. Tous les lieux où ces mélanges viennent à tomber, en demeurent couverts. En 1631, il en tomba sur des vaisseaux à la rade vers la côte de Macédoine. En 472, les cendres, au rapport du comte Marcellin, volèrent jusqu'à Constantinople ; elles allèrent bien plus loin lors de l'éruption qui couvrit Herculée. Ce fut la plus terrible de toutes. On peut juger combien cette pluie de terre fut abondante, par ce que marque Pline le jeune à Tacite dans la lettre où il lui fait le récit de la mort funeste de son oncle. Il raconte que « ce dernier étant » entré pour se reposer avec quelques » gens de sa suite dans une maison près » du rivage, où il s'endormit accablé de » lassitude, il fut au bout de fort peu de » temps contraint d'en sortir, sur l'avis qu'on » vint lui donner qu'il alloit être bloqué » dans la maison, dont la porte étoit pres» que à demi-bouchée par les terres et les

» minerais que faisoit pleuvoir le Vésuve ;
» de sorte qu'avant que la sortie leur fût
» tout-à-fait interdite, ils se hâterent de
» s'échapper portant des coussins sur leurs
» têtes, pour parer, le mieux qu'il seroit
» possible, le coup de la chûte des pierres ».

Le gouffre, après avoir jeté au-dehors toutes ces matières, commence à bouillir par le fond, et s'élève comme du lait sur le feu, jusqu'à ce que la force du feu, cassant la chaudière en quelque endroit, laisse couler la matière fondue ou torrent d'un fer rouge, qu'on appelle *lave*. Elle descend lentement le long du talus, enflamme la campagne sur son passage, creuse et fait écrouler les terres qui lui font obstacle. On sent quel doit être le poids énorme de ces torrents enflammés, puisque, lors de l'éruption de 1737, qui n'a pas été une des plus vives, l'un de ces torrents occupoit une espace de de trois cents pas en largeur. On prétend avoir vérifié que, pendant l'éruption de 1694, la lave s'étoit amoncelée dans un fond jusqu'à la hauteur de soixante toises.

Le gouffre que la première éruption creusa dans l'ancien Vésuve, n'a pu manquer d'être d'une énorme étendue. L'abréviateur de Dion,

dans la vie de Titus, le compare pour la forme à un amphithéâtre. « Le sommet du » Vésuve, dit-il, aujourd'hui fort creux » étoit autrefois tout uni. Toute la sur- » face extérieure, à l'exception de ce qui » fut ravagé sous le règne de Titus, est » aussi haute et aussi bien cultivée que ja- » mais jusqu'à la cime, qui est encore cou- » verte d'arbres et de vignes; car le feu qui » consume l'intérieur ne mine que le de- » dans, et donne au sommet la forme d'un » amphithéâtre, s'il est permis de comparer » les petites choses aux grandes. Nous le » voyons souvent jeter de la flamme, de la » fumée, des cendres et des pierres; mais les » accidents ne sont rien en comparaison de » ce qui se passa du temps de l'empereur » Titus; on crut alors que le monde alloit » rentrer dans le chaos. Le Vésuve jeta tant » de matériaux, que non-seulement les » bestiaux, les oiseaux et même les pois- » sons du rivage périrent, mais que deux » villes de Campanie, Herculée et Pompeia, » furent ensevelies sous les débris de la mon- » tagne; les cendres furent portées jusqu'en » Egypte et en Syrie. Il en vint de si gros » nuages à Rome, que le soleil en fut ob-

» scurci, au grand étonnement des habitants » qui ignoroient encore ce qui se passoit » du côté d'Herculée ».

L'amphithéâtre décrit ici par Xiphilin ne peut s'entendre que de la forme du *monte Somma*, qui ressemble encore aujourd'hui au colisée de Rome, dont une moitié de l'enveloppe est détruite. On ne pourroit comparer à un bâtiment de cette espèce un trou en pyramide renversée, tel qu'est le gouffre actuel du Vésuve ; l'embrasement, à force de miner les bords de l'ancien *cratère*, a ruiné par calcination tout le côté méridional de l'enveloppe, ne laissant subsister que la partie septentrionale, tandis que le gouffre a continué à lancer successivement de son fond des matières qui, retombant sur lui-même, ont formé sur son milieu le second sommet, proprement le Vésuve d'aujourd'hui, comme un pain de sucre dans un creuset ébréché : sommet qui est miné lui-même et où le feu, continuant à percer dans le centre un tuyau vertical, dépouille sans cesse l'intérieur de la nouvelle montagne des matières enfermées dans son sein, pour en augmenter la surface extérieure. Quand les matières fondues que contient le *cratère* viennent à se refroidir et à s'affaisser, elles

elles y forment dans le fond une masse ou croûte endurcie, composée des débris de toutes sortes de matières hétérogènes liées ensemble, qui se tiennent coagulées vers le fond de la chaudière, près duquel la force du feu, ayant soulevé cette espèce de fonte, doit avoir laissé des intervalles vuides; ce sont autant de mines prêtes à jouer à la première éruption, et à revêtir de nouveaux matériaux les côtés de la montagne. Il ne paroîtra pas fort extraordinaire que le pic du Vésuve ait pu se former, tel que nous le voyons, en dix-sept cents ans, si l'on fait attention que son axe perpendiculaire, depuis l'endroit où commence la dévergence des deux sommets jusqu'au-dessus, ne paroît pas être haut de deux cents cannes, tandis que l'élévation totale de la montagne, depuis le niveau de la mer, est de près de onze cents; que, depuis le temps de Pline, les éruptions n'ont pas cessé d'être très-fréquentes; que ces matières lancées du fond du gouffre où le feu a percé au milieu du cône, retombant sans cesse sur les côtés, ne peuvent manquer à la suite des siècles d'augmenter considérablement le diamètre horizontal du pic, de même que la pyramide de sable qui se forme au fond d'un

cylindre, grossit toujours à mesure que le sable tombe dessus : les progrès qu'il fait à cet égard sont visibles. Un gentilhomme napolitain dit à Adisson, qu'il avoit vu, de son temps, le pic grossir de vingt-quatre pieds en diamètre du temps de Misson, en 1688. Il y avoit près du sommet, à l'endroit où le pic commence, un petit espace d'amphithéâtre, en telle sorte qu'une vallée peu profonde, enveloppée d'une enceinte peu élevée, entouroit les racines du pic. Le fond de cette vallée paroissoit formé par des laves refroidies ; elle étoit comblée en 1720, au temps d'Adisson ; l'enceinte de l'amphithéâtre avoit disparu ; les racines du pic n'étoient plus entourées que d'une plaine circulaire. Aujourd'hui de nouveaux matériaux tombés d'enhaut ont presque fait de cette plaine un talus ; le pic est devenu d'un plus grand diamètre ; les éruptions de 1730 et 1737 ont dégagé les parois du gouffre de plusieurs roches saillantes que ces deux voyageurs y avoieut vues. L'orificedu gouffre,que Misson n'avoit trouvé large que de cent pas, et Adisson que de quatre cents pieds, est de trois cents cinquante toises.

Il arrivera delà que le feu, à force de

vuider l'intérieur et de miner l'épaisseur des bords du *cratère*, les rendra trop foibles pour résister à l'action du feu qui les ébrêchera d'un côté, comme il a fait le *monte Somma*, ou les minera tout autour dans toute la partie supérieure, qui est toujours la plus minée; c'est ce qui est arrivé à la *Solfatare*, autrefois *Olla Vulcani*, montagne voisine du Vésuve, et située de l'autre côté de Naples. On voit clairement que celle-ci n'est qu'un volcan usé, qui avoit autrefois le double au moins de hauteur. Cette montagne est peu élevée, son sommet est d'un large diamètre, comme si on en eût rasé horizontalement toute la moitié supérieure. Le feu, à force d'agir, a jadis consumé, dissipé ou renversé toute la partie du dessus sur celle d'en-bas; l'inspection du sommet de cette montagne ne laisse aucun doute qu'elle n'ait été presque semblable au Vésuve et à son gouffre; c'est un véritable amphithéâtre dont l'enveloppe a peu de hauteur. L'arêne est une large plaine sulfureuse et alumineuse; quand on frappe du pied contre terre, on entend tout à l'entour un bruit sourd propre à faire conjecturer que ce n'est qu'une voûte ou faux fond. Une fumée de mauvaise odeur s'élève de

toutes parts, tant de la plaine que de la muraille, c'est-à-dire de l'éminence ovale qui forme l'enceinte de l'amphithéâtre ; en un mot, comme on ne peut mieux comparer la figure du Vésuve qu'à un verre à boire, on ne peut donner une meilleure idée du sommet de la *Solfatare*, qu'en la comparant à une poële ou à une jatte dont le fond est large et les bords élevés. Tel seroit à-peu-près le *monte Somma* ou l'ancien Vésuve, si l'abondance des matières n'eût pas produit au milieu un second sommet. Tel sera peut-être un jour le Vésuve actuel, quand tout ce qu'il contient d'inflammable sera consumé, et comme le gouffre actuel de celui-ci s'élargira nécessairement toujours par la violence de l'action qui le mine, son diamètre deviendra assez étendu pour qu'une partie des matières lancées retombant dans le fond, y vienne former un troisième pic ou sommet entouré de deux enceintes extérieures ; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'à la longue les éruptions aient comblé tous les vallons, et rempli les intervalles qui se trouvent entre les enceintes, au point de ne faire du sommet de cette montagne tronquée qu'une large plaine entourée par les bords du *cratère*

qui est toujours le plus élevé, et de lui donner la forme qu'a aujourd'hui la *Solfatare* ; mais, avant que ceci n'arrive, les dégorgements des gouffres continuant les effets commencés, jetteront une quantité de terrein du sommet au pied de la montagne sur le bord de la mer, et augmenteront de plusieurs couches la hauteur du sol du rivage au-dessus du niveau de la mer. Comme la ville d'Herculée et le bourg qu'on a bâti au-dessus ont été successivement les victimes de cette super-addition de couches, le bourg de Portici et peut-être plusieurs autres le seront de même à l'avenir, sans qu'il soit nécessaire de supposer que tous les édifices en doivent être détruits et renversés. Ils ne peuvent, à la vérité, résister aux coups des terreins enflammés dans le lieu où ils coulent, ni à l'impétuosité des pierres lancées dans l'endroit où elles frappent; mais tous les bâtiments qui ne seront exposés qu'à l'immense pluie de terres, sables, cendres, mines ou fragments que l'éruption fait retomber sur le rivage, après les avoir élevés en l'air, seront seulement en danger d'être couverts sans être renversés. On en peut dire autant de l'éboulement des terres du talus, auquel les murailles sont capables de résister.

Par-là on doit cesser de s'étonner de trouver debout une partie des murailles et des édifices de la ville souterreine, et expliquer comment elle se trouve enterrée sans avoir été abymée, et sans qu'il n'y ait péri qu'une seule personne, tous les habitants ayant eu le temps de s'enfuir ; car on n'y a trouvé qu'un seul cadavre. Mais par-là aussi on peut conjecturer quel sera le sort des villes actuelles et de cette contrée florissante qui continueront toujours à disparoître, jusqu'à ce que les matières inflammables que le Vésuve contient dans son sein soient entièrement épuisées.

Ces nouvelles couches du rivage étoient, il y a cinquante ans, au moins au nombre de onze. En 1689, un architecte de Naples, nommé François Pichetti, faisant creuser un terrein entre le Vésuve et la mer, près de l'endroit où avoit été ensevelie la ville de Pompeia, trouva, dans l'espace de soixante-huit pieds de profondeur, au bout desquels l'eau ne permit pas d'aller plus loin, onze lits ou couches disposés alternativement ; savoir, six de terre naturelle et cinq de lave ou matières vitrifiées des torrents du Vésuve ; la onzième couche étoit de tuf, la dixième de lave, la neuvième de terre pres-

que aussi dure que le tuf; entre la quatrième et la cinquième couche, à seize pieds de profondeur, on trouva du charbon, des ferrures de portes et deux inscriptions latines, d'où l'on conjecture que c'étoit-là l'ancien sol de la ville de Pompeia, qui se trouveroit, si cela est, beaucoup moins enterrée que celle d'Herculée. Je ne m'étends pas davantage sur l'opération de Pichetti, dont vous pourrez voir le détail, soit dans la *troisième décade* de l'*Histoire universelle* de Bianchini, soit dans l'extrait qu'en a donné Fréret au *tome IX* de nos *Mémoires*. Je me contente de vous marquer qu'il y auroit bien des choses à dire sur le calcul hypothètique que fait Bianchini, d'où il prétend inférer que la dixième couche qu'il regarde comme la plus ancienne lave qu'ait jamais vomi le Vésuve; et par conséquent la première éruption de cette montagne, peut être fixée à l'an 2500 avant l'ère vulgaire. J'essaierai tout-à-l'heure de faire un calcul plus exact que celui de Bianchini, et, selon l'apparence, il nous donnera une antiquité plus reculée du nombre des siècles. Il est évident que toute cette augmentation de terrein n'est pas sortie de la cavité actuelle du Vésuve, et n'a

pu être fournie que par le gouffre spacieux du *monte Somma* ; et même la vallée qui le sépare du Vésuve s'appelle encore *Atrium* ou *Foyer*, marque évidente que c'est-là qu'étoit autrefois le volcan. Mais voici une observation qui prouve sans réplique que l'ancien Vésuve n'avoit qu'un sommet, et que ce sommet unique étoit le *monte Somma :* cette observation est tirée d'un manuscrit que l'abbé Entieri m'a communiqué à Naples, duquel j'ai déjà cité quelques choses ci - devant. En creusant dans le voisinage d'un monastère situé vers la racine extérieure du *monte Somma*, du côté du nord, on y a trouvé des *laves* à la profondeur de deux cents pieds en terre. Or, il est clair que ces laves qui ne se lancent point, mais qui coulent lentement du gouffre jusques dans la plaine, n'ont pu venir que du *monte Somma*, et non du Vésuve, qui est séparé de ce monastère, tant par le *monte Somma* que par la vallée qui règne entre les deux montagnes.

Je reviens au calcul fait par Bianchini, et je veux le refaire à mon tour par une estimation plus exacte. Nous verrons quel en sera le produit.

Essai du calcul sur la date de la dixième couche de laves du Vésuve, trouvée par Pichetti en 1689 du côté où étoit autrefois la ville de Pompeia, à un mille de la mer.

Terre légère et labourée, douze palmes. Première couche.

Lave ou pierres vitrifiées. Seconde.

Terre pure. Troisième.

Lave sous laquelle on trouve du bois brûlé, des ferrures, des portes, etc. *E due inscriptioni lequali dimonstravano quella essere stata la villa di Pompeia.* Quatrième.

Par conséquent, la quatrième couche est l'éruption de l'an de l'ère vulgaire 79.

Ici est le sol de Pompeia; ce qui donne seize siècles pour quinze palmes de terre non pressée ni condensée.

Terre franche et ferrures, dix palmes Cinquième.

Si quinze palmes de terre non dense donnent seize siècles, ces dix palmes de terre plus dense donnent au moins douze siècles.

Et il est si vrai que cette cinquième couche de terre a eu au moins douze siècles pour se former par dessus la précédente éruption, c'est-à-dire, par-dessus la sixième

couche qui est de lave, qu'au rapport de Strabon, vivant sous le règne d'Auguste, un siècle avant que l'éruption de l'an 79 de l'ère vulgaire formât la quatrième couche de lave, le vulgaire ignoroit que le Vésuve fût un volcan ; car on n'avoit pas en Italie la moindre tradition d'aucune éruption précédente. Si les naturalistes en avoient quelques soupçons fondés sur leurs observations, les faits n'en apprenoient rien du tout. Remarquez en même temps que la tradition n'est pas du nombre de celles qui se perdent facilement.

Or, la tradition en Italie (laissant à part les temps fabuleux) doit être supposée remonter, soit au temps de la prise de Troye et du commencement des rois d'Albe, douze siècles avant l'ère vulgaire, soit au temps du voyage de l'Hercule Tyrien en Italie, où il établit des rits et des monuments qui ont long-temps subsisté depuis, et dont la mémoire dure encore de nos jours.

Or, Hercule passa en Italie au retour de son expédition d'Espagne, où il bâtit la ville de Cadix.

La ville de Cadix, selon Velleius, fut bâtie par Hercule au temps de l'archontat de Médron, fils de Codrus; ce qui donne onze

siècles avant l'ère vulgaire. Selon mon sentiment, le voyage d'Hercule est postérieur de peu de choses à l'invasion de Josué en Chanaan ; ce qui donneroit environ quinze siècles avant l'ère. J'ai prouvé ailleurs que la découverte de l'Europe par les marchands de Tyr, vulgairement nommés *Hèrcule*, mot phénicien qui signifie *commerçants* par mer, étoit de cette date. Ce fut en effet dans ce temps-là que les peuples de la Palestine, se voyant pressés dans leur propre terrein par une troupe nombreuse de pasteurs arabes nouvellement chassés d'Egypte, prirent le parti d'aller sur leurs vaisseaux chercher de nouvelles terres, et fondèrent tant de colonies vers l'occident, sur les bords de la mer Méditerranée ; mais tenons nous-en, si l'on veut, à Velleius.

Lave ou éruption au moins antérieure de douze siècles à l'ère vulgaire, même à supposer que la plus prochaine éruption ait coulé en cet endroit. Sixième couche.

Terre beaucoup plus dense, huit palmes, estimée, à raison de la plus grande densité, douze siècles. Septième.

Lave ou éruption, vingt-quatre siècles avant l'ère vulgaire. Huitième.

Neuvième couche. Terre tout-à-fait dense, tuffucée et presqu'aussi dure que de la pierre poreuse, vingt-cinq palmes, estimée, à raison de la plus grande densité, quarante siècles. Si c'étoit de la terre légère labourable, elle vaudroit vingt-sept siècles; ainsi on ne peut pas dire que l'estimation soit trop forte.

Dixième. Lave ou éruption environ soixante-quatre siècles avant l'ère vulgaire ; c'est-à-dire dix-sept siècles avant la période julienne.

Onzième. Terre tout-à-fait réduite en consistance de tuf ou de pierre poreuse, semblable sans doute aux couches de terres précédentes, avant qu'elle n'eût été si fort condensée par la pression. Ici est l'ancien sol ou surface du monde, supposé qu'il n'y ait plus de couches de laves au-dessous de celle-ci ; ce que l'on pourroit assurer si la couche étoit de pierre de roche vive et franche. Comme elle n'est au contraire qu'un tuf pierreux,qui ne diffère de la couche supérieure que par sa plus grande densité, il est fort possible qu'il reste au-dessous plusieurs autres couches alternatives de lave et de pierre pierreuse encore plus dense.

Total des onze couches, quatre-vingt-un siècles, au lieu de quarante-deux, comme le prétend Biachini.

LETTRE VIII.

A MM. DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Mémoire sur les antiquités d'Herculée.

MESSIEURS, peu après vous avoir envoyé le mémoire que vous m'aviez fait l'honneur de me demander sur les antiquités d'Herculée, et l'état actuel du mont Vésuve, j'ai reçu l'ouvrage de M. Venuti, publié depuis sur la même matière. Il contient un détail très-curieux que je voudrois avoir vu plutôt. Le mémoire, dont vous avez bien voulu faire lecture à la rentrée publique de nos séances, auroit été beaucoup mieux circonstancié, et plus rempli de choses intéressantes; mais j'ai eu la satisfaction de voir que, si ma mémoire ne m'avoit rappelé qu'un petit nombre de circonstances, elle m'avoit du moins fidèlement servi dans celles dont j'ai fait le récit. Personne n'estmieux en état de parler des antiquités découvertes à Herculée que M. le chevalier Marcelle Ve-

nuti, gentilhomme de Cortonne, alors lieutenant de vaisseau à Naples et antiquaire du roi. Ce fut lui qui eut la complaisance, en 1739, de me montrer quelques-unes des choses que je vous ai rapportées, et qui en a eu en partie la direction jusqu'à ce qu'il se soit retiré dans sa patrie. Le roi lui ordonna, en 1740, d'en dresser une relation pour envoyer à la Cour d'Espagne. Il vient en dernier lieu de faire imprimer à Rome, en un volume *in*-4°., cette relation fort augmentée et accompagnée d'un grand nombre de digressions sur divers points d'antiquités, que les choses dont il parle lui donnent occasion de traiter. Une autre partie de son ouvrage est employée à des recherches sur l'histoire mythologique d'Hercule ; sur sa route en Italie au retour de l'expédition contre Geryon, et sur les établissements que firent autrefois les Etrusques en Campanie, etc. etc.

Nota. Il paroît qu'il y a une lacune considérable dans cette lettre, qui est à peine commencée et qui n'est pas finie.

LETTRE XIV.

A M. DE NEUILLY.

Lettre générale sur Rome.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Prêchez, patronicez jusqu'à la Pentecôte.

Toutes vos raisons pour vouloir que je me remette au journal, sont belles et bonnes ; après les avoir entendues, je ne ferai rien de tout ce que vous demandez. Vous savez les raisons qui en ont causé l'interruption ; vous ne présumez pas assez de ma paresse, si vous vous figurez qu'après avoir laissé couler un intervalle, je puisse prendre sur moi de regagner le passé, et de me mettre au courant ; et vous présumez trop de ma mémoire, en croyant que je me rappellerois tout ce qu'il faudroit vous dire. La matière est un peu trop ample. J'aimerois mieux, je crois, vous faire quatre fois la description de tout le reste de l'Italie, qu'une fois celle de Rome. Elle est belle cette Rome, et si belle que, ma foi, tout le

reste me paroît peu de chose en comparaison. Quand je n'avois rien à faire dans des auberges, je me mettois en robe-de-chambre et en bonnet, et je vous écrivois à la hâte le *farrago* de tout ce qui m'avoit précédemment passé par la tête ou devant les yeux. Aujourd'hui c'est un établissement fait, une vie réglée, où, le temps étant distribué, il n'est guères possible d'avoir de l'exactitude et assez de loisir pour vous envoyer comme ci-devant de gros volumes. Tout ce que je puis faire est d'être exact dans la correspondance, et de vous parler aux uns et aux autres, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, selon vos goûts différents, et selon qu'elles me reviendront dans l'idée. Après tout, que pourrois-je vous dire sur cette matière qui ne fût un rabachage perpétuel? Cette ville a été tant vue, tant décrite; il y a tant de plans, tant de figures, qu'il ne tient qu'à vous de faire, comme madame Houdart, un voyage sédentaire dans votre cabinet. Faites-mieux, mon cher Neuilly; réservez-vous pour un temps plus propice: les circonstances ne sont pas toujours les mêmes. Ce que vos affaires n'ont pas permis que j'obtinsse de vous à mon départ, j'en veux avoir ma re-

vanche

vanche une autre fois. J'y reviens avec vous, et nous débaucherons Maltête. C'est une grande affaire que ce voyage-ci, quand on l'examine de loin, et qu'on le fait pour la première fois; à la seconde ce n'est rien. L'expérience, la connoissance du pays et des usages, celle de la langue, applanissent ce qu'il peut y avoir de difficultés. Les nôtres ne sont survenues que des fausses mesures que nous avons souvent prises, faute d'être instruits; la plus fausse est la manière dont notre tour se trouve pris pour parcourir l'Italie. Si vous voulez venir faire une course d'un an, je vous conseille de partir au commencement de septembre, et de passer par la Provence, sans oublier de voir Nîmes; je vous engage aussi à vous embarquer à Toulon, à passer à Gênes, Viarrège, Livourne, Pise, Lucques, Florence, Vicence; à arriver à Rome le 20 octobre, et à en partir huit jours après pour Naples, afin d'y être pour la Toussaint, où la belle saison dure encore, et où les spectacles commencent; vous devez en être de retour avant la fin de novembre, et séjourner à Rome jusqu'aux environs de la fête de l'Ascension, pour laquelle il faut être arrivé à Venise, en passant tout

droit et rapidement par la route de Lorette, Ancône, Ravenne. Vous aurez le petit carnaval de Venise plus beau et moins fastidieux que le grand qui ennuie par sa longueur. Revenez en France par Vicence, Véronne, Mantoue, Bologne, Modène, Rovero, la Lombardie, Parme, Plaisance, Milan, les isles Borrhomées, Pavie; bientôt je vous vois à Turin, Chambéry, Genève, Besançon. Vous voilà de retour chez vous; je vous ai mené sans fatigue. Or çà, à quand la partie ? Quand vous serez ici, car je crois vous y voir déjà avec moi, quelle impression croyez-vous que vous fera le premier coup-d'œil de Saint-Pierre ? Aucune. Rien ne m'a tant surpris à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise; on entre dans ce bâtiment dont on s'est fait une si vaste idée, cela est tout simple. Il ne paroît ni grand, ni petit, ni haut, ni bas, ni large, ni étroit. On ne s'apperçoit de son énorme étendue que par relation, lorsqu'en considérant une chapelle *à parte rei*, on la trouve grande comme une cathédrale; lorsqu'en mesurant un marmouzet qui est là au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet. Tout cet édifice, par l'admirable

justesse de ses proportions, a la propriété de réduire les choses démésurées à leur juste valeur. Si ce bâtiment ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première inspection, c'est qu'il a cette excellente singularité de ne se faire distinguer par aucune. Tout y est simple, naturel, auguste, et par conséquent sublime. Le dôme, qui est à mon avis la plus belle partie, est le panthéon tout entier que Michel Ange a posé là en l'air tout brandi de pied en cap. La partie supérieure du temple, je veux dire les toits, est ce qui étonne le plus, parce qu'on ne s'attend pas à trouver là-haut une quantité d'ateliers, de halles, de coupoles, de logements habités, de campaniles, de colonnades, etc. qui forme en vérité une espèce de petite ville fort plaisante. La moindre partie de l'église, à ce que je trouve, est le portail : ni celui-là, ni celui qu'on vient de faire à Saint-Jean-de-Latran, quoique assez beaux l'un et l'autre, ne répondent pas à la majesté des bâtiments. Comment ceci a-t-il pu être construit par des gens qui avoient devant leurs yeux la façade de la Curia Antoniana et celle du Panthéon? Ce que l'on fait de mieux à présent, est d'ôter tous les tableaux des cha-

pelles de Saint-Pierre que l'humidité avoit presque entièrement perdus, et d'en faire des copies en mosaïque les plus belles que j'aie jamais vues. S'il vous plaît, chaque tableau coûte 80 mille francs; ce qui devient moins surprenant, quand, en les voyant travailler, on examine leur énorme grandeur, le temps nécessaire pour en faire un, et la matière qui y entre : ce sont des chevilles de verre coloré par le moyen de métaux qu'on y mélange dans la fusion. Je ne vous dis rien de la colonnade au-devant de l'église : vous la connoissez ; mais vous n'avez pas vu jouer les deux fontaines à côté de l'obélisque. Figurez-vous deux feux d'artifice d'eaux qui jouent toute l'année jour et nuit sans interruption ; je n'ai rien trouvé qui m'ait fait plus de plaisir. Tous les jours je vais leur faire une visite d'amitié, sur-tout quand le soleil donne dessus. En général, la plus belle partie de Rome à mon gré, ce sont les fontaines de la place Ravenne ; et de tout ce que j'ai vu dans mon voyage, c'est ce qui m'a le plus frappé. Le nombre de ces fontaines qu'on trouve à chaque pas et les fleuves entiers qui en sortent, sont plus agréables et plus étonnants encore que les édifices tout

magnifiques qu'ils sont en général, sur-tout les anciens : le peu qui reste de ceux-ci, défiguré comme il est, est encore autant au-dessus des modernes pour la simplicité et la grandeur, que la république romaine étoit au-dessus de l'État de l'église. Enfin, pour vous dire en un mot ma pensée sur Rome, elle est, quant au matériel, non-seulement la plus belle ville du monde, mais hors de comparaison avec toute autre, même avec Paris, qui d'autre côté l'emporte infiniment pour tout ce qui se remue. Les souverains qui, depuis Sixte V, ont fait des choses immenses pour l'établissement de la ville, n'ont rien fait pour la culture de la campagne, où l'on n'apperçoit à la lettre ni une seule maison ni un seul arbrisseau. Le Gouvernement est aussi mauvais qu'il soit possible de s'en figurer un à plaisir. Machiavel et Morus se sont plu à forger l'idée d'une Utopie ; on trouve ici la réalité du contraire. Imaginez ce que c'est qu'un peuple dont le quart est de prêtres, le quart de statues, le quart de gens qui ne font rien du tout ; où il n'y a ni agriculture, ni commerce, ni mécanique, au milieu d'une campagne fertile et sur un fleuve navigable ; où le prince, toujours

vieux, de peu de durée, et souvent incapable de rien faire par lui-même, est environné de parents qui n'ont d'autre idée que de faire promptement leur main, tandis qu'ils en ont le temps, et où à chaque mutation on voit arriver des voleurs frais qui prennent la place de ceux qui n'avoient plus besoin de prendre; où la vie se passe entre les cardinaux dans le cérémonial à faire d'éminentissimes coïonneries; où l'impunité est assurée à quiconque veut troubler la société, pourvu qu'il soit connu d'un grand, ou voisin d'un asyle; où tout l'argent nécessaire pour les besoins de la vie ne se tire que des pays étrangers, contribution fondée sur la sottise des hommes, qui va toujours en dominant; où enfin il est perpétuellement établi le systême que nous avons vu en France, non pas à la vérité avec la même fureur. Mais observez que, les billets n'ayant pas cours hors de Rome, il faut payer en argent tous les besoins de la vie, parce qu'il les faut tirer d'ailleurs, et que le pays ne produit rien; ce qui, à la longue, a tellement diminué la quantité de l'espèce, qu'aujourd'hui il n'est presque plus possible d'en appercevoir.

Voilà bien du mal que je vous dis d'un

pays qui, avec tout cela, est fort agréable pour les étrangers, non-seulement par les motifs de curiosité, mais par l'extrême liberté qui y règne, par la politesse des gens qui l'habitent, qui en général sont remplis, sinon de cordialité, du moins de prévenance; obligeants et de facile accès bien plus qu'en nul endroit d'Italie. Il est fort aisé ici aux étrangers de se faire des connoissances et d'être bien venus par-tout; et les Romains entre eux commencent à se mettre sur le pied de vie familière et de manger ensemble comme en France. Vous voudriez bien, à cause de M. Thomas qui aime les bocages, savoir un mot des vignes de Rome et de Frescati; je vous dirai seulement là-dessus que les Italiens les estiment trop, et les Français trop peu. Quoique nous soyions autant au-dessus d'eux pour les jardins, qu'ils nous surpassent pour les édifices, c'est toujours un agrément que je ne vois nulle part ailleurs, que d'avoir en hiver des arbres toujours verts et feuillés, et en été les eaux les plus belles et les plus claires qn'il soit possible de voir. On estime fort les vues de ces lieux, mais elles ne me plaisent guères; car qu'est-ce que la vue d'une plaine étendue, mais aride

et déserte ? J'en dis autant des maisons ; elles sont bâties de bas-reliefs antiques de fond en comble, mais il n'y a point de chambres à coucher. Pour des statues admirables, vous en trouverez là tant que vous voudrez. On vient de découvrir deux centaures égyptiens qui ne cèdent en rien à ce que Rome avoit de plus beau, et un pavé entier de mosaïque antique d'une salle d'Adrien. Le pape ramasse tout ce qu'il peut en monument, et en forme un recueil au Capitol qui n'est guères moins considérable que celui du grand-duc, et qui seroit aussi beau s'il avoit le même arrangement. Adieu, mon cher objet, mille compliments à Maltête, Chevigny, Bevy, Montot et sa petite dame, etc.

LETTRE XV.

A MM. DE BLANCEY ET DE NEUILLY.

Arrivée à Rome. Idée générale de la ville. Du genre de faste des Italiens. Douanes.

VOUS êtes donc endiablés tous tant que vous êtes, de vous obstiner ainsi à vouloir

que je vous parle en détail de cette Rome, pour vous en dire mille choses communes que vous savez déjà, et que personne n'ignore. N'auriez-vous pas dû être contents de ce que j'ai dernièrement écrit en bloc à Neuilly sur ce sujet. Vaille que vaille, puisque vous l'exigez, je vais vous envoyer successivement, de poste en poste, une demi-douzaine de feuilles où j'avois griffonné pour moi-même quelques remarques indigestes, auxquelles j'ajouterai en marge, en les lisant, ce qui me viendra dans la tête. Vous n'y trouverez ni ordre ni suite; ce sera à vous de débrouiller ce fatras si vous en avez en vie. N'espérez pas que je m'en donne la peine. C'est encore beaucoup que ce que je fais ici pour vous, et plus que je n'espérois obtenir de moi-même en votre faveur. Si vous saviez combien la fainéantise me possède! je suis prêt, ainsi que madame de Sévigny, à me cacher sous mon lit quand j'apperçois mon écritoire.

Pour reprendre donc la chose *da capo*, nous apperçûmes enfin cette bien-aimée ville de Rome, principal but de notre course. Le dôme de Saint-Pierre est le premier objet que l'on découvre, à cause de sa grande élévation, quoique l'église soit construite dans

le terrein de la ville le plus bas et le plus marécageux. Prêts à passer le Tibre sur le *ponte Mole*, autrefois *pons Milvius*, nous en examinâmes auparavant les bords avec soin, dans la crainte que Cicéron n'y eût posté quelques préteurs romains pour nous enlever les blancs signés des complices de Catilina, comme à des ambassadeurs gaulois. Les indices pouvoient être pressants contre Loppin; on ne peut disconvenir qu'il n'ait le nez d'un conspirateur, et l'on décida même que je ne pouvois mieux faire que d'en enrichir mon Salluste.

Au sortir du pont, on trouve une longue rue droite qui, traversant le faubourg, va aboutir à la porte de la ville faite en arc de triomphe; c'est la *porta del Popolo*. Nous autres Français nous l'appelons la *porte du Peuple*: il faudroit dire la *porte du Peuplier*, car on la nomme *del Popolo*, à cause d'un bois de peupliers qui étoit jadis planté sur ce terrein : c'est l'ancienne porte Flaminia, et l'extrémité de la voie Flaminienne est aujourd'hui la longue rue du Cours; d'autres disent que c'est la porte Flumentane; mais je crois que la porte Flumentane étoit plus avant dans la ville, sur le bord du Tibre.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde une ville dont l'entrée par terre prévienne aussi favorablement : l'arc de triomphe fait le sommet d'un triangle formant une place publique, au milieu de laquelle est un obélisque de granit, le même qui étoit autrefois dans le grand cirque ; et au bas de l'obélisque une fontaine. La base du triangle est percée en face de ceux qui entrent, et présente pour point de vue les ouvertures de trois rues droites et longues, dispersées en patte-d'oie, dont les extrémités sont séparées par les portiques en colonnades de deux jolies églises à dôme, entièrement semblables. Des trois rues, les deux collatérales aboutissent l'une à la place d'Espagne, l'autre, au pont du Tibre appelé *Ripette* ; celle du milieu, beaucoup plus longue, va droit comme un I jusqu'au palais Saint-Marc, situé presque au centre de la ville. L'obélisque de la place du Peuple est le plus petit des deux qui ornoient autrefois le grand cirque ; c'est celui du roi Ramassés, qu'Auguste fit venir à Rome. Sixte V l'a fait élever par Fontana : il est placé de manière que les trois rues de la patte-d'oie l'ont également pour point de vue. Ce qu'on entend admirablement, c'est la manière de

disposer les points de vues et de ménager le coup-d'œil des objets singuliers. Cet art n'est pas l'article qui contribue le moins à donner à la ville cet air de grandeur et de magnificence. On ne l'entend point du tout à Paris ; il n'y a de coup-d'œil que celui des quais. La place Vendôme, la place Royale, l'admirable façade du Louvre et le portail Saint-Gervais (deux monuments égaux à ce qu'on voit de plus beau ici) sont en pure perte pour la perspective.

Rien n'est plus propre à donner une grande idée de Rome, que ce premier aspect qui frappe les yeux des arrivants ; mais regardez toujours vis-à-vis de vous, sans vous aviser de jeter les yeux sur les côtés du triangle, vous ne verrez à droite que de grands vilains magasins à foin ; à gauche, que l'église de Sainte-Marie, assez médiocre bâtiment, suivi de plusieurs maisons particulières très-piètres, de sorte que la place del Popolo, quoiqu'elle contienne plusieurs belles choses, n'est nullement une belle place. C'est un défaut assez général ici qu'une telle disparate ; tout est de palais ou de cabanes, un bâtiment superbe est entouré de cent mauvaises maisonnettes ; quelques grandes rues principales, d'une lon-

gueur sans fin, alignées à merveille, presque toujours terminées par de beaux points de vue, servent heureusement à se retrouver au milieu d'une foule de culs-de-sac, de ruelles tortueuses, ou de mauvais petits carrefours. Il n'y a rien de plus aisé que de savoir la ville en gros, et rien de si difficile que de s'en démêler en détail. Je croirois volontiers que Rome se ressent encore d'avoir été brûlée par les Gaulois, et de ce que, en la rebâtissant, chaque habitant édifia sans ordre et sans suite, dans la première place qu'il avoit trouvée vacante. Ce n'est pas sans raison que les Romains appeloient leurs maisons *insulae*, il y en a encore un grand nombre qui méritent ce nom, et un plus grand qui ne l'ont perdu qu'en se rejoignant aux plus prochaines par de petits bâtiments construits sans égard aux alignements des rues; mais, comme ces petits quartiers composés de ruelles sont la plupart enveloppés de rues droites plus fréquentées que le reste, ils n'empêchent pas que la ville ne paroisse en général bien percée.

La rue du Cours (c'est celle qui fait le milieu de la patte-d'oie dont je vous parlois,) n'a pas moins d'un grand mille de la place Saint-Marc à la porte *del Popolo*, et autant

de cette porte au petit Môle ; elle est bordée en beaucoup d'endroits de fort beaux bâtiments ; mais elle est de beaucoup trop étroite pour sa longueur, et les trottoirs qu'on y a pratiqués de côté et d'autre pour la commodité des gens de pied, la rétrécissent encore. C'est dans cette rue que l'on fait les courses de chevaux pour les prix, les courses de mascarades en carnaval, et la promenade ordinaire du cours en deux files éternelles de carrosses à la queue leuleu. Je ne puis digérer cette platte manière italienne de se promener en carrosse au milieu d'une ville, suffoqué de chaleur et de poussière. Toute belle qu'est aujourd'hui cette rue, combien est-elle déchue de son antique splendeur, si les plans et les descriptions qu'on nous donne de l'ancienne rue Flaminia sont tels qu'elle étoit en effet du temps des Romains ! Que peut-on se figurer de plus magnifique et de plus flattant que cette double file de mausolées et de statues colossales qui régnoit de côté et d'autre dans toute sa longueur, et de temps en temps, à droite et à gauche, des places, des colonnades, des obélisques ? Mais je soupçonne qu'on ne nous décrit que ce qu'il y avoit de beau chez messieurs les anciens. De tous les

vilains objets qui s'y trouvoient, n'ayez pas peur qu'ils en disent mot.

Mais il est temps de continuer ma route par la rue Pauline jusqu'à quelque hôtellerie banale, en attendant que nous ayions trouvé à louer un palais digne de recevoir nos excellences. Nous vînmes descendre à l'auberge du Mont-d'Or, place d'Espagne; c'est la meilleure pour les étrangers qui débarquent, et peut-être la seule; dans une si grande ville et si pleine d'étrangers, il n'y en a presque point. Aussi n'est-ce pas la coutume ici de s'y loger, si ce n'est par entrepôt jusqu'à ce qu'on trouve ce qu'on appelle en terme figuré ordinaire du pays, *un palais*, et en style vulgaire, *une chambre garnie*. C'est à quoi nous ne manquerons pas au bout de quelques jours, après avoir été chèrement *scorticati da l'oste del Monte d'Oro*; mais le moyen d'en avoir regret quand on a mangé de ses poudings? C'est une chose, mon ami, qui est au-dessus des tartes à la crême de Brededdinlolo qui produisent une reconnoissance si pathétique, si théâtrale dans les *Mille et une Nuits*. Nous avons aujourd'hui un petit cuisinier qui les fait d'une manière incroyable. Les Anglais, nos amis, à qui nous en faisons

un *regalo*, conviennent unanimement que, quoique ce ragoût soit originaire de Londres, on n'en a jamais servi de si bon au parlement, même à Westminster. Prenez moëlle de bœuf en quantité, et encore plus de mie de pain détrempée dans du lait, franchipanne, cannelle et raisins de Corinthe, le tout en masse, comme un pain, cuit au pot dans un excellent bouillon, enveloppé dans une serviette fine, puis faites-le cuire une seconde fois dans une tourtière pour y faire une croûte; mangez-en beaucoup si vous avez l'estomac robuste, c'est-à-dire, autant que fait le goinfre de Sainte-Palaye, et dites que Martialot n'est qu'un fat de n'avoir pas mis cet entremêts à la tête de son *Cuisinier français*. Je trouve seulement que les raisins de Corinthe y sont de trop. Nous avons délibéré qu'on les exileroit tous dans un coin du gâteau réservé au seul Sainte-Palaye, qui écrira tout autour de sa portion : *Non licet omnibus adire Corinthum*.

Nous sommes donc logés assez commodément dans une maison de louage, place d'Espagne, vis-à-vis de la fontaine de la Barquasse, au pied et tout joignant l'escalier de la Trinité-du-Mont, en latin : *Ad septa*

tributa,

tributa, ad radices montis Pincii, sive collis hortulorum; cela veut dire, mon doux objet, que si l'ambition vous porte à briguer quelque grande charge dans la république romaine, je suis fort à portée de vous y servir, me trouvant dans le centre du lieu des élections. Madama Peti, très riche patrone de la case, nous fournit abondamment tout le nécessaire, excepté des rideaux de lit qui sont regardés, dans ce pays-ci, comme une superfluité condamnable. Peste! je ne suis point assez fait aux manières de ces gens-ci, et je veux donner dans le luxe d'avoir un pavillon de serge grise. Nous avons tiré les logements au sort, l'illustrissime nez du cousin Loppin a gagné le bel appartement. Nous avons quatre chevaux pâles de l'Apocalypse traînant gravement deux carrosses de ruines qui ne sont ni beaux ni chers, sous la conduite de deux cochers majestueux en perruques quarrées et en rabats; avec cela vous pourrez voir quand vous voudrez *quatro signori francesi* se promenant *in frocchinella strada del corso.* A cette heure que voilà notre établissement fait, et que nous commençons à nous répandre dans le monde, je m'en vais donner à corps perdu dans les dames romaines.

J'ai d'abord voulu faire tout le tour de la ville, promenade très-longue : l'enceinte est à-peu-près égale à celle de Paris, peut-être un peu moins grande ; les murailles sont telles qu'elles étoient du temps des empereurs ; avec cela on ne peut douter, par les dénombrements, que Rome ne contînt autrefois cinq ou six fois autant d'habitants qu'en contient aujourd'hui Paris, ville très-peuplée et où les bâtiments sont fort exhaussés. Il n'y pas d'apparence que ceux de Rome le fussent alors beaucoup plus ; il falloit pour cela qu'il y eût un nombre infini de domestiques dans les grandes maisons ; que dans les petits les ménages y fussent entassés les uns sur les autres, comme à Pékin, où, selon ce que j'ai appris du P. Fouquet, une famille de douze personnes n'a pour tout logement qu'une chambre de grandeur médiocre, où tous les gens couchent sur l'estrade rangés à côté les uns des autres comme des éperlans. Il ne faut pas douter aussi que, dans le nombre des habitants de l'ancienne Rome, on n'y comprît ceux des faubourgs qui étoient d'une immense étendue. Aujourd'hui cela est fort différent ; vous savez que la ville peut passer pour déserte, eu égard à l'étendue de son

enceinte. Il n'y a presque d'habité que la partie comprise entre le Tibre, le mont de la Trinité, monte Cavalla et le Capitole, ce qui peut faire un bon tiers de la ville; encore y a-t-il, dans cet espace, un grand nombre de bâtiments publics et particuliers qui en occupent une bonne partie. Ajoutez à cela, dans Transtevere, un petit canton entre Saint-Pierre et le château Saint-Ange. Tout le reste consiste en jardins, en champs, en grands édifices, en ruines et en quelques rues peuplées par-ci, par-là. On dit que la ville peut contenir, en tout, cent cinquante mille ames. Les palais des seigneurs sont la plupart aussi déserts que le reste de la ville. Le nombre des domestiques n'y est point à charge; on y conserve un bon nombre d'habits de livrée dans le garde-meuble, qui sont endossés par des estafiers de louage les jours de représentation.

Il n'y a point de quais le long du Tibre; jugez quel énorme défaut dans une ville aussi ornée que celle-ci! Il arrive delà que les quartiers voisins de la rivière, qui devroient être les plus ouverts et les mieux aérés, sont au contraire les plus vilains; celui des Juifs surtout est d'une archi-saloperie. Les quais se-

roient les plus nécessaires et le plus grand embellissement qu'on pût donner à cette ville. On m'a dit qu'il n'en auroit pas plus coûté pour en faire un depuis l'entrée de la ville jusqu'au pont Saint-Ange, que pour décorer, ainsi qu'on vient de faire, l'église de Saint-Jean-de-Latran; que l'on avoit mis en balance à laquelle de ces deux dépenses la somme seroit employée, et que la dernière avoit eu la préférence. Fort judicieusement pensé! Qu'en dites-vous? Cependant cette décision a été applaudie ici où l'on aime, par-dessus toute chose, le culte et ce qui s'y rapporte. En vérité, cette nation est tout-à fait dévote, et n'en est pas plus sage. On m'a dit que les Juifs avoient offert de nettoyer et creuser à leurs frais le lit du Tibre, et de faire des quais jusqu'à l'isle Saint-Barthélemi (c'est la partie la plus nécessaire), si on leur vouloit donner toutes les richesses et curiosités antiques qu'ils trouveroient dans la rivière. Il est certain qu'ils y auroient trouvé des richesses immenses; mais avec cela, il est douteux qu'elles eussent pu suffire à payer la dépense. Leur proposition n'a pas été acceptée, dans la crainte que l'infection de la vase remuée ne mît la peste dans la ville.

Le fleuve du Tibre n'a pas, comme vous le savez, grande réputation hors de son pays ; on le traite souvent de méchant petit torrent jaune. On lui fait tort ; pour jaune, il l'est à la vérité autant et plus qu'une beauté jaune du royaume de Visapour ; mais il est de même largeur que nos rivières moyennes de France, à-peu-près comme le Doux vers son embouchure, son cours n'étant pas long depuis les montagnes, et étant conséquemment fort rapide : par la même raison, dans le temps des pluies abondantes ou des fontes de neiges, il se déborde tout d'un coup, et fait le mauvais garçon : nous l'avons déjà vu dans toute sa pompe. On ne le passe guères que sur le pont Saint-Ange ou sur le pont Sixte : les autres ponts sont ruinés ou peu fréquentés. Le pont Saint-Ange est très-magnifique, revêtu d'une balustrade de marbre blanc, portant sur les acrotères dix anges de marbre blanc, tenant tous les instruments de la passion. Sur ma foi ! les instruments de la passion font un pauvre effet sur un pont. Les anges et les saints se trouvent si bien dans les églises ! Pourquoi ne les y pas laisser ? Ils n'ont pas l'air de se plaire ici, du moins y font-ils une figure assez déplacée.

Le port du Tibre, appelé *Ripette*, n'a été accommodé que depuis peu par Clément XI, et l'ouvrage n'est pas aussi beau qu'il devroit l'être. On l'a revêtu de grands degrés de pierres cintrées dans le milieu, et on l'a orné de quelques fontaines et d'un petit monument surmonté d'une étoile, pour marquer quc c'est un ouvrage de ce pape, dont la maison a une étoile dans ses armoiries. Ici on est fort jaloux de laisser sa marque ou son nom à chaque édifice que l'on fait construire. Si plusieurs personnes y ont part, on a grand soin de distinguer ce qui appartient à chacune d'elles ; rien n'est plus propre à entretenir l'émulation, que l'envie de laisser quelque mémoire durable de soi-même à la postérité : aussi faut-il avoir vu, pour le croire, combien cette émulation a fait construire ici d'édifices publics et particuliers par les souverains, les cardinaux et autres grands seigneurs. Ils approchent par-là des anciens Romains, proportion gardée néanmoins à l'énorme différence de leurs facultés, qui ne leur permet pas de faire de si vastes entreprises. Nous disons souvent, nous autres Français, que les Italiens sont avares et mesquins, qu'ils ne sa-

vent pas dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs ont un air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillants, des meubles, des bijoux, des parures de goût; etc. J'ai souvent lieu de mettre ici en parallèle le genre différent du faste des deux nations française et italienne; à vous le dire sans fard, celui de cette dernière me paroît infiniment plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique, et sentant mieux son air de grandeur. Ce que nous appelons le plus communément en France faire une grande figure, c'est tenir une grande table. Un homme opulent qui représente à force de cuisiniers force services d'entrée et d'entremêts, de fruits, montés d'une manière élégante (dont l'usage, par parenthèse, nous vient d'Italie) la profusion des mêts doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives. Il rassemble le plus grand nombre des gens qu'il lui est possible pour consommer ces apprêts sans se beaucoup embarrasser s'ils sont de ses amis, ou s'ils sont gens aimables; il lui suffit qu'on voie qu'il fait la chère du monde

la plus délicate et la mieux servie, et qu'on puisse publier que personne ne sait mieux se faire honneur de son bien. Au milieu de cette espèce de dépense, il vit dans un embarras journalier, sans plaisir, si ce n'est même avec ennui, mal-aise, malgré ses richesses souvent ruiné, et à coup sûr oublié après la digestion. Un Italien ne fait rien de tout cela; sa manière de paroître après avoir amassé, par une vie frugale, un grand argent comptant, est de le dépenser à la construction de quelque grand édifice public qui serve à la décoration ou à l'utilité de sa patrie, et qui fasse passer à la postérité d'une manière durable sa magnificence et son goût. Ce genre de vanité n'est-il pas mieux entendu que l'autre? Ne va-t-il pas mieux à ses fins? D'abord, si l'on mesure le faste par la dépense, comme cela est juste, celle de l'Italien est beaucoup plus grande; ajoutez qu'il répand son argent parmi les métiers de première nécessité encore plus que parmi les métiers de luxe, au lieu que parmi nous c'est le contraire. Quant au plaisir qu'on peut prendre soi-même à ces sortes de dépenses, n'y en a-t-il pas autant à voir croître sous ses yeux des ouvrages qui reste-

ront, qu'à voir l'arrangement d'un festin qui va disparoître, outre que ce premier genre est d'une espèce plus satisfaisante et plus noble; et, quant au plaisir que l'on peut donner aux autres, n'y en a-t-il pas autant à se régaler les yeux qu'à se régaler le palais? Une belle colonne cannelée vaut bien une bonne gelinotte; après l'avoir vue on la verra encore. C'est un régal perpétuel, présent et avenir, tous y sont moitié nés; et il est constant que, plus la fête est générale, plus celui qui la donne sait représenter et se faire honneur de son bien. Il me semble, mon gros Blancey, que, malgré votre abominable goinfrerie, mon suffrage doit être de grand poids sur cet article, à moins que votre langue de serpent n'ait menti au Saint-Esprit, quand elle m'a donné dans le public la réputation d'être d'une inouïe et d'une superlative gourmandise. Pour vous, Neuilly, qui avez l'honneur de partager ce blâme avec moi, je me tiens néanmoins assuré que votre sentiment sera conforme au mien. Je conclus de cette savante et profonde dissertation que les Italiens n'ont pas grand tort de se moquer à leur tour de votre genre de faste, *che tutto se ne va an Catalaio*

(c'est leur expression burlesque), et qu'ils seroient au moins fondés à taxer de vilenie nos grands seigneurs, parce que ceux-ci ne font point d'édifices publics, aussi bien que nous à leur faire un pareil reproche, parce qu'ils ne tiennent pas une grande table. Mais la table est en soi une chose très-agréable : d'accord. Qui le sait mieux que moi ? C'est un amusement journalier qui forme un des principaux biens de la société. Oui, quand on mange sans faste entre un petit nombre d'amis ou de gens qui se plaisent ensemble. C'est ce que font chez nous les gens de bon goût et d'une fortune ordinaire. Je blâme les Italiens de ne pas savoir en user de même ; mais les gens d'une fortune ordinaire ne sont pas faits pour entreprendre des constructions publiques. Ainsi ma dissertation ne les regarde pas ; elle ne se rapporte qu'aux personnes faites pour représenter. Or, je soutiens que ceux-ci, dans leurs grandes tables, n'ont en vue ni le plaisir de manger, ni celui de la société qu'ils n'ont pour but que d'étaler un faste qu'ils se croient obligés d'avoir par état ; que l'objet de leur magnificence est fort mal choisi ; qu'ils feroient mieux pour eux et pour les autres

de donner de petits soupers et de construire de grandes fabriques, d'avoir des berlines unies et des statues de marbre. Telle est ma thèse en dépit de tous les arguments de Blancey. *Dixi.*

Indépendamment des curiosités anciennes et modernes dont cette ville fourmille, un seul des trois articles suivants, pris chacun en particulier, vaut la peine que l'on fasse exprès le voyage de Rome, l'église de Saint-Pierre, les fontaines, le coup-d'œil du Janicule. Il est vrai que Rome paroît située tout exprès pour avoir des eaux, entourée comme elle est d'un demi-cercle de montagnes abondantes en sources; mais elles sont toutes à la distance de trois ou quatre lieues. Quelles dépenses n'a-t-il pas fallu faire pour les conduire? Les aquéducs des anciens Romains, leurs égoûts, leurs châteaux d'eau sont des ouvrages prodigixeuIl en a coûté, depuis deux à trois siècles, des frais énormes pour en remettre en état une partie seulement, qui, avec quelques nouvelles adjonctions, a suffi pour fournir la ville d'une innombrable quantité de fontaines, grandes ou petites. Il n'y a presque point de places vuides où l'on n'en trouve une ou plusieurs. On en ren-

contre à chaque pas le long des rues, dans les maisons, dans les jardins, par-tout. L'inégalité du terrein de la ville et ses montagnes ont donné la facilité de les multiplier par l'attention qu'on a eue de faire d'abord arriver les eaux dans des lieux élevés ; de sorte que les fontaines d'en-haut servent de réservoirs à celles d'en bas. Je n'imagine point d'ornements dans une ville, comparables à cette profusion de sources et d'eaux jaillissantes ; elles me font plus de plaisir encore que les bâtiments. Les grandes sont toujours d'un goût noble, les petites d'un goût agréable, qui quelquefois dégénère trop en badinerie, surtout dans les jardins, où à la vérité cela est plus supportable ; mais dans les grandes, ce ne sont plus des filets d'eaux, ce sont des torrents, des rivières entières qui s'échappent de tous côtés. Outre l'abondance naturelle de l'eau, on sait encore en ménager la chûte avec l'adresse nécessaire pour lui donner la plus grande surface possible. De tout ce que j'ai vu ici et ailleurs, rien ne m'a surpris davantage au premier coup-d'œil que la fontaine de la place Navone ; aussi faut-il dire que rien en ce genre n'est plus auguste, ni d'une plus merveilleuse exécu-

tion. L'admirable estampe que vous connoissez n'en donne encore qu'une foible idée ; elle me fit à la première vue beaucoup plus d'effet que l'église Saint-Pierre, non que je veuille néanmoins par-là égaler ces deux objets l'un à l'autre ; car Saint-Pierre est plus étonnant la millième fois que la première. Figurez-vous seulement au milieu d'une place cette masse de rochers percés à jour ; ces quatre colosses du Danube, du Nil, du Gange et du Rio de la Plata, couchés sur les angles du rocher, versant de leurs urnes des torrents d'eau ; ce Nil qui voile sa tête ; ce beau lion qui sort de sa caverne et vient s'abreuver à la fontaine ; ce cheval qui boit d'un autre côté ; ces reptiles rampants sur la montagne ; ces bouillons d'eau qui rejaillissent de tous côtés sur les pointes des rochers ; et à la cime du roc un obélisque de granit, tant que l'on peut lever la tête. Avec tout ceci, la fontaine de *Montorio* m'a fait encore plus de plaisir, et ne m'a guères moins causé de surprise : c'est un arc-de-triomphe à cinq portes au-dessus du mont Janicule, trois grandes et deux plus petites ; au lieu de portes ce sont des nappes d'eau perpendiculaires, qui en ferment le vuide en retom-

bant dans un vaste bassin. En même temps que vous jouissez d'un spectacle si neuf et si agréable, retournez la tête du côté de la ville, au moment où le soleil incliné sur l'horizon en éclaire le sommet; voyez cet étonnant assemblage de dômes, de campaniles et de coupoles dorées, de faîtes, de façades, d'églises et de palais, d'arbres verts, d'eaux jaillissantes. Il n'y a point de coup-d'œil de la ville de Paris égal à celui-ci, malgré l'ornement même qu'y ajoute la vue des environs de cette ville, infiniment plus agréables par la nature et plus embellis par l'art que les environs de Rome.

Le Janicule, sur lequel nous sommes à présent, est resté l'une des collines les plus élevées de Rome, se trouvant à l'extrémité du faubourg au-delà du Tibre, dans un canton qui n'est sujet à être ruiné ni rebâti. Les destructions continuelles et les réédifications dans les quartiers habités de cette ville si souvent renversée, ont tellement comblé les vallons, que l'on auroit peine à reconnoître aujourd'hui l'*urbs septicollis*: tant les sept montagnes, ou, pour parler plus vrai, les sept collines sont effacées en plusieurs endroits par l'exhaussement successif

des lieux bas ; ce qui n'empêche pas qu'à tout prendre le terrein ne reste encore fort inégal. Les collines dont le tertre reste marqué d'une manière fort distincte, sont le Laventin, le Cælius, le Palatin, le mont Pincius dans la ville, et le Janicule au Transtevère : il n'y a que bien peu d'endroits dans les lieux bas où l'on apperçoit l'ancien sol et le vieux pavé de Rome, qui est de larges pierres plattes. Dans quelques autres, lorsque l'on veut jeter les fondements d'une maison neuve, on ne trouve, jusqu'à de grandes profondeurs, qu'une terrein remué ; alors, à ce que j'ai ouï dire, il faut pour la solidité creuser dans ce terrein mobile les fondations aussi profondes que l'on veut donner de hauteur extérieure au bâtiment ; ce qui le tient en équilibre : mais ce sont de grands frais.

Vous voudriez que je vous fisse une description circonstanciée de tous ces édifices et palais que l'on apperçoit d'ici ; mais, mes amis, c'est un radotage : je vous dis, je vous dis encore un coup, que cela ne se peut. Ignorez-vous l'aventure par laquelle j'ai débuté à mon entrée triomphante dans Rome. J'allai débarquer à la douane ; c'étoit autrefois

la *curia Antoniana*. Tandis que j'étois attaché, comme un badaut, à considérer cet admirable portique de colonnes antiques cannelées, et à m'indigner contre les animaux indécrotables qui ont rempli les interstices de ces colonnes par un infâme torchis pour ne faire un repaire de fripons, les maudits commis de la douane fouilloient mes hardes et trouvèrent, sur le coussin de ma chaise de poste, le second volume de Misson : aussitôt confisqué au profit de l'inquisition, c'est justement le volume de Rome ; voilà mon guid'âne perdu. Ainsi, vous voyez que je ne pourrai plus vous rien dire ; je suis dans le cas de ce cardinal dont parle la satyre Ménippe :

Son éloquence il n'a pu faire voir,
Faute d'un livre où gît tout son savoir.
Seigneurs États, excusez ce pauvre homme,
Il a laissé son calepin à Rome.

Jugeant qu'il me seroit impossible de retrouver ici chez les libraires un livre si bien noté à l'index expurgatoire, j'ai tout tenté pour amolir le cœur de ces perfides commis; j'ai même offert de leur donner les deux autres

autres volumes de Misson en contre-échange de celui-là. Rhétorique inutile.

Les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que les maîtres.

C'étoit bien pis à l'autre chaise de poste, où l'on confisquoit à M. Loppin une pièce de velours ciselé qu'il venoit d'acheter à Florence, encore fut-il blâmé de toute la société de l'avoir laissée exposée à la cupidité de ces gens-ci; mais qui se seroit douté que, dans une ville où les ouvriers ne font point d'ouvrages, on se fût nouvellement avisé d'y établir une manufacture de velours ciselé et de déclarer de contrebande ceux des manufactures étrangères? Cependant la bonne-foi, fondée sur l'ignorance d'une loi, et quelques sequins lâchés aux commis, ont remis M. Loppin en possession de son velours, tandis que mon cher Misson reste damné à perpétuité. Ce n'est pas que le P. Bremont, dominicain, membre du saint-office, ne m'ait offert de le tirer de la gorge de satan par la toute-puissance du saint-père, si je voulois dire à sa sainteté que j'avois un pouvoir particulier de mon évêque pour tenir des livres défendus. Diantre! je n'ai eu garde de

me prêter à cette supercherie, de peur de tomber roide mort, comme Ananie, pour avoir menti devant le successeur de Saint-Pierre. Au vrai, je n'ai pas jugé que cette bagatelle valût la peine d'en faire parler au pape. Je me suis rejeté, pour me guider dans ma course, sur une platte et longue description de Rome, par Deseine, en marge de laquelle j'avois fait quantité de petites notes et de remarques. Mais vous n'êtes pas plus avancés ; car j'ai égaré le premier tome dans une église. Voilà-t-il pas Blancey qui va dire que je perds tout ! Parbleu ! pour vous, vous n'avez pas perdu la parole.

LETTRE XVI.

A M. L'ABBÉ CORTOIS.

Finances. Billets de banque. Loteries. Logements. Équipages.

Qui vient d'être attrapé comme un renard qu'une poule auroit pris ? c'est votre serviteur. Je croyois bonnement, sur la foi des lettres de crédit de M. Montmartel, que

j'allois remplir mes poches d'or et d'argent; mais *il signor conte Giraud*, notre banquier, nous a appris ce que nous ignorions ; savoir, qu'on ne sait presque ce que c'est que de l'argent à Rome, où le systême des billets de banque a lieu depuis un temps infini ; de sorte que notre grand trésorier, au lieu de nous payer en jules, ne nous a proposé que des billets sur les Monts-de-Piété, ou *Banco del Spirito Sancto*. Quoique ces billets valent ici de l'or en barre, ils ne font cependant pas notre compte ; car ils n'ont point cours hors de Rome, et je ne puis croire que, quand il faudra partir, messeigneurs les maîtres de poste ou autres pareilles gens veuillent nous faire crédit, jusqu'à ce que nous revenions en Italie. D'ailleurs il faut même ici de l'argent réel en mille occasions, n'y ayant point de billets au-dessous d'environ vingt écus de notre monnoie. Ainsi il a fallu prendre un ajustement. Nous nous sommes munis d'abord de lettres-de-change sur Naples, dont nous allons incessamment chercher le montant ; cet évènement précipitera notre voyage. Ces sequins nous serviront ici pour l'argent de la poche, et la plus grande partie sera précieusement mise en prison au fond

d'un coffre jusqu'à notre départ. Pour le séjour, nous avons pris du papier pour la grosse dépense. Il sembleroit, quand on a ces billets, qu'il ne seroit plus question que d'en aller, comme cela se dit, toucher le montant à la banque ; mais ne vous y fiez pas, ils vous couperont vos billets en d'autres moindres, et vous donneront seulement un *Poco di denari* pour faire l'appoint. Le seul secret de tirer d'eux de l'argent, ce seroit de n'avoir à leur présenter que des billets tout ronds de vingt écus ; aussi, pour n'y être pas attrapés, les rusés n'en fabriquent presque point de cette somme, et font presque tous leurs moindres billets quelque chose au-dessus. A cela près, la confiance et la sûreté en cette banque ont été extrêmes jusqu'à présent. C'est delà que Law avoit pris l'idée de ce systême qui nous a fait tant de mal en France, et qui, au vrai, n'étoit pas mauvais en soi, s'il eût été retenu dans de certaines bornes, puisqu'en même temps qu'il multiplioit l'argent universel, il en facilitoit le transport et le commerce ; mais il ne falloit pas avoir affaire à un prince trop facile et à une nation fougueuse qui pousse tout à l'extrême.

Law est mort à Venise, n'ayant laissé pour tout bien à sa mort, de tant de millions qu'il avoit maniés, qu'environ 80 mille écus, presque tout en meubles et en tableaux, dont il étoit fort amateur. Je tiens ce fait de son exécuteur testamentaire. Il vivoit de la pension de ministre d'Etat. C'étoit un génie hardi, qui ne s'occupoit guères du soin d'amasser des richesses, et qui n'étoit sensible qu'à celui de mettre en exécution des idées souvent trop vastes.

Les Italiens sont tout autrement modérés, et les choses subsistent long-temps avec eux sur le pied où elles ont été mises. On a cependant donné ici à la longue dans un des inconvéniens qui nous ont fait tant de tort ; c'est de fabriquer une quantité de billets, dont la somme va fort au-delà de l'argent monnoyé qui est dans l'Etat ; ce qui a réduit à la nécessité de faire de gros emprunts pour faire face, quand il a fallu dans l'occasion, et a chargé l'Etat de dettes immenses qui, allant toujours en se multipliant, comme cela est inévitable, pourront bien enfin tout culbuter. L'argent effectif est aujourd'hui si rare à Rome, qu'à peine en apperçoit-on de l'espèce. On dit même que sous ce Gouver-

nement-ci on a pris, pour le multiplier, le parti le plus détestable de tous ; c'est d'en affoiblir le titre : voilà le moyen d'achever de tout décrier vis-à-vis l'étranger. Les murmures sont grands ici sur ce pitoyable état des finances, et sur ce que sous ce pontificat-ci l'espèce est plus rare qu'elle n'a jamais été. On se figure que les Corsini, voyant approcher la mort de leur oncle, transportent le peu qu'il en a à Florence leur patrie ; et l'on est fort dans l'intention de prendre au prochain conclave un pape romain, ou du moins natif de l'Etat ecclésiastique, pour que l'argent que prendront ses parents reste au moins dans le pays papal. Quoi que l'on fasse, il ne faut pas croire néanmoins qu'on mettra jamais grand remède à cette maladie des finances, non plus qu'aux autres désordres du Gouvernement, vu les vexations continuelles de ses vieux souverains, qui, étant élus dans un âge trop avancé pour avoir de longues vues, ne songent qu'à passer, le moins mal possible, le temps de leur pontificat, et à enrichir tant qu'il dure ce qu'on appelle ici le *népotisme* ; sauf ensuite à ceux qui leur succéderont à se tirer d'affaire et à pourvoir aux choses comme ils

s'aviseront. J'ai ouï assurer ces jours-ci à des gens qui en doivent avoir connoissance, que la chambre apostolique avoit à présent près de 380 millions de notre monnoie. Il n'est plus question d'acquitter jamais la totalité de ces capitaux; ce seroit une entreprise presque impossible. On se contente d'en payer l'intérêt qui, je crois, étoit dans le temps de l'institution à six pour cent, et n'est plus aujourd'hui qu'à trois. Le paiement de ces intérêts est assigné sur les revenus qui proviennent de différentes provinces de l'Etat ecclésiastique. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait encore manqué à ces assignaux; ainsi ces dettes sont regardées comme fort bonnes, et même comme le meilleur effet qu'on puisse avoir à Rome où les terres ne rendent que fort peu.

Mais le grand mal est que les gros créanciers du pape ne sont pas ses sujets, ce sont des Génois et des Florentins; ce qui fait sortir tout l'argent ecclésiastique hors de l'Etat, ou, pour mieux dire, il n'y en entre point; et l'argent qui devroit venir fait toujours un tel circuit par le maquignonage des payeurs, qu'il va aboutir entre les mains des Génois ou des Florentins. Le pape n'a ni mines ni

vaisseaux, ni commerce par terre ou par mer, très-peu de manufactures. Tout son revenu vient des impôts qu'il tire comme prince temporel de ses sujets qui, à cet égard, sont extrêmement peu chargés, et de la distribution qu'il sait faire par l'Europe de son parchemin. Cette distribution est lucrative, mais non pas autant qu'on se le figure ordinairement. Je tiens du cardinal de Tencin que ce qu'il tire de la France ne va pas à plus de 5 à 600 mille francs par année commune; mais toutes ces sommes étrangères ne sont payées qu'en remises considérables sur les banquiers des pays qui ont l'argent, lesquels s'entendent avec les créanciers de l'État ecclésiastique pour leur payer l'argent à eux-mêmes, qui par-là n'a jamais l'honneur de voir Rome. Ainsi, cela n'apporte point d'argent en cette ville, où d'ailleurs rien n'y en produit.

Le Mont-de-Piété et la banque du Saint-Esprit sont les deux endroits où l'on paie. Ce premier lieu sur-tout a un très-bel établissement, fort bien inventé et fort profitable, tant au souverain qu'à ses sujets, à qui il épargne beaucoup de mauvais marchés. Tous ceux qui ont besoin pour un

an y déposent pour gages, nippes, argenteries ou bijoux, etc. dont on leur donne une reconnoissance ; on fait estimer très-loyalement par des connoisseurs la valeur de l'effet, et le Mont-de-Piété prête dessus pour un an avec intérêt à deux pour cent, presque jusqu'à concurrence de la valeur de l'effet ; je pense que c'est jusqu'à quatre cinquièmes. Si la somme est au-dessus de trente écus romains, qui font plus de cinquante des nôtres, on ne prend point d'intérêts pendant la première année. A défaut de retirer l'effet au bout de l'année, on le garde encore autant de temps ; après quoi on le fait vendre. Le Mont-de-Piété se paie de ce qui lui est dû, intérêts et capital ; et, s'il y a du surplus, on le garde en dépot pour le rendre au propriétaire quand il viendra le redemander. Il y a là de grands magasins où toutes les choses sont serrées et rangées en fort bon ordre. L'administration s'en fait très-fidèlement. Les gens les plus riches de Rome et les plus rangés, pour s'épargner le soin et le risque de garder beaucoup d'argent chez eux, font porter leurs revenus, à mesure qu'ils les reçoivent, à l'une de ces deux banques publiques, et tirent dessus à mesure qu'ils ont

quelques paiements à faire. On ne refuse pas même de payer au-delà du dépôt, quand il en est question; mais dans le décompte on leur fait payer l'intérêt.

Ces deux banques ont perdu beaucoup de leurs anciennes richesses; on n'y trouve plus, à beaucoup près, la même quantité d'*effectivo*, c'est-à-dire, d'argent monnoyé. J'ai ouï dire qu'il y a une douzaine d'années, les fonds ordinaires étoient encore communément d'un million d'écus romains, et qu'aujourd'hui ils ne rouloient que sur environ cent trente mille. Tout, comme je vous l'ai dit, s'y paie et s'y délivre en papier ou *charta*. Cependant leur crédit est si grand, que si le pape en vouloit créer une nouvelle, en assignant le paiement des intérêts sur quelqu'une des parties libres de l'Etat ecclésiastique, on ne doute pas qu'on y portât, en très-peu de temps, plus de cent mille écus pour en faire les premiers fonds. Ceux qui veulent vendre les actions qu'ils ont là-dessus, en trouvent aujourd'hui cent ving-huit pour cent, et cela ira toujours en augmentant. C'est assez singulier de voir qu'à mesure que le revenu diminue, le capital augmente. Je ne doute pas qu'il n'en faille attribuer la cause au mauvais état des

fonds de terre dont le dépérissement a mis dans la nécessité de se pourvoir de cet effet, faute de meilleur. Le pape Benoît XIII voulut mettre l'intérêt des actions à deux pour cent; ce bruit néanmoins ne les fit baisser qu'à cent dix-huit.

Le pape actuel, pour grossir ses fonds, a établi dans son État une espèce de loterie qui se tire tous les mois, ou plutôt un biribi fort compliqué, semblable au jeu de Gênes, dont je vous ai déjà fait mention quand j'y étois. Il me sera, je crois, très-difficile de vous donner, en peu de mots, une idée claire de ce jeu singulier. Il consiste dans l'extraction de cinq noms propres hors d'une roue qui en contient quatre-vingt-dix. Si le ponte joue simple, il le peut faire en deux manières: 1°. en pariant pour un nom; si ce nom est tiré dans les cinq, il gagne un peu plus de treize fois sa masse; 2°. en pariant que le nom qu'il a choisi viendra dans un tel ordre, par exemple le quatrième, auquel cas il gagne environ soixante-dix fois sa masse. Si le ponte joue double, il peut le faire également de deux manières: 1° en pariant que deux noms choisis viendront dans le tirage, auquel cas il gagne un peu moins de deux cents soixante-

dix fois sa masse ; 2°. en pariant que, de tout autant de noms qu'il en veut choisir, il en sortira deux dans le tirage des cinq ; alors il gagne de même deux cents soixante-dix fois sa masse. Mais il faut de cette manière qu'il paye autant de fois la masse que le nombre des noms qu'il a choisi se peut combiner par deux ; en dix façons il paie dix masses. On joue de même triple de deux manières, et on gagne 3430 et tant de masses, soit 1°. en pariant que trois noms choisis viendront cumulativement parmi les cinq du tirage ; soit 2°. en choisissant tant de noms qu'on veut, en pariant pour trois de ces mêmes noms parmi les cinq ; mais dans ce cas on paie autant de fois la masse que la quantité de noms choisis peut se combiner par trois. Enfin on joue par triple double, et c'est la manière la plus usitée ; ainsi on choisit tant de noms qu'on veut ; s'il en vient deux, on gagne le prix du jeu double ; s'il en vient trois, on gagne le prix du jeu triple, et en jouant de la sorte, on paie la masse autant de fois que le nombre de noms choisis se peut combiner en deux et trois façons.

Autant qu'on vient de me l'expliquer, ou plutôt autant que je l'ai pu comprendre après

une très-grande contention d'esprit, voilà en substance ce que c'est que ce jeu extraordinaire où il se perd tant d'argent en Italie. Car il est très-aisé de voir qu'il est très désavantageux pour les pontes, et encore plus, à ce qu'il me semble, que ne sont nos loteries, Pharaon et Biribi; cependant l'espoir du gros gain y attire, comme aux nôtres, quantité de gens de toutes les provinces. Je ne vous ai marqué que les paiements par nombre ronds, faute de me souvenir des nombres au juste. Le fond du jeu romain monte, à ce que l'on dit, à plus de cent mille écus par mois. Là-dessus il y a un gros gain certain pour le pape, qui est porté dans ses coffres en argent comptant. S'il étoit mis dans les banques publiques, il pourroit y rémédier au défaut d'argent effectif; mais loin delà, la chambre apostolique le fait elle-même passer dans les pays étrangers, comme Toscane, Gênes ou Naples, afin d'y gagner le profit qui est offert par ceux à qui cet argent est donné en échange de billets à prendre sur Rome.

Je ne veux point quitter la banque ni les banquiers, sans vous faire part d'une bonne fortune que j'ai eue chez le *signor conte Giraud*. Après de grandes excuses sur ce qu'il

ne nous donnoit point à dîner, n'étant point dans cet usage, il me pria de lui permettre de me présenter quelques bouteilles de vin de France pour me dédommager de la froideur et de la platitude de ceux du pays. Cette permission lui ayant été donnée de grand cœur, à mon retour, j'ai trouvé dans notre palais six belles douzaines de bouteilles de vin de Champagne, moitié rouge, moitié blanc. Ma foi! le cadeau est tout-à-fait honnête; j'aimerai ce banquier à la folie, pourvu que son vin n'ait pas de déboire, et que je n'aille pas le retrouver dans l'escompte des lettres-de-change. Les gens qui donnent beaucoup sont sujets à prendre de même. En attendant voici un petit fond pour le ménage, non sans besoin; car nous avons fait recrue de deux voyageurs fort altérés. Ceci nous annonce que nos compatriotes viennent d'arriver cette semaine. Mardi, en m'éveillant, un de mes gens m'annonça qu'il venoit d'appercevoir dans la place un de ceux de Legouz. Je me levai à la hâte, et courus les embrasser à l'auberge du Mont-d'Or, où ils avoient mis pied à terre la veille fort tard. Migieux étoit déjà en course; Legouz étoit encore au lit. Nous avons commencé à perte d'haleine cent

discours interrompus. Je vois qu'il y a par fois de petites noises dans la société des survenants ; cela est tout simple. Un voyage est comme un mariage ; on se voit jour et nuit ; on se pratique tant ; on ne se contraint guères ; on a souvent du mal-aise et quelquefois de l'humeur. Nous n'en sommes pas toujours exempts entre nous quatre ; mais nous sommes convenus tacitement de crier comme des démons pendant une mortelle seconde, après quoi autant en emporte le vent ; la minute suivante on n'y a pas fait attention. Il y a ici deux autres gentilshommes français qui avouent de bonne foi que de partie faite ils s'étranglent tous les matins ; encore conviennent-ils que cela vaut mieux que d'être seul en pays étrangers, et ils ont raison.

J'ai amené nos deux arrivants dans notre susdit palais, où, en nous retranchant, Lacurne et moi, chacun une pièce de nos appartements, nous avons fait moyen de loger Legouz. Pour Migieux, *surgat junior*, il a pris un logement dans le voisinage, et nous faisons ménage en commun. Nous voilà donc aujourd'hui tous six emmaisonnés avec un nombreux cortège de domestiques, tant de

chaises de poste qu'on ne sait où les fourrer, outre trois vénérables carrosses antiques, à qui la place d'Espagne sert de remise depuis le *Principe di Blaisy*. Votre Patrie n'avoit pas fourni dans Rome un si grand train; j'espère pourtant que nous ne mangerons pas cinquante mille chacun en deux ans.

A propos, messieurs les gens d'église, de quoi vous avisez-vous de vouloir interrompre la liberté publique par une licence plus grande encore? Nous avions pris la coutume d'avoir la nuit, comme en France, de grands flambeaux derrière nos carrosses. On nous a fait dire que cela étoit hors d'usage, et que les citoyens romains ne goûtoient pas cette illumination nocturne, qui, éclairant quelquefois les passagers plus qu'ils n'auroient voulu, pourroit nous attirer quelque mauvaise affaire.

J'ai pensé que l'avis venoit de quelque P....honteux; j'entends de quelque prélat honteux qui est bien aise d'exercer en secret sa charité pour le prochain. Il est pourtant dur d'aller à tâtons l'hiver dans une ville où il n'y a point de lanternes. Il a fallu se réduire à en porter une petite attachée au brancard.

card. Tous les carrosses mal graissés rodent ainsi la nuit en gémissant, semblables à de pauvres ames du purgatoire, en ce lugubre équipage; encore crie-t-on quelquefois : *Volti la laterna*, c'est-à-dire : *Ne me troublez point dans mes opérations*, et aussitôt chacun obéit à l'ordre. Voyez s'il y a rien de plus gracieux que cette liberté citadine dont on jouit ici sous la protection du saint-père.

Adieu, mon bel abbé ; mille tendresses et compliments à votre belle-sœur et à tous les vôtres. Vous ne trouverez pas ma lettre de fraîche date. J'ai trouvé cette première page que j'avois commencée à vous écrire peu après mon arrivée, et j'ai continué sur le même chapitre. Vous en ferez part à Neuilly.

LETTRE XVII.

A M. DE QUINTIN.

MÉMOIRE SUR ROME.

Mon cher Quintin, je commence avec vous mes mémoires par l'endroit le plus voisin de ma maison ; je les suivrai comme je pourrai

en voguant çà et là, à la manière du petit *Potot;* et, puisque vous voulez les avoir, vous les aurez dans l'ordre où je les ai couchés par écrit, à mesure que j'en avois.

Vous savez que je suis logé au pied de l'escalier de marbre de la Trinité-du-Mont, vis-à-vis de la fontaine de la Barquasse. Cette fontaine représente un petit lac, sur lequel est une barque; et du milieu de cette barque s'élève un jet d'eau qui en fait le mât. L'idée est neuve et jolie; mais dans l'exécution l'effet m'en paroît médiocre.

La montagne voisine, au-dessus de laquelle est le couvent des Minimes français de la Trinité, est entièrement revêtue de marbre blanc; le tout formant le plus grand et le plus large escalier de l'Europe sans contredit, interrompu par huit terrasses, repos ou perrons pavés et revêtus de marbre, ornés de cintres, d'architectures, de balustrades et de longues inscriptions. Les marches sont variées par des cintres saillants ou rentrants, ou par des doubles rampes. Ce prodigieux ouvrage n'a pas été exécuté avec soin; il se dément déjà quoique neuf. Comme l'église est aux Français, et que la montagne est censée être une dépendance de l'église,

la France a beaucoup contribué aux frais de ce nouvel établissement, dont le cardinal de Polignac a procuré l'exécution ; aussi a-t-on ici soin de mettre de belles inscriptions sur son compte. Notre cardinal d'aujourd'hui, alors abbé Tencin, auroit fort souhaité d'avoir sa part de ces éloges lapidaires. Il prétend qu'il étoit alors à Rome, et que personne n'a plus contribué que lui à faire faire ce monument ; mais le Polignac a toujours dit : *Nescio vos*, et *nullum silentium* sur le Tencin. Je ne doute point que ceci ne soit une des premières causes de la mésintelligence qui règne entre ces deux princes de l'église. Jugez combien elle a dû s'accroître par le mémoire que le cardinal de Polignac a envoyé à M. de Chauvelin, et par le retard qu'ils ont mis de concert à la promotion de Tencin au cardinalat. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les deux éminences se détestent très-cordialement ; et le Tencin n'a pas envie qu'on l'ignore, à ce qu'il m'a paru plusieurs fois dans les conversations que nous avons ensemble. Je me suis fort trompé, si la haine n'est pas une des passions dominantes de cet éminentissime prélat, et celle de toutes qu'il a le plus de peine de dissimuler. Au reste, la mémoire

du Polignac est fort chérie des Romains. Je vois que chacun s'empresse à me demander de ses nouvelles et à me faire son éloge, à montrer la joie qu'on aura de le revoir, s'il revient ici pour le prochain conclave. Ce n'est peut-être pas un grand politique ; mais c'est un homme d'esprit et de mérite, plein de noblesse et d'affabilité dans ses manières.

Les armes de France sont sur le portail de l'église de la Trinité ; et de plus, tandis que le cadran de l'horloge de l'une des tours marque les heures à l'italienne, d'un coucher du soleil à l'autre, le cadran de l'autre tour les marque à la française par le passage du soleil dans le méridien ; c'est la seule horloge de Rome qui soit réglée de cette manière. Comment les Italiens peuvent-ils persister dans leur mauvaise méthode, qui rend chaque jour et chaque heure de la journée inégaux ? Elle n'a d'autre commodité que pour les voyageurs, à qui elle donne le petit avantage de toujours savoir combien il leur reste d'heures de soleil pour faire route. Au reste, on est bientôt fait à l'une des manières comme à l'autre ; et nous tenons depuis huit mois nos montres réglées sur celles du pays. C'est dans cette église qu'est ce fameux tableau de

Descente de Croix, par *Daniel de Volterre*, si estimé du Poussin, qui le jugeoit un des quatre premiers tableaux de Rome. Quelque mérite qu'ait ce tableau, quelque respect qu'on doive avoir pour le suffrage du Poussin, j'aurois peine à mettre dans ce rang l'ouvrage en question. Le couvent est situé en bon air et en belle vue; il a un jardin, un beau vaisseau de bibliothèque, et de très-honnêtes moines qui savent plus que leur métier. J'y ai trouvé un Saint-Jacquier, très-habile géomètre, qui travaille avec un sien compagnon à un commentaire, en 4 vol. *in*-4°., sur les principes de philosophie de Newton. Les premiers volumes s'impriment actuellement à Genève. J'ai ouï dire beaucoup de bien de cet ouvrage. Vous savez ce que disoit Mallebranche, que Newton étoit monté au plus haut de la tour, et avoit tiré l'échelle après lui. Le P. Jacquier fabrique une nouvelle échelle pour pouvoir l'atteindre. Je lui reprochai en riant son ingratitude d'avoir préféré la méthode Newtonienne à celle de Wolff qui a si bien mérité de l'ordre des Minimes par son traité des *Minimis et Maximis*; mauvaise pointe.

Près de la Trinité ne manquez pas de voir

Villa Medicis. la villa Medicis; vous y trouverez une maison revêtue de bas-reliefs antiques, un joli parterre, un obélisque autrefois placé dans le cirque de Flore, quelques fontaines agréables, sur-tout celle où est un excellent lion, une montagne factice en pyramide, recouverte d'arbres disposés régulièrement avec un petit castel au sommet; des colonnes et des marbres dans les appartements et diverses statues antiques, tant en dedans de la maison qu'au dehors. Sans doute que vous n'oublierez pas la Niobé et ses enfants, histoire entière par *Phidias* ou par *Praxitèles*. (Dieu me damne si je me souviens lequel des deux). C'est un ouvrage très-célèbre; mais il y a des antiques plus belles que celle-là. Vous serez consolé de n'y plus trouver la Vénus de Médicis; car vous l'avez déjà vue à Florence, où on l'a fait transporter depuis plusieurs années: on la cassa en la voiturant. O les damnables mal-adroits! Par bonheur elle est si bien rejointe qu'on ne s'en apperçoit point du tout.

Vous avez encore aux environs de notre place, le vaste palais d'Espagne, habité par notre ami le cardinal Aquaviva, de qui j'aurai souvent occasion de vous parler.

L'église Saint-André avec son dôme singulier, demi-dôme et demi-clocher, par le *Borromini*, qui ne peut se défendre des inventions d'un goût bizarre. Le collège de *Propaganda fide*, où l'on engraisse des missionnaires pour donner à manger aux Cannibales. C'est, ma foi! un excellent ragoût pour eux que deux pères franciscains à la sauce rousse. Le capucin en daube se mange aussi comme le renard quand il a été gelé. Il y a à la Propagande une bibiothèque, une imprimerie fournie de toutes sortes de caractères des langues orientales, et des petits Chinois qu'on y élève ainsi que des allouettes chanterelles pour en attraper d'autres. J'y vais voir quelquefois le prélat Monti, Boulonnais, frère de feu notre cordon-bleu, et souvent le P. Fouquet notre compatriote, avec qui j'ai des conversations sur la Chine qui ne finissent point. Monti est bibliothécaire en chef de la Propagande: il sera bientôt cardinal. C'est un homme de mérite et savant dans la littérature orientale. Je m'expliquois l'autre jour avec lui sur la pensée que j'avois que l'on pourroit peut-être retrouver dans les manuscrits arabes quelques traductions de nos anciens historiens perdus. Il m'a ôté St-André.

toute espérance à cet égard, en me disant que les Arabes n'ont jamais mis le nez dans aucun livre grec ou latin, qu'autant qu'il étoit relatif aux études de leur goût, telles que l'astrologie, la médecine ou la philosophie d'Aristote; que c'est par-là que nous avons recouvert les traductions arabes de l'Almagen et quelques autres de ce genre; que, pour l'histoire des nations étrangères à eux, ils ne s'y sont jamais adonnés : et que très-peu curieux de s'instruire de celle de notre Europe, et des livres qui en traitent, ils se contentent d'apprendre celle de leur pays dans leurs propres livres remplis de fables.

Palais Borghèse.

Le palais Borghèse, de l'architecture de *Lunghi*, est assurément un des beaux édifices de Rome. Il est situé sur une petite place quarrée, où est la façade d'entrée; mais la façade la plus longue et la plus belle est celle de côté. Le bâtiment est une espèce de pentagone irrégulière presque de la forme d'un clavecin. La première cour est quarrée, formée par quatre corps-de-logis à plusieurs étages, autour desquels en-dedans régnent deux portiques colonnades ou loges, comme il vous plaira de les appeler. La première d'ordre dorique, et la supérieure d'ordre

ionique, portant un attique qui va jusqu'au toit. Le second portique est fermé par une balustrade entre les colonnes, et forme une tribune ou corridor faisant le tour et la desserte des logements. Les fenêtres des chambres donnent sur le corridor; les chambres en sont moins éclairées, mais aussi plus à l'abri du soleil. Cette manière de bâtir avec deux ou trois colonnades l'une sur l'autre, est tout-à-fait magnifique; et c'est ainsi que sont construits ici la plupart des grands palais, les appartements d'en-bas composés d'une enfilade de quantité de salles et galeries remplies de tableaux. On a fait paroître l'enfilade encore plus grande qu'elle ne l'est par un artifice fort agréable. La pièce de l'intérieure donne sur le Tibre, et est ouverte par une porte-fenêtre; dans le terrein vis-à-vis, de l'autre côté du Tibre, on y a pratiqué une foule de jets d'eau qui, vus de l'autre bout de l'appartement, forment un joli coup-d'œil à un éloignement considérable, terminé par un petit cabinet fait exprès; toute cette distance paroît appartenir à la maison. Dans les salles, les embrasures des portes et les tables sont d'albâtre, aussi bien que certaines fontaines à jets d'eau naturels, retom-

bant dans des bassins de marbre. Le milieu de l'appartement est égayé par un petit jardin de fleurs avec force jets d'eau. Je ne vous parle pas des cheminées qui, dans ce pays-ci, ne sont que de grandes ouvertures quarrées, revêtues de marbre : on n'y veut ni on n'y cherche la façon que nous y faisons en France. Ce qu'il y a de plus considérable au palais Borghèse, est l'immense quantité de tableaux. Là-dessus, je vous renvoie à l'ordinaire au mémoire général, où j'en ai mentionné quelques-uns des principaux. Au reste, tous ces grands appartements si vastes, si superbes, ne sont-là que pour les étrangers : ils ne sont pas logeables pour les maîtres de la maison, n'ayant ni cabinets, ni commodités, ni meubles de services ; et même de ceci il n'y en a guères dans les logements du haut qu'on habite. Demandez à ces gens-ci, tant que vous voudrez de la magnificence et du grand goût ; mais n'en attendez rien de petit et de bon goût pour les choses d'usage. Les meubles et l'arrangement qu'on a une fois mis dans une maison y subsistent à jour et à jamais *a dispetto* de toutes les variétés de modes parisiennes : ils ne se piquent guères non plus de belles

tapisseries. Tout l'ornement des pièces consiste en tableaux, dont les quatre murailles sont couvertes du haut en bas avec tant de profusion et si peu d'intervalle, qu'en vérité l'œil en est aussi souvent fatigué qu'amusé. Ajoutez à cela qu'ils ne font presque aucune dépense en bordures, la plupart des cadres étant vieux, noirs et mesquins, et que, pour y en mettre une si furieuse quantité, il faut bien mêler grand nombre de choses médiocres parmi les belles. Je me souviens d'une galerie de Justinien qu'on s'est piqué de remplir uniquement de Vierges de Raphaël. Il y en a en effet des centaines; mais parmi un bon original, trente mauvaises copies.

Vous avez vu les Borghèse à la ville, voulez-vous les venir voir à la campagne, hors de Rome, près de la porte du Temple, où vous ne les trouverez pas moins magnifiques. Leur maison de campagne et celle des Pamphile sont à mon gré les plus belles de Rome, soit par l'étendue, soit par l'agrément des jardins, soit par le nombre prodigieux des choses rares qu'elles contiennent. Celle-ci fourmille des statues antiques et modernes en-dedans et au-dehors. Le jardin a de longues

allées, des parterres, des bois, des parcs, des volières et des oiseaux heureux. La maison a des incrustations de bas-reliefs, des colonnes, des porphyres, des tables et des vases précieux, divers tableaux et une galerie pleine; et le reste des appartements renferme d'incomparables statues. Vous y verrez le Gladiateur qui s'élance en poussant une botte, le coryphée des statues antiques. Jugez ce que c'est; car enfin, quelque beauté qu'on reconnoisse dans nos meilleures statues modernes qui se voient à Rome, à Versailles, à Florence, etc. on ne sauroit se dissimuler qu'elles sont encore loin d'égaler la perfection des plus belles antiques, surtout de celles qui sont dans le style grec. Celle du Gladiateur passe pour la plus parfaite de toutes, au gré des maîtres de l'art; à mon gré ce seroit le Laocoon, mais il faut en croire les connoisseurs. Ils assurent que ce chef-d'œuvre même n'est pas exempt de tout défaut dans les proportions des parties. Les Borghèse le trouvèrent dans les ruines d'Anzia du vivant de leur oncle le pape Paul V.

Vous y verrez l'Hermaphrodite, autre antique de la première classe, trouvée dans

les jardins de Salluste. Le dessus du corps est d'une femme et le bas d'un jeune garçon. La figure est couchée dans une telle attitude, que l'on n'apperçoit qu'un des sexes à-la-fois. Elle dort sur un matelat de marbre blanc, fait par le *Bernin*. C'est à mon sens un de ses beaux ouvrages ; à le voir et à passer la main dessus ce n'est pas du marbre, c'est un vrai matelat de peau blanche ou de satin qui a perdu son lustre. Le *Bernin* excelle dans les ouvrages où il faut de la mollesse et de la délicatesse. Mais son goût maniéré est bien loin de la fierté du grand goût et de la simplicité de l'antique ; comme il est aisé d'en juger en ce lieu-ci même par la comparaison de quelques-unes de ses plus fameuses pièces avec les antiques placées dans leur voisinage. Plus, le Faune, portant dans ses bras le petit Bacchus ; plus, le Bélisaire mendiant ; plus, Séneque expirant dans le bain : statue de basalte, tirant sur la pierre de touche. Il est debout, les pieds dans une cuvette, les jambes foiblissantes, tout le corps s'affaissant, vieux, hideux, tel enfin que vous le voyez dans le vilain et désagréable tableau de Dutillot. Oh! le dégoûtant philosophe! C'est le cas de

dire avec Chapelle, que le sculpteur l'a si bien fait

> Triste, ridé, noir, effroyable,
> Qu'il ressemble en vérité moins
> Au bon Sénèque qu'au grand diable.

Sur le surplus des antiques je vous renvoie à la notice générale. Parmi les modernes, les pièces les plus distinguées sont deux morceaux célèbres du cavalier *Bernin*; savoir, David frondant Goliath. La statue est légère, et son expression a beaucoup de force; mais il fait une moue de la bouche, et fronce les sourcils d'un manière qui sent l'affectation, et qui n'a rien de noble et de satisfaisant à la vue. J'aime bien le groupe d'Apollon près d'atteindre Daphné, qui se change en laurier. La figure de Daphné, longue et élancée, ne paroît retenue que par les doigts des pieds déjà enroidis et formés en racines. L'attitude de l'Apollon n'est pas moins bonne. Les contours des corps, la beauté des airs des têtes, et sur-tout les expressions, sont pareillement merveilleuses; dans l'une la crainte, dans l'autre la surprise. Cet ouvrage, l'un des meilleurs du *Bernin*, est de la première classe parmi les mo-

dernes : avec tout cela je m'en tiens toujours à ce que j'ai dit plus haut de cet article.

Colonne Antonine.

La colonne vulgairement nommée *Antonine*, a donné le nom à une petite place quarrée assez jolie, d'où l'on découvre à son aise tout ce grand pilier; car c'en est un plutôt qu'une colonne. Il est bien mieux situé que la colonne Trajane, étant entièrement découvert avec toute sa base. Cependant la colonne Trajane paroît aux yeux beaucoup plus élevée. Nous en jugeâmes tous de même et pensâmes devenir fous de la berlue, quand on nous eut unanimement assuré comme une chose certaine que, mesures prises mille fois pour une, l'Antonine étoit constamment beaucoup plus haute. Dites-moi comment cela se peut faire? Ce n'est point parce qu'on regarde de plus près la Trajane, qui est située dans une place plus étroite; car ces deux objets se découvrent de fort loin par-dessus tous les bâtiments. On a beau savoir que l'une est plus basse que l'autre, c'est toujours celle-là qu'on juge la plus haute, de loin comme de près. Il s'en faut beaucoup que celle-ci vaille la Trajane; les bas-reliefs ont moins de bosses et ne se voient pas aussi bien. D'ailleurs

elle est toute noircie et gâtée d'un côté. On prétend que ce sont les Goths qui, en haine de ce que les victoires remportées sur eux faisoient le sujet de ces sculptures, les ont ainsi défigurées par le feu, n'ayant pu venir à bout de jeter à bas le monument en entier. Autre chose impossible à comprendre que les barbares aient été faire des échafauds prodigieux pour brûler ces pierres en plein air, d'un côté seulement, au lieu de briser les bas-reliefs à coups de marteau dans tout le tour. Il paroît néanmoins que le marbre a été comme brûlé et calciné à force de feu. Les victoires qu'on y a représentées sont celles de Marc-Aurèle et non celle d'*Antonius pius*. Je ne sais pourquoi on l'appelle *Antonine*. Je ne suis pas monté au-dessus, comme je l'ai fait au-dessus de la Trajane. On me dit que l'escalier du dedans étoit ruiné et peu praticable. Ce monstrueux pilier n'est que de vingt-huit pierres de marbre parien. Je remets à vous parler plus au long de ces étonnantes fabriques à l'article de la colonne Trajane que j'ai mieux vue, et qui n'est que de dix sept pierres, chapiteaux, bases et tout. O Romains! vous étiez de grands hommes d'un grand courage, et

les

les entreprises prodigieuses ne vous étonnoient guères.

Il y a dans la même place de la colonne une assez jolie fontaine à guéridon. Le palais Chigi fait un des côtés de la place. C'est une vaste et belle maison, riche en statues et tableaux, en meubles, en livres, en manuscrits. J'en ai mis un des meilleurs, toujours pour l'objet que vous savez. Les tableaux viennent, ce me semble, en partie de la reine de Suède, outre tous ceux qu'acheta feu M. le régent. Parmi les statues, je distingue une Tullie, fille de Cicéron.... Le groupe d'Apollon qui saisit Marsyas; il tient son couteau, et lui fait une mine qui ne promet pas poires molles. Marsyas a une peur de tous les diables.... Le fameux buste de Caligula en porphyre, posé sur une colonne d'agate orientale... Un Gladiateur mourant... et plusieurs Vénus dans le goût de celle de Médicis, l'une desquelles n'est en vérité guères moins belle, et mérite bien d'être appelée la Vénus de Chigi. En général, presque toutes les Vénus sont travaillées dans le goût de ces deux-ci. L'autre jour, dans les intervalles du Pharaon, je raisonnois de ceci chez la princesse de Borghèse avec le

chevalier Mario Foscarini, ambassadeur de Venise, homme d'un esprit et d'un feu surprenants. J'attribuois cette ressemblance si commune dans ces sortes d'ouvrages à la simple envie de se régler sur le modèle d'un célèbre original. Il va plus loin sur le même fonds de pensée ; il prétend, et avec raison, que les anciens, par rapport à leurs dieux, cherchoient à se former une image fixe de ces êtres chimériques, déterminée sous une certaine ressemblance supposée véritable, tant dans les traits que dans toute l'attitude du corps ; ainsi que nous nous figurons, par exemple, Jésus-Christ avec une certaine forme de visage, et que nous représentons assez constamment Saint-Pierre avec une tête chauve, des cheveux courts, une barbe mêlée, courte et frisée, un vêtement vert et jaune, etc. ; de sorte que, lorsqu'un habile structeur fut parvenu le premier à faire une belle statue de Vénus ou de Jupiter, conforme aux idées répandues dans la tête du public, chacun s'écria : Voilà Jupiter, voilà Vénus ; il a raison, ce sont bien eux-mêmes. Dès-lors le caractère demeura fixé, les artistes qui voulurent réussir, ne durent plus rendre autrement leurs figures que selon ce

caractère convenu. En effet, une Vénus, un Jupiter, qui n'ont jamais existé, sont aussi faciles à reconnoître aujourd'hui parmi les antiques à leur prétendue ressemblance, qu'un Auguste et un Marc-Aurèle, dont nous avons les médailles contemporaines.

Voilà la véritable colonne d'Antonin, dans la place voisine près monte Citorio. On l'a déterrée depuis une trentaine d'années, et on l'élevera quand il plaira à Dieu ; ce seroit pourtant bien fait, car elle ne fait qu'embarrasser dans la rue sans qu'on puisse la voir, quoique couchée tout de son long, à cause d'un encaissement en forme de toit, dont on l'a couverte contre les injures du temps et des badauts. J'ai guigné par un trou et j'ai apperçu des bas reliefs sur une assez belle base. Je ne sais s'il y en a sur le faste du pilier ; on lui donne six à sept toises de longueur. Voici l'inscription qu'on m'a dit être gravée sur une des faces du piédestal : *Div. Antonino Aug. Pio Antoninus, Aug. Pio Antoninus Aug., et Luc verus* F.

Colonne Antonino.

Le palais public de monte Citorio, de l'architecture du *Bernin* et du *Fontana*, a l'une des plus belles façades et des plus étendues qui se voient ici. J'y trouve dans la cons-

truction un défaut qui me déplaît, et qui néanmoins ne peut y avoir été mis exprès. Les deux parties de la face qui accompagnent l'avant-corps du logis, au lieu d'être parallèles à l'avant-corps, sont diagonales et fuient obliquement sous un angle saillant de quelques degrés ; c'est une affectation dont l'effet ne vaut rien à l'œil. Ce palais est le Châtelet, ou, si vous voulez, le baillage de Rome. On y plaide en première instance, à la charge de l'appel. Il n'y a rien à voir en-dedans que des greffes et des salles d'audience, si ce n'est l'appartement de M. Furietti, où sont les deux plus beaux centaures de pierre de touche, et la mosaïque antique dont je vous ai déjà parlé dans une lettre précédente.

Derrière ce palais est le théâtre de Capraneca, dont je n'ai garde de vous dire aucun bien ; il m'en a coûté mon bel argent pour y louer une loge pour tout mon hiver. Je n'y ai été qu'une fois, à la première représentation de Mérope, qui s'est fait attendre très-long-temps après le jour prescrit, et je payai à la porte ; car les abonnements ne sont pas comptés aux premières représentations. J'étois mal assis ; il y avoit une foule

à étouffer ; les décorations n'étoient ni finies ni tendues : on voyoit les murailles de tous côtés, les violons ivres, les rôles mal sus, les acteurs enrhumés, une Mérope abominable, Polifonte à rouer à coups de cannes. Le lendemain, le Gouvernement de Rome fit mettre en prison l'entrepreneur, la pièce et les acteurs. *In questo modo fu fornita la comedia.* Je n'ai revu ni l'opéra ni mon argent. Tout le prix des loges s'est trouvé délégué par l'entrepreneur aux ouvriers qui avoient travaillé. Le gouverneur a jugé qu'il valoit mieux que la banqueroute tombât sur les abonnés que sur eux ; ainsi nous voilà condamnés à payer des ouvriers que nous n'avons pas employés. Bien jugé, par ma foi ! un bailli de Suisse n'auroit pas mieux prononcé. Grace à Monticelly, néanmoins je ne compte pas avoir tout-à-fait perdu mon argent : le plaisir de l'entendre valoit plusieurs sequins, lui seul savoit son rôle. Il y a joué et chanté comme un ange ; c'est une des célèbres voix d'Italie, du genre de celles qu'ils appellent *voce di testa*, d'une étendue, d'une finesse et d'une légèreté de gosier impayables.

Tandis que je rôde avec vous dans ce

quartier, il nous faut un peu travailler à l'édification publique. Il seroit à propos de faire un tour à l'église ; il y a fonctions aujourd'hui et grande foule. Si vous voulez voir l'enterrement et le catafalque du cardinal Davia, spectacle assez beau, venez avec moi à *San Lorenzo in Lucina*, aussi bien est-ce notre paroisse, et je n'y avois pas encore mis le pied... Mais, diantre ! il n'y a qu'un moment que j'y suis et on m'a déjà volé dans ma poche deux mouchoirs et une tabatière ! Ha ! ha ! M. le curé, si vous ne faites pas mieux observer la police, vous n'avez pas envie d'avoir en moi un paroissien bien assidu : d'ailleurs entre nous ; vous n'avez pas de fort bonnes peintures, à l'exception d'un Christ, du *Guide*, sur le grand autel ; mais en récompense, vous avez un grand peintre, c'est le Poussin, dont j'ai copié l'épitaphe :

Parce piis lacrymis ; vivit Pussinus in urnâ
Vivere qui dederat, nescius ipse mori.
Hîc tamen ipse silet ; si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

Ce lieu a bien changé de face : c'étoit autrefois un bois profane (*Lucus*) où l'on se promenoit, et où l'on courtisoit des filles

comme au bois de Boulogne. A cette heure, c'est une église où l'on vole des mouchoirs.

Ne regrettez-vous pas ce cardinal Davia? Il étoit fort considéré dans son corps, et l'une des meilleures têtes du sacré collége: janséniste au demeurant, à ce que l'on a prétendu? Du moins savez-vous assez combien il étoit en liaison avec le Colbert, évêque de Montpellier; mais le jansénisme de ce pays-ci ne ressemble guères à celui du nôtre. Je vous expliquerai cela une autrefois. Davia, au dernier conclave, a concouru pour la thiare avec Clément XII. J'ai ouï dire que, sans le cardinal de Bissy, il auroit été élu. Le pape, qui continue d'être à l'extrémité, vient de dire en apprenant sa mort: « Voilà la se-» conde fois que nous nous trouvons en » concurrence lui et moi. Je l'ai emporté dans » la première occasion, et il a plu à Dieu de » l'appeler avant moi dans celle-ci ».

Rentrons un moment chez moi, je vous prie, car je ne puis me passer ni de tabac, ni de mouchoirs; nous donnerons un coup-d'œil en route au palais Gaëtan du duc de Sermonette, bonne et ancienne maison romaine: notre ami Boniface VIII en étoit. Dans ce siècle là, les gentilshommes romains

n'avoient pas beaucoup le talent de savoir vivre ; ils s'échappoient quelquefois ensemble à des libertés un peu brutales. Que pensez-vous, par exemple, de Colonne Secarre qui donna un soufflet à ce grand-pontife, avec un gantelet de fer? Aussi tous ses descendants ont-ils été excommuniés ; ce qui ne les empêche pas d'être les plus grands seigneurs de Rome. Le palais Gaëtan a une façade fort étendue et assez noble, mais rustique, et qui n'est pas de trop bon goût. Il y a un vaste escalier tout-à-fait *grandioso* et quelques statues antiques, entre autres un Marcellus. Je puis vous avoir, un peu plus haut, de chez un particulier, un joli groupe antique à vendre, si vous voulez l'acheter ; il représente une femme embrassant un jeune homme qui la saisit par les cheveux. Les deux têtes manquent; Adam, sculpteur français, a très-ingénieusement conjecturé que c'étoit Caunus repoussant sa sœur Biblis qui veut l'embrasser. Il a refait les têtes sur cette idée et parfaitement bien réparé le groupe.

La conjecture s'est trouvée juste. M. Saint-Palais, à son second voyage de Rome, a vu un double de ce groupe antique non mutilé et déterré depuis peu ; c'est en effet Biblis

et Caunus, à cette différence que le frère caresse sa sœur de très-bon appetit; et, qu'au lieu de lui tirer les cheveux par derrière pour la repousser, il ne fait que les empoigner pour la flatter.

Revenons sur nos pas à la place du Panthéon; elle est laide et salle. On y tient un marché autour d'une aiguille de granit, autrefois l'obélisque de Sérapis, et d'une fontaine qui retombe dans un prodigieux bassin de porphyre. Le terrein de cette place s'est exhaussé à la longue au-dessus de l'ancien sol de Rome, de sorte que le temple paroît enterré; ce qui lui fait d'autant plus de tort au premier aspect, que c'est déjà par lui-même une très-lourde masse: il auroit infiniment plus d'apparence s'il étoit élevé sur une esplanade de dix ou douze pieds. L'admirable portique de seize énormes colonnes de granit, tout d'une pièce, est bien au-dessus du temple même, qui n'est pas à mes yeux d'une proportion agréable. Il a trop peu d'exhaussement pour la largeur, l'un des diamètres ne différant guères de l'autre; ce n'est presque qu'une demi-sphère concave, si bien qu'il semble que cette prodigieuse calotte aille vous tomber sur la tête. Son élévation doit

néanmoins être considérable ; car le tronc rond du milieu de la voûte, qui seul, comme vous savez, donne du jour au temple et lui en donne assez, quoiqu'il ne paroisse pas grand, a plus de diamètre que les colonnes du portique n'ont de hauteur. Tout le vaste cintre intérieur de cette voûte est divisé en petits culs-de-lampe ou rosettes quarrées, façon de grosse mosaïque uniforme. Peut-être que, si les culs-de-lampe avoient encore les beaux ornements intérieurs dont on les a dépouillés, leur effet seroit de rendre aux yeux le dôme plus fuyant ; au lieu qu'en l'état où il est aujourd'hui, ce n'est plus qu'une massive calotte de pierres à demi-brutes. Quoi qu'il en soit, la courbure du cintre commence à coup sûr tout près du rez-de-chaussée ; tout le tour intérieur du temple, divisé en huit niches ou chapelles, et orné d'une file de colonnes corinthiennes cannelées, est admirablement beau. Les colonnes sont des plus précieux marbres de couleur antique, et repolies depuis peu tout à neuf ; elles sont très-hautes, de plus surmontées d'un architrave portant inscription : avec cela, je le répète, le temple est trop bas ; ce qui vient sans doute de

ce qu'on a tenu l'enceinte trop vaste. Le pavé va en pente jusqu'au milieu, où l'on a pratiqué un puits perdu, recouvert d'une grille de bronze pour recevoir les eaux pluviales de l'ouverture du dôme. Les anciennes portes de bronze y restent encore. On a beaucoup crié contre le pape Urbain VIII, de ce qu'il fit enlever les poutres de bronze du portique et les autres revêtissements de même métal : *Quod non fecêre Barbari, fecêre Barberini.* Mais le moyen de lui en vouloir du mal, quand on sait qu'il en a fait faire le superbe baldaquin de bronze du maître-autel de Saint-Pierre, la plus belle pièce du monde en ce genre ? Il y avoit aussi sous le portique le tombeau d'Agrippa, d'un morceau de porphyre tout uni, formé en cuvette, sur quatre pieds, avec son couvercle, du goût le plus simple, le plus noble et le plus élégant qu'il soit possible. Cette pièce n'a pas non plus sa pareille. Notre pape Corsini la vient de faire transporter à Saint-Jean-de-Latran, pour lui servir de tombeau, dans sa chapelle, que l'on décore à grands frais.

C'est un meurtre que d'avoir converti ce fameux temple en église. Il falloit le laisser Panthéon tel qu'il étoit, pour y placer dans

les interstices des colonnes au-dedans et sous le portique au-dehors les plus belles statues antiques. On auroit vu la ressemblance à son aise, le reste le mieux conservé de toute l'antiquité. On y a seulement placé les bustes de quelques artistes illustres, mon cher Raphaël et deux de ses élèves, Jean d'Udine et Perrin del Vague, Annibal Carrache, Flaminio Vacca, Lanfrane, le célèbre Algarde, Frédéric et Thadée Zucchre, Archange Corelli, ect. C'est le cardinal Ottoboni qui vient d'y faire placer la figure de cet habile musicien. C'est au-dessus du buste de Raphaël qu'est l'excellent distique du cardinal Bembo: *Ille est hic Raphaël*, et peut-être en connoissez-vous aussi la traduction suivante :

Questo è quel Raphaël, cui vivo vinta esser temeo natura, e morto estinta?

Je vous la cite comme la plus parfaite traduction que j'aie lue de ma vie ; elle manque de l'harmonie qu'on sent dans l'original : aussi de combien les vers prosodiques sont-ils au-dessus de nos vers barbares des langues modernes ?

La douane, autrefois *Curia Antoniana*, est au moins aussi admirable à mes yeux que le portique du Panthéon, pour sa façade an-

tique de hautes colonnes corinthiennes cannelées, surmontées d'une excellente corniche. Quelle honte, au lieu de laisser ces exquises colonnes toutes seules et isolées, au lieu de réparer les bossages effacés des cannelures, d'avoir muré les intervalles par un infâme torchis qui engage le vif des colonnes dans cette ignoble construction ! Un assemblage aussi odieux est du dernier révoltant. Comment une action si basse a-t-elle pu être commise par une nation dont on ne peut nier que le goût ne soit grand et noble ? Mais aussi pouvoit-on se promettre que ce beau portique échapperoit aux profanations de la main impure de ces douaniers sacrilèges, qui n'ont respecté ni mon livre ni le velours de mon cousin ?

On a fait la même ânerie au petit temple de Vesta, sur le bord du Tibre ; c'étoit un charmant petit édifice sphérique, ouvert de tous les côtés, composé seulement d'un dôme porté sur un ordre corinthien de vingt colonnes cannelées de marbre blanc. On a muré de briques les intervalles pour en faire une chapelle fermée, avec le titre ethnico-chrétien de la *Madona del Sole* ; car il y a des antiquaires qui croient que c'étoit un temple

du soleil. Ce n'est pas la peine que je prenne dispute avec eux là-dessus, moi qui ai prouvé jusqu'à la démonstration que Vesta n'étoit autre que le Soleil ou le père du Feu, (Caphesta chez les Orientaux, Η''λιος, chez les Grecs), et que le culte pratiqué par les vestales étoit celui des dieux Cabires, c'est-à-dire, le sabéisme des anciens mages persans, adorateurs du feu. Figurez-vous donc combien il seroit agréable, si l'on avoit eu la complaisance de nous conserver seulement ce petit temple tel qu'il étoit, de le voir aujourd'hui tout gracieux, tout ouvert, tout isolé, avec sa coupole, son rang de colonnes, un simple autel au milieu chargé d'une flamme brillante, cinq ou six jeunes vestales vêtues de blanc, couronnées de roses, plus jolies que l'Amour, s'approchant de l'autel d'un air respectueux, leur fagot de bois d'aloës à la main, à la manière des honnêtes Guèbres, en lui disant avec une douce révérence : Πυρ Δεσποτα, Εσιε, *tiens, seigneur Feu, mange*. Ma foi! ma foi! on devoit bien nous laisser à Rome un peu de paganisme pour nos menus plaisirs ; je vous jure que nous n'en aurions pas abusé.

Fontaine de Trevi.

La fontaine de Trevi, *dell aqua Virgine*,

dont la source est excellente et d'une extrême abondance, ne sera plus, comme elle a été jusqu'à présent, une source rustique et négligée. On travaille à force à l'orner d'une riche architecture : l'ouvrage est élevé environ au tiers de son total; ce sera l'une des plus belles de Rome. Le plan de l'ouvrage est du revêtissement de dix pilastres d'ordre corinthien de la hauteur de deux étages, élevé sur un étage bas de socles et de piédestaux taillés à refens, surmonté d'un architrave et d'un antique de bâtiment par-dessus la corniche. Les arrières-corps du bâtiment ont à chaque étage, entre les pilastres, des fenêtres à balcon de pierres, ornées de colonnes et de tympans. L'avant corps du milieu, qui occupe près d'une moitié de la face, fait saillie par quatre colonnes avec une pareille architecture; elles porteront un fort beau couronnement en attique, avec des panneaux propres à mettre des inscriptions, terminé dans le comble par une terrasse à balustrade, et au milieu deux statues soutenant l'écusson des armes du pape : cette construction est plus haute que celle de la façade. Chacune des quatre colonnes porte une statue sur son piédestal, qui divise les trois panneaux de l'attique. Dans l'intervalle

des colonnes sont trois niches; les deux des côtés sont quarrées avec statues et tableaux de bas-reliefs au-dessus; celle du milieu en demi-dôme forme un cintre par quatre autres colonnes de moindre hauteur, avec la figure colossale d'un Neptune sur son char en coquille, traîné par des chevaux marins conduits par deux tritons sonnant de leurs conques : ils se cabrent et s'élancent sur un tas de rochers confusément jetés tout le long de cette façade. L'eau s'échappant, à grands flots de toutes parts à travers les rochers les recouvre et vient se réunir dans un seul bassin en forme de lac, qui fait un demi-cercle au-devant de cette grande construction : c'est un nommé *Salvi* qui en a donné le dessin. J'aurois préféré cependant celui que j'ai vu en relief pour ce grand ouvrage à Sainte-Martine, donné par notre *bon Chardon ;* c'est un ordre de colonnes simple et étendu d'une

Saint-Athanase.

noblesse singulière. L'église Saint-Athanase, près de la fontaine, a un portail corinthien surmonté d'un ordre composite, accompagné de statues, bas-reliefs, tympans, frontons et de deux très-hautes architectures ; le tout trop chargé d'ornements, et plutôt riche que

St-Charles du Cours.

noble. Voyez aussi l'église de Saint-Charles du

du Cours, d'ordre corinthien, beau vaisseau, beau portail, beau pavé, beaux stucs et belles dorures.

Palais Barberin.

Parmi toutes les maisons de Rome, je donnerois volontiers la préférence au palais de Palestrine des Barberins *à Capole Case*. Il surpasse le Vatican en régularité ; il égale monte Cavallo, le Farnèze et l'Altiere en étendue ; il n'est inférieur ni à ceux-ci, ni au Borghèse, au Justiniani, au Chigi, au Colonne, au Pamphile, ni à tous autres, en meubles, en recueils, soit de peintures, soit de sculptures anciennes et modernes ; il a, par-dessus tous ceux-là, une plus belle apparence extérieure qu'aucun d'eux. C'est dommage que l'on ait ruiné le prince de Palestrine qui le néglige beaucoup, et qui, dit-on, vend pièce à pièce ce qu'il en peut détacher sans qu'il y paroisse ; mais, s'il fait toujours aussi bien ses marchés qu'il en a voulu faire un avec moi, loin de blâmer sa conduite, je vous le garantis dans peu le plus riche seigneur de l'Europe. Figurez-vous qu'en entrant je trouvai à terre, dans une première salle, une copie de la célèbre Transfiguration de Raphaël, faite par *Charles le Napolitain*, de la grandeur de l'original, fort noire à la

vérité, d'ailleurs exacte, bien faite. J'en pris d'abord fantaisie. J'ai une manie en acquisitions de cette espèce. Je ne me soucie point des originaux des grands maîtres, par certaines raisons à moi connues; je ne fais aucun cas des originaux des petits maîtres; mais j'aime par préférence les belles copies des fameux tableaux, au prix desquels il m'est permis d'arriver. Voyant donc celle-ci dans un coin assez négligée, informé d'ailleurs de l'humeur aliénante du patron de la case, je pensai d'abord à me l'approprier, et à en donner 7 ou 800 francs; ce qui étoit passablement la payer. Je ne voulois point paroître moi-même, sachant à quel point ces gens-ci rançonnent les étrangers sur les emplettes de cette espèce, quand ils les connoissent en état de payer. J'envoyai un peintre de l'académie de France, qui demanda à l'intendant du prince de Palestrine la permission d'y venir copier quelques études, sous le prétexte que l'original étoit trop loin de chez lui, placé trop haut et dans un jour peu favorable, ce qui est vrai. Il y vint dessiner à deux ou trois reprises, puis feignant d'en être fatigué, il proposa à l'intendant d'acheter cette copie pour l'avoir tout-à-fait à sa disposition. Ce-

lui-ci, ne vous en déplaise, lui en demanda 7000 sequins. Jugez de la mine que fit mon homme à une proposition si ridicule en soi, et faite sur-tout à un pauvre peintre. L'autre eut beau se récrier sur l'extravagance d'un tel discours, et d'un tel prix pour une copie, l'intendant n'en démordit pas, soutenant que sa copie étoit fort au-dessus de l'original; que c'étoit le besoin qui lui faisoit faire un si sot marché; que le prince en avoit refusé plusieurs fois davantage; et enfin que le roi de France l'avoit voulu avoir. Quand on a dit ici que le roi de France a voulu avoir quelque chose, tout est dit : c'est le dernier degré d'hyperbole et de louanges qu'on puisse donner aux choses. Mon petit peintre, indigné contre ce maître fou, vint en levant les épaules du peu de succès de sa négociation. Jugez, par cet échantillon, combien il est facile ici de faire des emplettes de tableaux. Les Anglais ne laissent pas que d'en faire à force d'argent. On les vole, on les dupe, on leur vend des postiches ou des copies pour des originaux; avec cela, ils enlèvent souvent de bonnes choses, et, pour 100 mille francs, ils trouvent le secret d'emporter chez eux de 10 ou 12 mille écus de valeur réelle en beaux

tableaux dont ils peuplent peu-à-peu leur patrie.

Ma copie de la transfiguration n'étoit pas la seule emplette que j'eusse prémédité de faire ici ; en voici une d'un autre genre plus noble et plus grand. Il y a dans la cour un petit obélisque de granit, chargé de caractères hyéroglyphiques, couché par terre, négligé et rompu en trois morceaux, mais facile à raccommoder. Il vient des ruines du cirque d'Héliogabale, autrement appelé l'hyppodrome d'Aurélien. J'avois proposé à mes camarades de voyage de l'acheter à pique-nique, de le faire transporter à la place Saint-Louis, et de l'y ériger, en notre nom, devant l'église des Français, comme un éternel monument de notre séjour à Rome. Mes compagnons n'ont pas voulu mordre à ce projet de dépense, qui ne nous seroit pas revenu pour le tout, à plus de 5 ou 600 louis entre nous six. Voyez si l'on pouvoit à moins de frais s'immortaliser en style lapidaire. J'avois déjà fait les inscriptions des quatre faces du piédestal avec nos six noms propres par ordre alphabétique. Les voici :

I. *M. Aurelius Antonius Aug.*
Radium solis in circo metam posuer.
Valer. Aurelianus, imper.
Reficiundum curav.

II. *Clementis XII, pont. max.*
Ludovici XV,
Reg. christianiss.
Felicibus auspiciis;

III. *Quem Gothi destruxêre,*
Burgundi erexêre,
Obeliscum posuerunt
Divionenses sex,

IV. *Carolus de Brosses,*
Edmundus de Lacurne,
Benignus Legouz,
Germanus Loppin,
Abraham de Migieux,
Joann. de Sainte-Palaye,
Patricii Burgund.

Voilà tout ce qu'il y a eu d'exécuté de ce fameux projet. C'est trop vous retenir à la porte du palais Barberin ; entrez de grace, monsieur le procureur-général. Après avoir donné un coup-d'œil à la fontaine de la place, vous trouverez dans les appartements de quoi satisfaire amplement la concupiscence de vos yeux ; vous y verrez plusieurs peintures antiques trouvées dans le jardin de Salluste, dont

quelques-unes en vérité approchent de la manière du Corrège ; une immense quantité de tableaux modernes des meilleurs maîtres : entre autres le Germanicus, du *Poussin* ; la Maîtresse, de *Raphaël* ; la Magdeleine, du *Guide* ; les Joueurs, du *Caravage* ; mais surtout le merveilleux plafond de *Piètre de Cortone*, représentant le triomphe symbolique du pape Urbain VIII, peinture de la première classe, et qui, pour l'étendue, l'invention, l'ordonnance, la richesse et la grande exécution, peut le disputer à quelque autre grand ouvrage que ce soit. Parmi les statues antiques, vous y verrez l'Adonis mourant, le beau Lion de marbre, la Vénus endormie, la Parque Atropos, Adrien, Trajan, etc. ; le détail en seroit trop long, je vous renvoie à la notice générale. Parmi les modernes, le Groupe de Latone, Apollon et Diane, par le *Bernin* ; plusieurs bustes de marbre de la famille des Barberin et des Pamphile, par le *même* ; entre autres une dame portant une fraise de dentelle empesée à plusieurs rangs ; le marbre est devenu de la dentelle effective. il n'a pas fallu moins de patience que de délicatesse pour parvenir au but de ce travail ; je ne sais au reste si vous approuverez qu'un

grand artiste perde son temps à de pareilles minuties; ces chefs-d'œuvre puériles marquent une vanité d'un petit genre. On admire beaucoup le grand escalier à limace de ce palais. Celui-ci est aussi beau qu'il se puisse dans son espèce. Lorsqu'il fut construit, on en faisoit souvent de ce dessin qui étoit à la mode alors, et qui, avec plus de raison, ne nous plaît pas aujourd'hui. La bibliothèque est des plus belles de Rome; son vaste vaisseau en donne une grande idée, qui se trouve fort bien remplie lorsqu'on vient à l'examiner en détail; elle égale en manuscrits celle de la Minerve, et ne le cède, à cet égard, qu'à la Vaticane.

En un mot, mon cher Quintin, si vous voulez prendre une maison ici pour votre amusement, prenez celle-ci sans hésiter, je vous le conseille, on n'est qu'à deux pas du jardin *Ludovisio*. Nous nous y rendrons tous les soirs à l'heure de la promenade; jugez du plaisir, ce sont les jardins de Salluste. Ceci vaut la peine d'en parler, et j'en ferai une mention honorable dans la vie de mon vieux ami à qui j'écris actuellement. Comme il ne faut pas sortir de la ville pour trouver ce jardin, qu'il est d'ailleurs le plus grand de ceux

de l'intérieur, le plus à portée des quartiers habités, et le moins mal tenu, c'est la promenade la plus fréquentée : il y a beaucoup d'allées, de petits bois d'orangers, de cyprès, de bassins, de vases, de statues, un obélisque trouvé sur la place même, et qui est par conséquent celui de l'ancien jardin de Salluste; deux petits palais assez médiocres par eux-mêmes, mais qui contiennent des choses fort précieuses. Tout cela n'est pas trop bien peigné ; cependant l'air champêtre n'en est pas désagréable. Il ne faut pas s'attendre ici à trouver des jardins pareils aux Tuileries, ni même distribués dans le goût de celui du palais Royal, quoique celui-ci soit bien loin de pouvoir être comparé aux Tuileries. Nous avons de beaucoup surpassé les Italiens dans l'art des jardins, que nous tenons d'eux. Les Tuileries sont en ce genre ce que Saint-Pierre est en bâtiments, c'est-à-dire, ce que l'on a jamais exécuté de plus parfait dans un terrein régulier. Après tout, les Italiens suivent leur goût et la nature de leur climat ; ils veulent des arbres verts, de l'herbe dans les allées plutôt que du sable, de longues avenues en palissades hautes et étroites, qui donnent toujours de l'ombre

dans un pays chaud : apparemment que l'humidité qui s'y entretient leur deplaît moins qu'à nous ; il leur faut abondance de fontaines, grandes ou petites ; un peuple de statues, des thermes, des bas-reliefs, des obélisques : à cet égard ils ont, bien mieux que nous, de quoi se satisfaire ; c'est un grand ornement dans leurs jardins, dont les nôtres manquent souvent. Ils ne paroissent guères se soucier de l'entretien ni de la propreté ; ils ne doivent pas faire grande dépense en jardiniers. Sans doute que c'est pour conserver à leurs jardins l'air agreste et sans culture ; car il faudroit avoir l'esprit mal tourné pour se figurer que c'est par épargne : il est vrai que le temps de l'hiver n'est pas celui des jardins. Peut-être sont-ils mieux tenus dans la belle saison, j'en doute cependant ; car en ce climat, lorsqu'il ne tombe point de pluie, il n'y a presque point de jour où il ne fasse aussi bon, ou meilleur se promener à présent qu'en été. Je dis donc qu'en fait de jardins irréguliers tels que sont ceux-ci pour la plupart, il n'y en a point, sans excepter le jardin Pamphile, le plus beau de tous, qui égale Saint-Cloud pour le champêtre, ni Marly pour le pittoresque et les agréments.

La première fois que je reviendrai me promener ici, je prendrai une notice des statues du jardin : les meilleures sont le Silence et le Priape. Parmi les bas-reliefs, quelques-uns m'ont paru excellents. On trouve dans les deux maisons des statues antiques divines : le groupe célèbre de Faustine et du Gladiateur ; le Mars assis ; Pœtus soutenant d'une main Arria, sa femme, qui vient de se tuer, et s'enfonçant de l'autre un poignard dans le sein ; le Génie ; le Marc-Aurèle, etc. Vous avez vu tout cela en estampes, ou copié en marbre, et tout cela est merveilleux ; mais rien ne m'a satisfait davantage que le fameux groupe Papiria, interrogeant son jeune fils sur le secret du sénat. C'est une expression inconcevable que la curiosité avide et l'impatiente attention de cette femme. Le petit còquin lui trousse un mensonge avec des yeux en-dessous d'un air plus sournois. Si vous voyez sa simplicité, sa malicieuse bonne foi, en vérité cela est ravissant. Faustine et le Gladiateur sont dans le goût grec ; Arria et Pœtus, Papiria et son fils dans le goût romain, tous trois de la première classe. Il y a aussi de belles modernes : Arion, de l'*Algarde* ; Pluton et Proserpine, du *Bernin*, etc.

Les peintures du plafond de l'Aurore, peintes à fresque par le *Guerchin*, sont un admirable ouvrage. Je l'estime au moins autant que la fameuse Aurore du Guide ; elle plafonne à merveille : la composition en est également grande et belle ; elle a plus de feu, et le ton de couleur infiniment plus vif, peut-être même est-il un peu dur. On voit dans un coin une femme qui, après avoir veillé toute la nuit, tombe assoupie auprès de sa lampe, qui ne répand plus à l'entour qu'une lumière affoiblie par celle du jour naissant. Je ne connois guères de plus belle fresque ni de meilleur ouvrage du Guerchin.

Au sortir du jardin Ludovisio, l'enceinte ou cirque de Flore, les restes du petit temple de Vénus Sallustienne, et quelques autres ruines. Plus avant, la fontaine Termini, d'une belle invention et d'un grand goût, mais assez grossier et moins élégant que celui qui a été en usage après le temps de Sixte V, qui a fait construire celle-ci. C'est un large portail à trois arcades séparées par des colonnes corinthiennes. Dans l'arcade du milieu, un Moïse colossal frappant le rocher, et faisant jaillir l'eau dans de prodigieux bassins de granit. Le reste est orné de lions

Fontaine de Termini.

qui jettent de l'eau et de bas-reliefs représentant des histoires du peuple hébreu. Je viens d'avoir un bel exemple de ce que la seule force d'une beauté simple, poussée jusqu'au sublime, peut opérer sur les yeux les moins connoisseurs. Je suis entré aux Chartreux avec le fidèle Pernet, l'homme du monde le plus ignorant, et tout aussi bête qu'on puisse le souhaiter pour le mettre en expérience, de qui je puis bien dire avec Michel de Montaigne, qu'il y a plus d'Epaminondas à mon valet-de-chambre, que de mon valet-de-chambre à mon cheval. Je suis
Chartreuse. donc entré avec lui aux Chartreux, et j'ai vu dès le premier abord mon homme rester stupéfait d'admiration. Il n'y a cependant que les voûtes de briques et les quatre murailles toutes nues, sans le moindre objet capable de donner dans la vue d'un homme grossier. J'avoue que ces quatre murailles ne me paroissent pas inférieures en beauté à Saint-Pierre de Rome. C'est une croix à la grecque, formée par la rencontre de quatre grandes salles immenses, dont les voûtes en berceaux d'un furieux exhaussement, sont soutenues à chaque bout par deux colonnes démésurées de marbre granit d'une seule

pièce. La rencontre des salles forme un chœur dans le centre de la croisée, et ce chœur est marqué par les hautes colonnes des angles. On ne peut rien imaginer de plus auguste que ce vaste édifice tout simple. On parle de l'orner et on le gâtera. Il n'y faudroit rien autre chose qu'un autel à l'antique dans le centre, ou quelque colosse sur son piédestal, ou mieux encore un beau tombeau. Trois de ces salles sont antiques, faisant partie des restes des thermes de Dioclétien. Elles se sont trouvées toutes disposées de la sorte avec leurs colonnes; ce qui a fait naître la pensée d'en bâtir une quatrième pour terminer la croisée et faire une église : c'est celle par où l'on entre. *Michel Ange* en a été l'architecte; mais elle est fort inférieure aux trois autres, au fond de chacune desquelles j'approuverois fort aussi que l'on plaçât quelque grand et magnifique tombeau. Vous en avez deux petits assez jolis dans la salle moderne à côté de la porte d'entrée; l'un de *Salvator Rosa*, l'autre de *Carle Maratte* avec leurs bustes, et des urnes de porphyre. On ne célèbre point encore l'office divin dans cette église, mais dans une chapelle voisine. Les chartreux ont de

beaux cloîtres en portiques et colonnades, qui méritent d'être vus. Le célèbre Bianchini a fait tracer dans la croisée transversale de l'église une ligne méridienne en marbre.

Vous avez encore près de la fontaine deux charmantes églises, Sainte-Suzanne et la Victoire. La première est ornée en-dehors et encore plus en-dedans avec une extrême magnificence. Il y a plusieurs bonnes fresques de *Balthazar Croce* et du frère *Pozzo*. C'est dans la seconde qu'est ce fameux groupe du *Bernin*, représentant Sainte-Thérèse en extase, et l'ange prêt à la percer. Elle est dans son habit de carmelite, pâmée, tombant à la renverse, la bouche entr'ouverte, les yeux mourants et presque fermés. Elle n'en peut plus; l'ange s'approche d'elle, tenant en main un dard dont il la menace d'un air riant et un peu malin. C'est une expression merveilleuse, mais franchement beaucoup trop vive pour une église. Si c'est ici l'amour divin, je le connois, on en voit ici-bas maintes copies d'après nature.

Sainte-Suzanne.

Il me semble que la promenade est assez longue pour aujourd'hui; ainsi, M. de Quintin, puisque je me trouve au bout de mon papier, je vous souhaite le bon soir. Vous

pouvez rentrer chez vous, car je vais jouer aux manchiates à l'assemblée chez madame Bolognetti, où vous ne connoissez pas un chat. A demain les affaires; puisque vous avez si fort la rage de courir, je vous menerai de quelqu'autre côté, c'est-à-dire, que je vous choisirai quelques nouvelles feuilles suffisamment garnies de ces remarques. C'en est assez de ceci pour une première.

Gia alfin del canto io mi trovo esser spinto.
Si chio farò, con vestra grazia ponto.

LETTRE XVIII.

A MM. DE TOURNAY ET DE NEUILLY.

Audiences du pape. Visites au roi d'Angleterre, et autres.

Après ce mot sur nos affaires particulières, je vais continuer, mon ami, la relation de ce qui regarde mon séjour ici. C'est à l'ordinaire pour en faire part à Neuilly et aux autres personnes de notre plus intime connoissance.

Nous ne tardâmes pas aussitôt après notre

arrivée d'aller faire une visite au cardinal de Tencin. Il étoit revenu de la campagne ce même jour pour une audience que le pape lui avoit accordée, et repartoit le soir. Nous le trouvâmes mettant son habit de cérémonie de moire couleur de feu, assez semblable à celui des capucins, robe et manteau, sans omettre le capuchon qui n'est ni pointu ni si long, mais arrondi à-peu-près comme celui de nos petits manteaux de femmes. Hors de ces occasions, il est vêtu, comme vous voyez nos cardinaux en France, soit en habit noir, soit en habit long, *ad libitum*. A l'église ils ont un habit long de cérémonie, différent du premier, rouge dans les temps ordinaires, violet durant le carême et l'avent, et le bonnet quarré à trois cornes, suivant l'ancienne mode, conservée ici par la plupart des ecclésiastiques. Delà vient l'usage du bonnet à trois cornes chez les jésuites, et non de la funeste affaire du père Guignard, comme l'ont prétendu les pernicieux ennemis de la société. Les cardinaux, en entrant à l'église, prennent ce bonnet et quittent leurs chapeaux rouges bordés d'une dentelle d'or.

Notre cardinal nous reçut avec toutes sortes

de

de graces, nous priant de regarder sa maison comme notre demeure habituelle, et sa table comme la nôtre; ajoutant qu'il étoit au désespoir que le grand nombre de gens qu'il étoit obligé d'avoir chez lui, le mît dans l'impossibilité de nous offrir un logement. Nous lui parlâmes de nos affaires et de nos arrangements. Il se chargea de tout ce que nous voulûmes; après quoi il nous dit: « Mais tout cela ne regarde que vos » affaires, dites-moi à présent ce qu'il faut » que je fasse pour vos plaisirs ». Enfin, jamais il n'y eut d'homme si charmant. Il nous offrit de profiter de l'audience qu'il alloit prendre du pape pour lui être présentés; ce que nous acceptâmes, et montâmes aussitôt dans son carrosse pour aller à monte Cavallo. Pendant que le cardinal prenoit son audience, nous nous entretînmes quelque temps dans l'antichambre avec le marquis *Capponi*, fourier du pape, homme habile dans les antiquités, et honoraire étranger de notre académie des Belles-Lettres. Au bout d'une demi-heure on nous introduisit dans la chambre, où nous trouvâmes le pape dans son lit. Il n'est pas encore remis de la grande maladie qu'il vient d'avoir, et il n'y

a pas grande espérance qu'il puisse jamais relever delà, vu son âge et sa caducité. Ainsi nous voilà, selon l'apparence, privés pour le présent et pour l'avenir de l'honneur de baiser sa mule. Il ne laisse pas que d'avoir la voix forte et le visage assez bon ; mais il est tout-à-fait aveugle et de plus affligé d'une prodigieuse hernie, qui ne sera pas d'un petit ornement dans le catalogue de M. Minot. On lui fait porter un bandage de quatorze ou quinze livres de plomb, dont il est si incommodé, qu'il a pris l'habitude de le soulever sans cesse d'une main tremblante, geste fort ridicule dans un saint-père. J'en pensai déconcerter ma gravité par un prodigieux éclat de rire. Depuis long-temps il ne se mêle à vrai dire de rien, étant devenu aveugle dès le commencement de son pontificat. C'est son neveu, Neri Corsini, homme d'une capacité au-dessous de la médiocrité, qui gouverne toutes les affaires. Cependant les secrétaires d'État vont tous les matins au chevet du pape lui rendre compte de quelques-unes, et lui faire signer les principales, en lui posant la main sur le papier à l'endroit où il faut mettre son nom.

En abordant près de son lit, nous nous

agenouillâmes par respect ; c'est l'étiquette, quoique la cérémonie soit en pure perte pour le saint homme qui n'y voit goutte. Le cardinal étoit assis sur une petite chaise à dos ; il fit avec beaucoup de graces la liaison de la conversation entre le pape et nous : elle se fit avec beaucoup de douceur et de bonté de la part du souverain, d'abord pendant un demi-quart-d'heure en langue italienne. Puis ce cardinal lui ayant dit d'un ton papelard : *Beatissimo padre : questi cavalieri avrebberan gran gusto di sentir qualque parole francese dalla bocca di sua santita : sanno come parla la di loro lingua con tutta perfezzione. — Vraiment*, répliqua le pape en françois d'une voix claire et nette, *je n'ai garde ; ne sais-je pas comment les Français se moquent des gens qui parlent mal leur langue?* Je pensai lui répondre qu'en tout cas, nous ne lui en témoignerions rien ; mais au lieu de cela, je me mis à enchérir sur le propos du cardinal. Là-dessus la conversation fut continuée en langue française pendant quelques minutes ; après quoi nous prîmes congé de sa sainteté. Je remarquai durant la visite que sa chambre étoit meublée d'une manière assez simple.

Je ne veux pas quitter ce chapitre sans vous rendre compte aussi de la seconde visite que nous venons de lui faire depuis l'arrivée de Legouz, où il y a un incident assez comique. Vous vous souvenez que, quand je partis, madame de Choiseul m'avoit demandé fort bonnement en votre présence, de lui apporter un des os du chef de Saint-Pierre, auquel elle avoit une dévotion toute particulière. J'avois conté cette histoire au cardinal de Tencin. Quand le pape nous demanda, comme il avoit fait la première fois, ce qui pourroit nous obliger de sa part, et si nous n'avions pas quelque grace à lui demander, le cardinal me fit signe en riant de lui faire ma demande; et, comme j'en faisois difficulté : *Bon*, me dit-il, *faites toujours, cela le réjouira*. Legouz plus entreprenant que moi, prit la parole : « Saint-père, » si j'osois, je vous dirois, qu'il y a une » dame *di pocca discrezzione*, qui m'a » donné la commission de vous supplier de » lui octroyer..... Ce n'est pas une baga» telle..... *Il capo di San Pietro* ». Oh! oh! dit le pape en riant : *Per questo non si puo*. Puis il ajouta avec beaucoup de politesse. *Je suis très-fâché d'être dans la né-*

cessité de refuser quelque chose à une dame; assurez-la de ma part que, si elle m'eût demandé une chose qui fût en mon pouvoir de lui donner, elle l'auroit certainement obtenue.

Au sortir de la première audience, nous allâmes avec le cardinal faire visite au cardinal Firrao, secrétaire d'État; puis revînmes chez lui, où il nous fit de grandes excuses de ce qu'il ne pouvoit nous retenir à dîner, n'étant à Rome qu'en l'air pour cette matinée seulement; que néanmoins nous étions maîtres de rester et de risquer l'aventure; et là-dessus, on nous servit un superbe festin. Je fais grand cas de la bonne chère en ce pays-ci. On connoît encore mieux la valeur des biens par la privation que par la jouissance. L'amour de la patrie, vertu dominante des grandes ames, me saisit toujours à l'aspect d'une bouteille de vin de Bourgogne, malgré le peu d'usage que vous savez que j'en fais. En tout je ne suis pas fâché d'être à portée de faire des excès; j'aime à devoir ma modération à ma propre tempérance plutôt qu'à la nécessité. Le cardinal en fait servir abondamment et je l'en loue. Il tient un grand état de maison et une table ouverte,

L'ambassadeur et lui sont les seuls grands seigneurs de Rome qui en usent ainsi, et, par cette raison, il est à propos qu'ils le fassent.

On fait à mon gré fort bonne chère ici, non pas en gibier; il y est médiocre : le pain, les fruits, la grosse viande, et sur-tout le bœuf, dont on ne peut dire assez de bien, et dont vous jugerez quand je vous aurai dit qu'il est aussi supérieur à celui de Paris, que celui-ci l'est à celui des petites villes de province. Les potages de pâtes filées, vermicelle ou macaron sont assez d'usage du premier, je n'en dis ni bien ni mal; sur le second, je suis assez de l'avis d'Arlequin : bien apprêté, soit au lait, soit au bouillon, je lui trouve le goût d'une fort bonne croûte de pâté. Pour les compotes, on doit donner la préférence à celles de cédrats coupés en quartiers et bouillis à l'eau simplement avec un peu de sucre, ainsi qu'une légère compote de pommes. De toutes les manières d'apprêter cet excellent fruit, c'est à mon gré celle où l'on jouit le mieux de sa fraîcheur et de son parfum.

A ce propos, disons un mot des fruits d'Italie. On en parle beaucoup en France; mais

ils n'ont pas répondu à mon attente. Ils ont abondamment de ceux qu'on appelle en général agrenni, nom qui comprend toute l'espèce citriforme. Les Génois, dont le territoire en produit une quantité, l'appellent aussi du nom générique du mauvais fruit. Je leur ai souvent ouï dire : « Nous n'avons ici que le mauvais fruit ». Je m'en étonnois d'abord dans l'habitude où nous sommes de faire grand cas de toute l'espèce de citrons et des orangers. « Oui, me répondoient-ils, ils sont fort beaux à voir, fort bons à sentir ; mais ils ne valent rien à manger. Ne vaudroit-il pas mieux avoir des poires et des pommes ? Qu'est-ce qu'un fruit qu'on ne peut pas manger cru ? La ressource d'en faire des confitures et d'excellentes boissons liquides s'étend aussi bien aux autres pays qu'à ceux qui le produisent ». Il est vrai de dire que les fruits sont plus variés et pour la plupart meilleurs en France qu'en Italie, si ce n'est les raisins, les figues et les melons, trois excellentes espèces qu'ils ont à la vérité meilleures que nous. Les raisins de Boulogne ne peuvent se comparer à rien. On trouve à Paris des figues et des melons d'un aussi bon goût qu'ici ; mais ici ces fruits sont com-

muns et communément bons. Je n'ai point mangé l'automne dernier, en Italie, de prunes ni de pêches qui valussent les nôtres. Le compte que je vous rends de notre première visite au cardinal est long; celui de la première visite à l'ambassadeur pourroit être court. Il nous reçut gravement et froidement. Deux autres fois nous ne le trouvâmes pas; et enfin à la quatrième, il nous fit dire de l'excuser s'il n'étoit pas libre de nous voir en ce moment, occupé, comme il étoit, à expédier le courier de France, nous priant de revenir à deux heures, et de lui faire l'honneur de dîner chez lui. Voilà une grande différence d'accueil, m'allez-vous dire; plus grande encore que vous ne le croyez. Car tous les jours notre intimité augmente avec l'ambassadeur, et je m'apperçois que tous les jours elle diminue avec le cardinal, non que la politesse ne soit toujours également soutenue de sa part, mais non pas l'aisance des manières, article qui plaît plus que tous, et par lequel il nous avoit charmés d'abord. Il sembleroit qu'à cette première entrevue, l'un se fût armé de gravité, l'autre de bonhommie, c'est-à-dire, chacun d'eux de ce qui lui manquoit. Successivement aussi chacun

d'eux retombe dans son naturel. L'ambassadeur est un bonhomme, doux, aimable et facile, que l'inaltérable tranquillité de sa figure fait paroître froid à l'abord, et qui s'humanise bien vîte, après s'être un petit moment guindé sur la pointe de ses pieds. Le cardinal est au fond plein de morgue, dur et hautain dans le caractère, quoique souple à la Cour, et tout-à-fait gracieux avec les belles dames. Messeigneurs du sacré collége sont fort sujets à la morgue; c'est l'esprit du corps parmi les cardinaux. Je n'en connois que deux qui en soient entièrement exempts, Lambertini et Passionei. Ce dernier se moque souvent avec moi de ce faux air de grandeur qu'affectent ses confrères, de la plupart desquels il fait fort peu de cas. Il me dit que ce sont des ignorants, des gens dévorés d'ambition, qui ne songent presque tous qu'à parvenir au pontificat, et s'enivrent de cette chimère; qu'il n'y a presque aucun d'eux qui ne se flatte de réussir. « Pour moi, dit-il, » je ne songe à rien de pareil; j'ai ce que » je voulois, et n'en ai obligation à per- » sonne. On m'a tenu trente-deux ans dans » les emplois, et on m'a fait cardinal à la » fin, quand il n'a plus été possible de dif-

» férer. Quelques-uns de mes confrères se » moquent de mes manières familières et » franches ; et moi de leur ignorance, de » leurs grimaces et de leur politique ». Passionei affecte beaucoup la réputation d'homme de lettres. C'est une des raisons qui le portent à fronder si fort contre l'ignorance de ses confrères, parmi lesquels en effet on ne compte guères de personnes savantes que Quirini et Lambertini. Il faudroit que le président Bouhier fût veuf, et que l'on le fît cardinal. Je doute fort que la présidente voulût se prêter à cet arrangement pour la promotion de son mari. Il étoit prévenu de notre arrivée par une lettre de notre ami; Dieu sait comment les portes s'ouvrirent à deux battants quand j'entrai! car, au nom du président Bouhier, tout genou fléchit dans cette maison. Je le trouvai couché à la renverse sur un canapé, sa perruque d'un côté et sa calotte rouge de l'autre. J'allois m'asseoir sur une chaise voisine, il me dit: « Mettez-vous-là tout bonnement sur le canapé, vous y serez plus à votre aise ». Comme j'en faisois quelque cérémomie: « Hé! que de façons, reprit-il, vous me prenez pour un autre; sachez que le secrétaire des brefs

n'est pas un sot » ; et, me prenant par le collet de mon habit, il me renversa sur le canapé. Voilà de quelle manière a débuté notre connoissance. Ses ennemis prétendent que cette grande franchise n'est qu'apparente ; que la dévotion (car il est dévot) n'est pas plus sincère, et qu'il ne se faut fier à lui qu'à bonnes enseignes. Pour moi, qui ne vois rien de pareil, et qui d'ailleurs n'ai ouï citer aucun fait, je le prends pour tel qu'il se donne, et le trouve fort bonhomme. Nous le voyons souvent ; il admire cette caravane de six compatriotes. Il prétend que, depuis l'invasion des barbares, il n'y a pas eu tant de Bourguignons à Rome. Sa magnifique bibliothèque m'est d'une grande ressource, ainsi que celle de Monti à la propagande, moins pour lire, n'en ayant guères le temps, que lorsque j'ai besoin de consulter ou de vérifier quelque point de l'antiquité. J'ai renouvelé connoissance avec son neveu *monsignor Passionei*, mon ancien camarade d'école. Il a repris, plutôt par raison que par goût, l'état ecclésiastique qu'il avoit quitté ; le voilà dans la prélature, il fera son chemin. Sa figure est toujours assez jolie, quoiqu'un peu gâtée de la

petite vérole depuis que vous ne l'avez vu.

Revenons à l'ambassadeur. Il fut aimable dès ce premier dîner que nous fîmes chez lui ; c'est un homme d'esprit, d'une conversation douce, qui a des connoissances et des lettres. Il aime à conter et s'en acquitte agréablement : à le voir, on le croiroit plus jeune ; encore moins se douteroit-on qu'il fût le frère du vieux duc de Beauvilliers, gouverneur du roi d'Espagne et fils de cette princesse d'Elide dans le temps du mariage de Louis XIV. Le vieux bonhomme, qui avoit été toute sa vie une fine fleur de galanterie, faisoit encore, à l'âge de quatre-vingts ans, les doux yeux à une demoiselle suivante de feue sa femme, fille de condition néanmoins. Le sévère duc de Beauvilliers son fils, trouvant ce tracas fort scandaleux, fit marier son père pour en ôter le péché : ce n'est pas sans raison qu'il avoit pris le nom de *Guidon le Sauvage*. A son âge, il eut encore de son second mariage trois enfants qui ont servi à soutenir sa maison ; les deux grands fils du duc de Beauvilliers étant morts en huit jours de la petite vérole. Dans le temps de cette mort, celui-ci venoit de partir pour aller faire ses vœux à Malte. Son frère envoya un courier

après lui, le fit revenir à la Cour et le maria avec une Montezun, fille du gouverneur de la Bastille, morte depuis quelques années à Rome, où elle étoit fort aimée. On prétend que, depuis sa mort, son mari a eu quelque dessein de prendre l'état ecclésiastique, dans l'espérance de parvenir au cardinalat.

Il ne faut pas s'étonner si le duc de Saint-Agnan à son âge a le teint si fleuri; il ne vit que d'œufs frais et de vin Gensane. C'est un petit vin du pays, sans corps et sans goût, jaune et doux jusqu'à la fadeur : il faut être aussi doux que lui pour s'en accommoder. La famille de l'ambassadeur et sa maison nombreuse ne lui permettent pas d'avoir habituellement autant d'étrangers à sa table qu'en a le cardinal; sa maison n'est pas aussi montée d'un si bon air. La raison en est toute simple; l'un finit épuisé de mener depuis longues années un train de vie qui a fort dérangé ses affaires, et ne songe qu'à se retirer dans le moins mauvais ordre qu'il pourra; l'autre ne fait que de débuter : il faut de plus qu'il cherche à s'attirer une considération extérieure propre à lui donner du crédit; car je vois assez clairement que c'est à lui plutôt qu'au premier que la Cour donne

aujourd'hui le secret des affaires. Ceci fait décheoir le premier dans l'opinion publique, et lui donne plus que jamais l'envie de se retirer. A dire vrai, je le crois d'un caractère un peu trop lent et timide pour ce pays-ci; c'est un homme qui ne veut rien prendre sur lui. Le cardinal s'entend mieux à mener ces gens-ci d'un air tranchant et décisif. Je le rencontrai la semaine passée sur le grand escalier du Vatican en conversation particulière avec le cardinal neveu; ils s'étoient retirés à part. Je ne sais de quoi il étoit question; mais c'étoit une comédie pour le public que de voir la mine hautaine de l'un et les gestes décents de l'autre.

Il vient d'arriver une autre aventure désagréable à l'ambassadeur dans sa famille. Son fils, l'abbé, s'est amouràché d'une petite créature et fille d'un orfévre. Un beau matin, sans en parler à personne, il a envoyé au cardinal de Fleury la démission de ses bénéfices; puis il a tout simplement enlevé sa maîtresse par le *proccacio* (carrosse de voiture), s'est marié avec elle dans le premier village, et a poursuivi sa route jusqu'à Florence où le Gouvernement l'a fait arrêter avec sa prétendue femme, à la prière de

l'ambassadeur. On dit qu'ils sont aujourd'hui fâchés de l'avoir arrêté, et qu'ils le remettroient volontiers en liberté, si, dans l'état actuel des choses, ils ne craignoient de faire une démarche qui mécontenteroit certainement la Cour de France. Pour l'abbé, il soutient effrontément son procédé contre l'évêque de Beauvais. Le procès est commencé par la cassation du mariage, l'affaire ne paroît pas souffrir la moindre difficulté : cependant on en parle diversement. J'étois à Bologne lors de cet enlèvement, je passai une soirée à raisonner de cette affaire avec le cardinal Lambertini ; il me dit nettement qu'il jugeoit le mariage bon. Cette décision de sa part me parut étonnante, d'autant plus que Lambertini est parfaitement bien versé dans les matières canoniques. Je lui représentai que, outre qu'un ambassadeur et sa famille devoient être jugés suivant les loix de leur nation, le mariage me paroissoit mauvais par tout pays, les plus grands empêchements dirimants, portés par le droit canon, l'ayant accompagné, tels que le rapt et le défaut de consentement de parents. Il est vrai, me dit-il, que le mariage ne vaut rien quant au contrat et quant aux effets

civils ; mais, quand la dignité du sacrement est survenue sur le consentement mutuel des parties, principale condition religieuse, l'union devient indissoluble, et le pouvoir humain ne peut plus rompre un nœud devenu sacré. Je trouvai pour le coup que le cardinal donnoit trop aux opinions ultrámontaines, dont il est cependant pour l'ordinaire moins entiché qu'aucun autre Italien.

Le mariage de l'abbé de Saint-Agnan a depuis été cassé à Rome ; mais sur une raison plus foible qu'aucune des précédentes, savoir : parce qu'il n'avoit point été fait, *coram proprio parocho.* On dit que la Cour de France n'a pas voulu recevoir la démission de ses bénéfices. On ne sait ce qu'il est actuellement devenu ; selon l'apparence, on le retient dans quelque maison de retraite.

Ce fut à ce dîner chez l'ambassadeur que j'ai fait connoissance avec une personne dont je comptois former la liaison, le marquis Crescenzi, frère de celui qui est nonce à Paris ; c'est un homme de la plus belle figure et de la plus grande naissance. Ses ancêtres ont été tyrans de Rome dans le dixième siècle. J'ai été charmé de lier connoissance avec lui ; il a poliment contribué à m'en donner beau-

coup

coup d'autres. Il a de l'esprit et beaucoup de savoir vivre ; il a voyagé dans la plupart des Cours de l'Europe. Son frère sera bientôt cardinal ; il ne tient qu'à vous de croire qu'il sera pape ensuite, si vous avez foi aux prophéties. La prédiction du pays porte que la maison Crescenzi finira par un souverain pontife ; les deux frères sont les derniers de leur maison, le marquis n'ayant pour tout enfant que la petite *Violante* sa fille. La troisième personne qui représente ici pour la nation française est l'abbé de Canillac, comte de Lyon, auditeur de Rote. Il a un magnifique logement et tient un état de maison fort convenable : c'est le seul dans Rome qui ait prescrit de son domestique l'indécente coutume de la bonne manche. En quelque maison que l'on aille en simple visite pour la première fois, on a le lendemain à sa porte toute la livrée, qui vient vous demander la *buona mancia*, c'est-à-dire, de quoi boire ; on reçoit non seulement les Italiens, mais même les gens de l'ambassadeur et de notre cardinal, et même ceux du pape. Pour le coup cette espèce de mendicité m'a parue d'une souveraine indécence chez un souverain ; il est vrai qu'ils se contentent

de ce qu'on leur donne, et la fréquence des demandes rend la libéralité assez mesquine. Par exemple, nous donnâmes en corps environ deux louis à toute la livrée papale, ainsi qu'aux autres, à proportion du nombre et de la dignité. Mais ils ne s'en tiennent pas à la première visite, ils reviennent aux bonnes fêtes, au jour de l'an, à tout évènement domestique heureux ou malheureux; si leur maîtresse a eu du rhume, quoique vous n'en sachiez rien et ne vous en souciez guères, ils viennent se réjouir avec vous de ce qu'elle se porte mieux; bref ils se réjouissent à tout propos, ce sont les gens du monde les plus gais.

J'acheverai avec vous ma tournée de visites importantes par celle du roi d'Angleterre. On le traite ici avec toute la considération due à une majesté reconnue pour telle. Il habite place des Saints-Apôtres, dans un vaste logement qui n'a rien de beau. Les troupes du pape y montent la garde, comme à monte Cavallo et l'accompagnent lorsqu'il sort; ce qui ne lui arrive pas souvent. Sa maison est assez nombreuse, à cause de quelques seigneurs de sa nation qui lui sont restés attachés et qui demeurent avec lui. Le plus distingué de ceux-ci est mylord Dum-

bard, Ecossais, homme d'esprit et fort estimé, auquel il a confié l'éducation de ses enfants, quoiqu'il fasse profession de la religion anglicane ; ce qui peut être un trait de politique. Le prétendant est facile à reconnoître pour un Stuart, il en a toute la figure ; il est d'une taille haute et assez mince, fort ressemblant de visage aux portraits que nous voyons du roi Jacques II son père, et même au feu maréchal de Berwick, son frère naturel, si ce n'est que le maréchal avoit la physionomie triste et sévère, au lieu que le prétendant l'a triste et niaise. Il ne manque pas de dignité dans ses manières. Je n'ai vu aucun prince tenir un grand cercle avec autant de grace et de noblesse. Il lui arrive quelquefois d'en tenir malgré la vie retirée qu'il mène, n'étant ni d'âge, ni en état d'avoir le faste extérieur qui a coutume d'accompagner les souverains, cherchant d'ailleurs à se rendre agréable dans une ville à laquelle il a tant d'obligations ; il met toute sa dépense d'appareil à faire donner de temps en temps aux dames, par ses jeunes fils, quelques fêtes publiques, où il vient figurer pendant une heure. Il est devot à l'excès ; sa matinée se passe en prières aux saints apôtres, près

du tombeau de sa femme. Je ne vous dirai rien de son esprit, faute de le connoître assez : selon l'apparence il est médiocre ; mais toute sa conduite est raisonnable et convenable à sa position. Quoique j'aie assez souvent l'honneur de le voir, il ne paroît qu'un moment au retour de l'église ; puis il rentre dans son cabinet, d'où il ne sort que pour se mettre à table. Il parle peu, avec douceur et avec bonté, et se retire quelque temps après le repas. Les jeunes princes ont le soir un petit souper où le roi, qui ne soupe point, ne paroît jamais. Sa table, le matin, est toujours également composée d'onze couverts pour les dix personnes de sa maison qui mangent habituellement avec lui. Quand il vient des gentilshommes romains ou étrangers pour lui faire la cour, pour l'ordinaire il leur fait dire de rester par un de ses officiers ; autant il en reste, autant de gens de sa maison vont dîner à une autre table. Je n'y ai jamais été qu'il ne m'ait fait dire de rester. Comme le nombre de ceux qu'il peut retenir est borné, nous avons l'attention de n'y aller que deux d'entre nous : sa table est servie honnêtement, sans aucun faste. Ces dîners ne sont pas faits pour être

amusants ; s'il arrive néanmoins qu'ils le soient par hasard, le roi en paroît bien aise. Les jeunes princes ont pris Legouz en grande affection. Sa gaieté les réjouit infiniment et ne déplaît point au roi. Lorsqu'il vient se mettre à table, ses deux fils, avant que de prendre place, vont se mettre à genoux devant lui et lui demander sa bénédiction. Il leur parle ordinairement en anglais, et aux autres en italien ou en français. La bouteille dont on le sert est toujours sur la table entre les mains d'un de ses officiers. C'est l'étiquette de ne point demander à boire que le roi n'ait bu une première fois ; j'en ai pensé gagner la pepie une fois qu'il oublia d'en demander de bonne heure.

Ce prince tire de grands secours de la France, de l'Espagne et sur-tout de la chambre apostolique. Il faut que cette dernière lui donne beaucoup, puisque j'ai ouï dire qu'on avoit agité en dernier lieu au consistoire, si on ne lui abandonneroit pas pour ce qu'on lui donne la jouissance du duché d'Urbain, dont le revenu est fort considérable. Louis XIV avoit donné au roi Jacques II cent mille livres de rente sur l'hôtel-de ville, avec promesse que ces rentes ne

seroient réduites en aucun cas. Elles avoient néanmoins été réduites au denier quarante dans ces temps derniers. Le prétendant a fait agir l'archevêque d'Embrun, qui a obtenu de notre Cour le rétablissement sur l'ancien pied du denier vingt. En reconnoissance, le prétendant lui a donné sa nomination au chapeau de cardinal. Voilà ce que l'on dit en public; mais en particulier, on ajoute que le Tencin a de son côté ajouté à ce bon office un présent de 500 mille livres, argent comptant, au roi d'Angleterre. J'ai vu le cardinal de Tencin fort piqué de ce bruit. « On » prétend, me disoit-il un jour, que j'ai » acheté mon chapeau; si j'avois voulu en » avoir un de la sorte, lorsque j'étois ci-de- » vant à Rome du temps de Cosina, il ne » m'auroit pas coûté si cher, et peut-être » pas plus qu'à certaines gens ». Il vouloit parler de Borghèse de qui le père, si l'on en croit la chronique, donna 10 mille écus romains à Rosina pour faire avoir le chapeau à son fils, qui n'avoit alors que vingt-six à vingt-sept ans.

Il n'y a pas de doute que le prétendant ne tire aussi de grosses sommes de ceux qui le favorisent secrètement en Angleterre, et

qu'il n'y en répande lui-même de plus grosses parmi ses créatures ; c'est-là sa plus forte dépense. Elle est si nécessaire, qu'elle ne peut que le mettre à l'étroit sur tout le reste. Il n'est pas possible de renoncer à l'espérance de recouvrer la couronne dans un pays si sujet aux révolutions, et parmi une nation autant vénale qu'aucune autre de l'Europe, malgré la fierté républicaine dont elle se pique. Que cette espérance soit bien fondée, c'est autre chose : j'ai toujours ouï dire à ceux qui connoissent l'intérieur d'Angleterre que le parti des Jacobites n'y étoit qu'un vain épouvantail, et que tout projet fondé sur ce parti s'en iroit en fumée. L'esprit de la nation est de haïr le roi qu'elle a, quel qu'il soit ; cela est fort différent d'aimer les Stuart. Ceux qui sont dans le parti de l'opposition, c'est-à-dire, tous ceux qui veulent se faire acheter par la Cour, sont bien aises qu'il subsiste une faction en faveur de la maison détrônée, mais foible, et telle qu'elle puisse seulement servir à leurs fins dans quelque occasion, sans être en état d'aller plus loin. C'est à cause de cela que tant de gens appuient en secret cette faction, moins pour la soutenir que pour l'empêcher de

tomber, et qu'ils seroient fâchés, si la maison des Stuart venoit à s'éteindre, de n'avoir plus à la montrer au roi régnant, assurés qu'il y a un peu plus de bonne-foi parmi les partisans du roi Jacques en Ecosse, et que l'Irlande lui est fort dévouée dans le fond; mais les Irlandais sont sans pouvoir et les esclaves du reste de la nation. A dire vrai, la conduite que cette maison infortunée peut tenir est fort embarrassante, sur-tout à l'égard de la religion. Le catholicisme est une barrière insurmontable à son retour. Il ne seroit pas possible de le quitter honnêtement à la face de l'Europe, au moment de remonter sur le trône, si jamais les affaires en venoient pour eux à ce point décisif; et, si à l'avenir un de ses princes, dans l'état où ils sont aujourd'hui, alloit d'avance embrasser la religion anglicane, il se verroit peut-être abandonné des souverains de la religion catholique, des secours desquels il ne sauroit se passer; mais au moins à coup sûr de ceux du pape qui lui donne plus qu'aucun autre. Des deux fils du prétendant, l'aîné est âgé d'environ vingt ans, l'autre de quinze. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils sont connus ici sous les noms de prince de Galles et

de duc d'Yorck. Tous deux ont l'air de famille ; mais le cadet a jusqu'à présent une fort jolie figure d'enfant. Ils sont aimables, polis et gracieux ; tous deux montrant un esprit médiocre, et moins formé que des princes ne doivent l'avoir à leur âge. Le cadet est fort aimé dans la ville à cause de sa figure agréable et de la gentillesse de ses manières. Les Anglais, dont Rome est toujours remplie, cherchent avec empressement l'occasion de les voir. Par la loi d'Angleterre, il leur est défendu, sous peine capitale, de mettre le pied dans le palais des Stuart, et d'avoir aucune fréquentation avec eux; mais, comme nous vivons beaucoup avec les deux partis, les Anglais s'informent volontiers de nous des endroits publics où ils pourront voir les jeunes princes, et nous demandent d'y aller ensemble, sur-tout on voit qu'ils parlent du second avec plaisir. J'entends néanmoins dire à ceux qui les connoissent à fond, que l'aîné vaut beaucoup mieux et qu'il est plus chéri dans la maison ; qu'il a de la bonté de cœur et un grand courage ; qu'il sent vivement sa situation, et que, s'il n'en sort pas un jour, ce ne sera pas faute d'intrépidité. On m'a raconté qu'ayant été

mené tout jeune au siége de Gayette, lors de la conquête du royaume de Naples par les Espagnols, dans la traversée son chapeau vint à tomber dans la mer. On voulut le ramasser : « Non, dit-il, ce n'est pas la peine ; » il faudra bien que j'aille le chercher un » jour moi-même, si les choses ne changent » pas de face ». Les princes n'allant jamais dans les assemblées particulières où les Anglais sont répandus, je n'ai pas eu occasion de voir quel maintien on auroit réciproquement ; mais ceci se rencontrera ce carnaval. L'ambassadeur a annoncé qu'il iroit voir les mascarades et les courses au palais de France de la rue du Cours, et qu'il y donneroit une grande fête. Il a demandé à mylord Straffort et à quelques autres s'ils n'y viendroient pas, quoique le roi d'Angleterre et ses fils y fussent. Straffort lui a répondu que ce nom lui étoit inconnu à Rome ; mais qu'il se feroit toujours un honneur de se trouver chez lui, et d'y rendre aux personnes respectables ce qu'il leur est dû par-tout où ils sont.

Les jeunes princes sont tous deux passionnés pour la musique, et la savent parfaitement ; l'aîné joue très-bien du violoncelle ; le second chante les airs italiens avec une

jolie petite voix d'enfant du meilleur goût ; ils ont une fois la semaine un concert exquis : c'est la plus parfaite de Rome. Je n'y manque jamais. Hier, j'entrai pendant qu'on exécutoit le fameux concerto de Corelli, appelé la *notte dinatale* ; je témoignai d'avoir du regret de n'être pas arrivé plutôt pour l'entendre en entier. Lorsqu'il fut fini et qu'on voulut passer à autre chose, le prince de Galles dit : « Non, attendez ; recommen» çons ce concerto, je viens d'ouïr dire à » M. de Brosses qu'il seroit bien aise de l'en» tendre tout entier ». Je vous rapporte volontiers ce trait qui marque beaucoup de politesse et de bonté.

Les Anglais fourmillent ici, comme je vous le disois ; ils y font une très-grosse dépense. C'est la nation chérie des Romains, en faveur de l'argent qu'ils apportent ; car le fond du cœur est pour les Allemands par toute l'Italie. Je m'apperçois qu'en général il n'y a point de nation moins aimée que la nôtre ; ce qui ne vient que de la mauvaise habitude où nous sommes de donner hautement par-tout la préférence à nos mœurs sur les nations étrangères, blâmant sans égard tout ce qui ne se fait pas comme chez nous. L'ar-

gent que les Anglais dépensent à Rome, et l'usage d'y venir faire un voyage qui fait partie de leur éducation, ne profite guères à la plupart d'entre eux. Il y en a qui sont gens d'esprit et cherchent à s'instruire; mais ce n'est pas le grand nombre. La plupart ont un carrosse de remise attelé dans la place d'Espagne, qui les attend tant que le jour dure, tandis qu'ils le passent ensemble à jouer au billard, ou à autre amusement pareil. J'en vois tels qui partiront de Rome sans avoir vu que des Anglais, et sans savoir où est le Colisée; les autres sont fort répandus dans le monde. Nous mangeons et vivons beaucoup avec eux les uns chez les autres. Ils nous recherchent, sur-tout Legouz et moi qu'ils voïent d'une humeur encline à rire, et conviennent de bonne foi qu'ils ne s'amusent à souper qu'avec nous, et qu'entre eux ils ne font que boire et manger. Je remarque que nous ne jouons jamais ensemble, quoique parmi nous il y ait de forts gros joueurs dans les deux nations; mais, ma foi! on se fait sage par force sur cet article en pays étrangers, et Legouz plus qu'aucun autre. Croiriez-vous qu'il n'y en ait point de nous qui gouverne plus prudemment ses

finances, ni qui fasse voyage à moins de frais? Je n'en dirai pas autant de Migieux : l'aventure sera chère pour lui. Il joue un jeu du diable quand il s'y met, et semble par son entêtement avoir fait gageure à qui aura le dernier de la fortune ou de lui. Il achète aussi beaucoup en divers genres de curiosités, comme bronzes, estampes, dessins et pierres gravées. De ceci je l'en loue ; il faut profiter de l'occasion, et, quand on vient ici, destiner à ces sortes d'emplettes une partie de la somme que l'on peut mettre à ce voyage. Je manque tous les jours, par économie ou par avarice, des emplettes auxquelles j'aurai grand regret, quand je verrai que je ne suis plus à portée, et que l'argent s'est écoulé sans que les choses me restent. J'espère cependant apporter quelques tableaux en petit nombre, des estampes et une assez grande quantité de livres, surtout de vieilles éditions des premiers temps de l'imprimerie. Les Lacurne donnent beaucoup dans les pierres gravées ; ils ont autant de bagues que M. Thibaudois. Migieux aime assez les bonnes choses, et s'y entend : il a du fond d'esprit, des connoissances et un grand attachement à l'étude. Je n'étois en aucune

liaison avec lui, quand il est arrivé ici ; elle se forme depuis de jour en jour entre nous deux. Je vous ai mandé que Legouz et lui ne s'accordoient pas trop bien ; depuis que nous sommes tous réunis, comme nous avons trois carrosses, nous allons deux à deux ; les deux frères ensemble, Legouz s'est mis avec Loppin ; ainsi nous nous sommes trouvés Migieux et moi, ce qui nous a donné lieu, étant plus souvent ensemble, de faire une connoissance plus particulière. Il est froid, et son abord ne prévient pas ; il est têtu, mais dans le fond sa contrariété n'est que dans le discours ; il est complaisant en actions ; il a le cœur bon, franc, plein de droiture, noble et désintéressé autant qu'il soit possible. En tout, c'est un garçon fort estimable.

LETTRE XIX.

A M. DE QUINTIN.

Suite du mémoire sur Rome.

Il est donc écrit, monsieur le procureur-général, qu'il faudra que je fasse avec vous

le Cicéron, vous menant tous les jours par le main badauder par les rues de Rome, d'un bout de la ville à l'autre? Que ne prenez-vous Picorini, comme j'ai fait? C'est le démonstrateur ordinaire suivant la cour; on lui donne un sequin par jour. Mais vous voulez les choses à bon marché, et moi je vous montre *gratis* la lanterne magique. On le dit habile antiquaire; en effet, il a donné quelques ouvrages passables en ce genre; il se donne ici pour être membre de notre académie des Belles-Lettres. Jugez comme il s'adressoit bien pour prendre ce titre. Sainte-Palaye se contenta de faire un peu la mine, et, grace à l'indulgente réticence, il est demeuré en possession de son titre. Tout ce qu'il m'a de mieux appris, est qu'il est très-vieux et sourd comme un pot. Plût à Dieu qu'il fût également muet! Ces sortes de gens, quand on les mène avec soi, en vous faisant voir les antiquités avec leur baguette, vous disent d'un même dactyle toute la ratelée de ce qu'ils savent ou ne savent pas, comme le moine qui montre le trésor de Saint-Denis, sans s'embarrasser si l'on est curieux, ou non, de l'entendre; si l'on n'est pas plus pressé d'aller ailleurs, sans s'interrompre, sans répondre aux questions

qu'on leur fait, ni aux éclaircissements qu'on voudroit avoir d'eux. Le bonhomme Ficoroni eut bientôt lassé ma patience. Diantre ! j'aime à parler un petit peu à mon tour. Je le congédiai à la première séance : faites-en autant de moi si vous êtes sage ; car son exemple m'a gagné. Vous allez vous en appercevoir dans la course aujourd'hui, où je vais vous camper au beau milieu de la ville, place des Saints-Apôtres.

Saints-Apôtres.

Elle est tout entourée par l'église de ce nom, précédée d'une colonnade médiocre, et n'ayant dans l'intérieur que peu d'objets de curiosités ; par le palais Colonne ; par celui du duc de Saint-Agnan, notre ambassadeur ; celui d'Adescalchi, et le palais Muti, où demeure le roi d'Angleterre.

Palais Colonne.

Le vaste palais Colonne, de peu d'apparence extérieure, dédommage quand on y est entré par son magnifique escalier, ses riches meubles, son orangerie, et sur-tout par sa superbe galerie, préférable peut-être à celle de Versailles, remplie de tableaux exquis. Elle est portée sur deux colonnes démésurées de marbre jaune antique qui, en la divisant, forment deux salons dans les extrémités ; celle du roi est plus longue et plus ornée, mais celle-ci

celle-ci est plus auguste. C'est une pièce très-remarquable et presque sans égale dans Rome même; le plafond représente les victoires de don Juan d'Autriche et du prince Colonne commandant l'armée catholique à la bataille de Lépante; les murs sont ornés d'une quantité de tableaux précieux: Paysage de *Gaspe Poussin* et du *Lorrain*; le Saint-François, du *Guide*; une Mater dolorosa, du *Guerchin*, vêtue d'une draperie outremer si vive et si fraîche, que le lapis lazuli ne peut pas avoir plus d'éclat. J'ai été surpris de trouver ce brillant coloris dans un ouvrage du *Guerchin* qui n'y est pas sujet; mais j'ai pensé perdre l'esprit d'un petit *Corrège*, de quinze pouces de long, représentant trois ou quatre jeunes filles nues, tout-à-fait au naturel, qui entrent dans la rivière pour se baigner, se jettent de l'eau et se font des niches; ce sont des graces, des gentillesses, une fraîcheur, un petit enchantement de mines à en devenir fou. Je n'ai jamais desiré d'avoir quelque chose en ma possession, comme ce petit tableau. Cela m'étoit bien aisé; j'étois resté-là tout seul, je n'avois qu'à le mettre dans ma poche. Voyez le grand malheur, quand ce butor de connétable n'auroit pas eu ce tableau, lui

qui ne s'en soucie non plus que de Jean-de-Vert, et qui en a cinq cents autres de plus grand prix. A moi, c'étoit la satisfaction de ma vie ; foin de ma probité !

Il y a quelques antiques que vous trouverez dans la notice. Parmi les meubles, j'ai distingué de belles tapisseries, trois statues d'esclaves, de *Santal Critin*, supportant un cabinet à colonnes de primes d'améthyste, garni de statues dorées et d'un placage à colonnes de marbre vert d'Egypte, dont le chassis doré est fait en conque marine, traînée par quatre chevaux marins. Si jamais madame la connétable s'est avisée d'être la Vénus flottante sur ce canal, c'étoit une vraie Araminte des Ménechmes. Mon bon Jésus ! quelle Vénus ! Ah ! madame, que vous étiez bien déguisée ! Son mari est un bonhomme de très-petite figure, et l'esprit comme la mine ; il ne seroit pas si bien déguisé en Vulcain, si ce n'est qu'il n'est ni boiteux, ni cocu. Il y a un autre palais Colonne à Piazza Sciarra, où vous pouvez remarquer un Bacchus fort vanté au-dessus d'une porte d'ordre dorique : on le dit de *Michel-Ange*.

Notre ambassadeur a un grand palais, par-dessus lequel on apperçoit, justement au mi-

lieu, la colonne Trajane qui semble en faire partie, et servir d'ornement à la cour ; comme il est homme qui a des connoissances, qui aime les lettres et les arts, il y a rassemblé diverses choses curieuses, parmi lesquelles j'ai distingué deux tables de porphyre vert, et une charmante statue de la petite Julie, fille d'Auguste, jouant aux osselets, copie de l'antique, et au moins aussi bonne que l'original même. Il y a dans ce palais un salon immense, où l'ambassadeur fait la cérémonie de donner le cordon bleu au prince Varini avec une pompe extraordinaire. Je vous jure qu'il y avoit dans cette affaire deux personnes bien joyeuses : celui qui donnoit l'étoit au moins autant que celui qui recevoit. Le duc de Saint-Agnan est l'homme du monde le plus charmé de trouver occasion de faire quelque grande dépense brillante. Il n'a pas moins le goût des fêtes que monsieur son pere, qui faisoit des tournois dans les jeux de la princesse d'Elide. Je lui ai ouï souhaiter qu'il y eût en France une charge de surintendant des fêtes publiques, et d'en être revêtu. Il est vrai qu'il les entend et les ordonne d'un goût merveilleux, s'embarrassant peu de l'argent qu'elles peuvent coûter, pourvu que l'exécu-

tion en soit prompte ; aussi je défie le grand Mogol de l'enrichir. Il s'étoit déjà ruiné à son ambassade d'Espagne ; à son retour, dans le temps du systême, le Régent donna commission à Law de lui rétablir ses affaires : l'un fabriqua des billets de banque à discrétion ; l'autre liquida les dettes *Maquesto è la cauzone del l'uccellino*, que nous appelons en Bourgogne la fable du Rouge Poulet; il achève ici de fricasser son fait pour la seconde publication. Il ne dissimule guères que ses affaires se trouvent aujourd'hui dans un état serré, même difficile.

Je vous ai parlé du porphyre vert; il ne faut pas le quitter sans vous dire qu'il y a trois espèces de porphyre : le rouge, le vert et le noir, toutes trois fort précieuses ; mais les deux dernières très-rares. Je n'ai pas d'idée d'avoir vu d'autre porphyre noir que deux colonnes à Sainte-Marie-des-trois-Fontaines. Vous avez en France, dans le cabinet du cardinal de Polignac, une urne antique de porphyre vert et anses torses ; c'est bien le vase le plus élégant et le mieux fini qu'on puisse voir ; le vert est fort agréable ; les deux autres, sur-tout le rouge, me paroissent tristes. Je crois que c'est moins le coloris singulier

du porphyre rouge qui l'a rendu recommandable, que ses grosses pièces, sa dureté et le parfait poli qu'il est capable de recevoir. Ce sont pareillement les masses énormes qui ont fait valoir le granit d'Egypte et de Syrie; car il est d'une couleur sale et triste, et de plus, malgré sa dureté, il ne prend pas trop bien le poli. Aussi paroît-il que les anciens ne faisoient pas plus de façon à leurs colonnes de granit, que nous n'en faisons à celles de pierres de taille, au lieu qu'ils polissoient exactement les autres marbres blancs et de couleur; le granit jaunâtre et rouge est un peu plus poli que le gris et noir. On trouve des fragments prodigieux de porphyre, restes de l'antiquité, abandonnés dans le milieu des rues ou des jardins, ou servant de bornes dans les carrefours. J'ai observé que, malgré son extrême dureté, il étoit sujet à se fendre en long et à se déliter; à force d'avoir été à l'air il est devenu si dur, que les outils n'y peuvent presque plus mordre. J'avois eu le dessein de faire une écritoire de porphyre d'une forme élégante pour le bureau de mon cabinet; le prix énorme que l'on me demandoit pour la tailler, m'en a dégoûté. Lors même qu'il sortoit de la carrière, il n'étoit propre

à être employé qu'en colonnes et en panneaux; il n'en falloit faire ni statues ni bas-reliefs qui ne sont jamais recherchés ni finis avec le soin nécessaire. La fameuse cave de Sainte-Agnès, chargée d'arabesques, n'a guères d'autre mérite que la difficulté de l'ouvrage.

On peut dire qu'en France nous ne savons presque ce que c'est que des marbres, et qu'on n'en a point vu, si l'on n'est venu dans ce pays-ci.

Il en produit de cent espèces différentes plus ou moins belles, mais toutes curieuses; jaune de Sienne, blanc de Carrare, albâtre, brèche, lumachelle, turquin, gruotte, cipolin, portone, et dont l'assortissement mêlé avec le marbre antique, encore plus beau que celui du pays, forme en certains endroits un coup-d'œil d'une vivacité, d'un éclat tout-à-fait ravissant et inattendu, comme au tombeau de Ludovisio, qui se trouve comme entouré d'un vaste pavillon d'étoffe jaune exécutée en marbre, et surtout à l'incomparable chapelle de Saint-Ignace, dont je veux tout-à-l'heure vous faire la description. En France, à l'exception de quelques beaux marbres que nous tirons

des Pyrénées, nous n'employons pour le plus souvent que de ces vilains rances ou autres marbres de Flandre, de couleur terne, terreuse et ferrugineuse. Qu'on me dise pourquoi nous tirons plutôt nos marbres de Flandre que d'Italie, où ils sont infiniment plus beaux, et d'où ils seroient, à ce qu'il me paroît, moins dispendieux à faire venir dans notre Bourgogne, où ils arriveroient sans frais par la mer, le Rhône et la Saône? Les anciens Romains donnoient dans un excès tout différent; ils n'ont employé dans leurs bâtiments aucun de ces beaux marbres qu'ils avoient sur place; ils en ont tiré de plus beaux encore de l'Archipel, de Syrie, d'Egypte et de Numidie. Quels frais immenses! car tous leurs édifices de marque, grands et petits, comme temples, thermes, portiques, etc. si l'on en excepte l'énorme fabrique du Colisée, qui n'est que de pierres tiburtines, étoient ou en entier de marbre, ou au moins revêtus de parpins de marbre. C'est à ces grosses provisions qu'ils en ont faites, que nous devons les restes qu'on emploie aujourd'hui, et que l'on ménage avec beaucoup de soin, sur-tout si les espèces sont rares, en les sciant pour en faire des pla-

cages. Il y en a de merveilleux, soit pour l'éclat, soit pour la singularité des couleurs, tels que le phengiste transparent en couleur d'orange, le pentetique panaché à queue de paon, le rouge de Numidie, le bazalter noir d'Ethiopie, les albâtres ondés et fleuris, le blanc d'ivoire, le giall-antique, le vert d'Egypte, le porphyre vert, le vert jaune et noir, le vert noir et blanc; le riche africain rouge, noir et jaune; le grand et petit antique noir et blanc, l'un à brèche, l'autre fouetté, sans parler de diverses autres brèches rares, non plus que des jaspes et des pierres qui tirent sur la pierre précieuse, et qui ne se trouvent guères en gros blocs. Tous ces marbres se distinguent en général sous le nom d'*antiques*, c'est-à-dire, qu'on n'en trouve plus que des fragments déjà mis en œuvres, et que la carrière est perdue. Je ne parle pas ici de porphyre rouge, ni de granit, ni du blanc de Paros, dont les carrières ne sont pas inconnues, quoique l'on n'en tire plus depuis long-temps. Cette énorme dépense des Romains qui alloient chercher si loin les premiers matériaux de leurs édifices, caractérise bien le vaste génie de cette nation, qui, en ceci comme en toutes autres choses,

tendoit toujours au plus grand, sans se rebuter des difficultés ni des longueurs, quand il s'agissoit de conduire ses projets à un plus haut degré de perfection. Tous autres qu'eux auroient été contents des bons et beaux matériaux qu'ils avoient sous la main ; mais ils ont voulu du giall-antique, parce qu'il est plus vif que le jaune de Sienne, et du blanc de Paros qui a l'éclat du sucre, au lieu du blanc de Carrare qui n'est que blanc de lait. Au reste, de tous les marbres anciens et modernes, je n'en vois point, à mon gré, de supérieurs aux jaspes de Sicile pour le parfait poli, la vivacité, le mélange, l'éclat et la variété des couleurs.

On diroit que la colonne Trajane a été placée là tout exprès pour embellir le coup-d'œil du palais de l'ambassadeur. Elle se trouve derrière le corps-de-logis du fond, dans une petite place peu digne d'elle, qui n'est que le milieu du terrein de l'ancienne place publique, appelée *Forum Trajani.* Le sol s'est tellement exhaussé par la succession du temps, qu'il excède aujourd'hui le dessus de la base de la colonne. On a creusé tout à l'entour jusqu'à l'ancien sol, pour mettre la base à découvert et faire usage de la

porte qui y est pratiquée, par laquelle on monte au dessus de la colonne, au moyen d'un escalier tournant ménagé dans l'intérieur du fût. Il est fâcheux que ce magnifique pilier soit ainsi enterré; il faut descendre dans la fosse pour voir le piédestal, qui en est à mon gré le plus beau morceau, sur-tout le torse inférieur de la colonne admirablement bien sculpté en guirlandes de feuilles de chêne (ou de laurier que je ne me trompe). D'ailleurs la place où il se trouve est beaucoup trop petite aujourd'hui pour une pièce si élevée. Elle est ornée de deux jolies petites églises à dôme; l'une est Notre-Dame de Lorette, où vous ne devez pas manquer de voir une excellente statue de Sainte-Suzanne, par le *Quesnoi*; c'est une des quatre statues modernes; l'autre église se bâtit actuellement en rotonde, dédiée au nom de Marie.

La colonne est de marbre de Paros, construite de blocs mis les uns sur les autres, faits en meules de moulin si prodigieusement larges et hautes, que chacune fait tout le massif de la circonférence du pilier, n'ayant, dit-on, que dix-sept pierres pour le fût, en tout vingt-quatre, y compris la base et le cha-

piteau, quoique le total ait environ vingt-quatre toises d'élévation. Les petites fenêtres et les marches de l'escalier en limace sont évidées dans la masse même de chaque bloc. Le dessus fait une terrasse entourée d'une balustrade, d'où l'on découvre à son aise toute la ville et ses environs. La statue de Saint-Pierre a été substituée à celle de Trajan, qui apparemment a été brisée. Sans cela je n'imagine pas que Sixte V se fût avisé de donner un soufflet au pape Grégoire le grand, son prédécesseur, en déplaçant le bon saint empereur que Grégoire, à force de prières et de jeûnes, avoit eu tant de peine à tirer de l'enfer pour le colloquer en paradis. L'histoire militaire de Trajan, sculptée en bas-reliefs sur la colonne, y a plutôt été mise comme un monument des faits, que comme un monument de l'art. Le dessin est correct, d'un grand style, sévère, sans perspective ni délicatesse. On a grossi les figures à mesure qu'elles s'éloignoient de la vue ; de sorte que toutes les parties se discernent avec une égale facilité. En un mot, l'ouvrier paroît avoir eu dessein d'écrire en abrégé des annales qui pussent se lire couramment et non pas de chanter une ac-

tion ; ce qui demandoit une toute autre manière de traiter son sujet. Je fais exprès cette remarque, parce que je la crois applicable à plusieurs autres sculptures anciennes que l'on critique, à ce que je crois, sans raison, faute d'en avoir bien démêlé le but principal. Le piédestal, d'un excellent ouvrage en trophées d'aigles et de guirlandes, n'est pas moins propre à instruire les artistes, que la colonne à instruire les historiens. Ces bas-reliefs sont bien conservés, à l'exception des misérables trous qu'on y a faits, de même que tous les bâtiments antiques, pour arracher les fiches de cuivre infixées dans les blocs de marbre. Ceci veut être expliqué. Les Romains, dans leurs grandes fabriques, n'employoient à lier les pierres que le moins de mortier qu'il étoit possible. Ils prenoient des quartiers de marbre si gros, qu'ils fussent stables par leur propre masse : ils ajustoient parfaitement les lits les uns aux autres, ne les rejoignant que par un très-mince enduit de ciment fait de chaux vive et de la même pierre pulvérisée ; mais, pour consolider les lits encore davantage, ils creusoient dans le bloc du dessous une petite mortoise quarrée, profonde d'environ qua-

tre pouces, et scelloient du dessus une fiche de bronze quarrée, qui étoit de même infixée de quatre ponces de profondeur, et faisoit saillie d'autant pour entrer dans la pierre du dessous. Ils appeloient ces pierres les mâles et les femelles, les accouplant ainsi par un coït permanent. Qui n'auroit pas su ces fiches de cuivre en sûreté en-dedans de ces gros blocs? Cependant les barbares s'en étant apperçus, les ont toutes été tirer les unes après les autres dans tous les bâtiments antiques sans exception, et sans renverser les pierres, les sacrifiant par côté d'une et d'autre face, jusqu'à ce qu'ils pussent atteindre la fiche et la tirer. Vous voyez tous ces édifices antiques garnis de centaines de trous en-dehors, faits pour ce bel objet. On ne peut pas imaginer de plus grande peine, ni de plus mince profit. Je ne sais s'ils se sont figurés que ces fiches étoient d'or. Cela n'est nullement vraisemblable; mais vous devinez quelle patience il a fallu avoir, quel travail, quelle dépense en échafauds il a fallu faire autour de l'extérieur du Colisée, des colonnes Antonine et Trajane, etc., pour tirer un petit bout de bronze du centre d'une meule de moulin. Je vous jure

que de tous les procédés humains je n'en ai pas vu de plus incompréhensible ni de plus fou ; cependant les bas-reliefs en sont mal et méchamment défigurés.

Je ne sais pourquoi notre Cour laisse ici son ambassadeur dans le cas de louer fort cher un logement, au lieu de le loger au palais de France, dont le roi a fait emplette dans la rue du Cours. Je crois qu'il appartenoit aux Moncini ; c'est un très-bel édifice, dont la seule façade vaut au moins l'argent qu'il a coûté. Le roi l'acheta pour y loger l'académie de France, composée d'un directeur et d'un certain nombre d'élèves, entretenus à Rome par le roi, pour les y former aux arts de peinture et de sculpture ; bel établissement de Louis XIV et digne d'un grand souverain. Mais ces élèves n'occupent que des entresols, et le directeur est assez grandement logé au second étage ; de sorte que le premier, meublé de riches meubles de la couronne, reste toujours inutile et vacant, à moins de certaines occasions de fêtes ou de cerémonies que l'ambassadeur y vient faire. Il y vient tenir sa conversation les derniers jours de carnaval, parce que c'est dans la rue du Cours que se promenent les

masques et que se font les courses de chevaux, l'un des principaux amusements de ce temps-là. En agrandissant ce palais par l'emplette d'une maison adjacente, on lui donneroit, ce me semble, assez d'étendue pour contenir l'ambassadeur et sa maison, le directeur et ses élèves. Parmi ces jeunes gens de l'académie de France, je n'y en ai pas vu qui paroissent avoir de talent distingué pour la peinture ; mais il y a des élèves en sculpture qui font à merveille, et qui promettent beaucoup pour l'avenir. Ils n'ont pas l'embarras d'aller loin chercher leurs modèles ; on a rassemblé le long de l'escalier et des pièces du grand appartement jusqu'au fond, les copies moulées sur les creux des plus célèbres antiques. On est charmé de les trouver en si grand nombre dans un même lieu, où elles sont à portée de la vue, et où elles se peuvent facilement comparer les unes avec les autres. Il est surprenant qu'une manière si commode, si expéditive et si peu coûteuse d'avoir de fidelles copies des antiques ne les ait pas rendues plus communes. Malgré l'exactitude, elles y perdent à la vérité beaucoup, n'ayant ni l'éclat, ni le poli, ni une certaine dureté qu'a le marbre même

à l'œil, au lieu que le plâtre a toujours l'air plâtre ; ceci produit plus d'effet qu'on ne le croiroit. La finesse des expressions et la netteté des contours sont infiniment mieux sur un marbre dur et d'un blanc éclatant que sur le blanc puteux du plâtre moulé sur ce même marbre. Remarque qui se peut faire également sur les statues de pierre, de même que sur celles de bronze qui ne sont jamais aussi agréables que celles de marbre blanc ; c'est cependant beaucoup que de pouvoir a si bon compte avoir en stuc de véritables antiques. Si j'avois une assez grande galerie pour les loger, j'en acheterois bien vîte une belle douzaine, malgré les frais des transports et les risques de les voir arriver cassées ; car elles se raccommodent facilement. A l'avenir il sera plus difficile d'en avoir ; ceux qui ont les creux aujourd'hui doivent les conserver avec soin. On dit qu'on ne veut plus en laisser prendre sur les originaux, et qu'on s'est apperçu qu'en les moulant, le plâtre ou l'huile tachoit le marbre.

Palais Odescalchi. Derrière le palais de France est le palais Odescalchi, autrement Bracciano, où l'on voyoit ci-devant un recueil exquis de peintures de Raphaël, Titien, Véronèse, de la

plus

plus belle conservation, en carton, de Jules Romain, et sur-tout des Corrèges *del primo grido* : par bonheur tout cela n'y est plus. Nous l'avons en France au palais Royal ; c'est ce que M. le Régent a acheté des Chigi ou des Odescalchi, provenant de la reine Christine. Il y reste cependant encore plusieurs bons tableaux, et quantité de belles antiques ; le Faune portant un chevreau, le Jules César en habit sacerdotal ; la Clytie métamorphosée ; une Vénus admirable ; le Bœuf et la Vache, etc.

On a fait, depuis peu, de nouvelles constructions au palais Pamphile d'un ordre nouveau, avec des fleurs-de-lis et des têtes de coqs, et d'un goût qu'on a cru galant, qui n'est néanmoins que tirant sur le goût gothique, s'il n'est encore plus barbare. C'est une chose misérable à voir au milieu de tant d'autres d'un grand goût simple. Rome, où l'on ne trouve plus aujourd'hui aucun peintre, n'abonde pas, si je ne me trompe, en architectes vraiment bons. Pourquoi vouloir faire mieux ce qui est bien. Vous vous contentez de faire autrement ? C'est ainsi que les Goths maudits nous ont apporté leur manière laborieuse minutielle. Les Italiens nous

reprochent qu'en France, dans les choses de modes, nous redonnons dans le goût gothique; que nos cheminées, nos boîtes d'or, nos pièces de vaisselle d'argent sont contournées et recontournées, comme si nous avions perdu l'usage du rond et du quarré; que nos ornements deviennent du dernier baroque : cela est vrai. Mais cela est plus excusable, ou peut-être même plus convenable dans ces petites choses, si cette manière n'avoit rien d'outré; car je ne prétends pas excuser ce ridicule baroque et le travers de nos cartouches d'ornements, le goût gothique étant petit, délicat et détaillé pour convenir aux petits objets, et jamais aux grands. On a la facilité d'avoir les uns par eux-mêmes tout entiers sous les yeux; il faut que les autres s'y mettent par la simplicité de leurs constructions. La tournure de nos cheminées est plus élégante que celles des Italiens; à cet égard ils ne connoissent que le quarré. En général, nous entendons incomparablement mieux la distribution, les ornements, l'ordre et les commodités de l'intérieur; eux la magnificence et la grande manière du dehors. Les deux goûts réunis, on en feroit une maison parfaite; reste à savoir

s'ils ne se nuiroient pas l'un à l'autre ; l'architecture du dehors devant produire une grande gêne pour la distribution du dedans. C'est aux talents de l'artiste de les accorder : en tout cas, c'est à l'intérieur de céder. Un bâtiment, pour être beau, doit commencer à l'être dans la rue ; l'architecture ni le passant ne départiront jamais de cet article. Avec cela n'y a-t-il pas pour le propriétaire un juste milieu entre la rage des petits cabinets, dont nous sommes possédés, et les inhabitables galeries Italiennes ?

Les Pamphile ont une quantité de beaux tableaux. Les sept Sacrements, du *Poussin*, sont aussi bons ou meilleurs que ceux de M. le Régent ; trois ou quatre paysages des plus célèbres, du *même auteur* ; un ou deux ouvrages de *Chedone*, très-rares ; des portraits, par *Raphaël*, et autres.

En sortant delà pour aller à la place Saint-Marc, vous n'oublierez pas de ne point entrer au palais Saint-Marc ; car c'est un vieux vilain logement tout-à-fait indigne de recevoir un procureur du roi, quoique le roi y ait habité lui-même. Il falloit que Rome fût encore une vilaine ville dans le quinzième siècle, puisque l'on n'eut pas de plus belle habitation Palais de Saint Marc.

à donner à Charles VIII lorsqu'il y fit son entrée triomphante. Vous oublierez encore moins de donner en passant *una occiata* au charmant petit palais de Carlo d'Ast, non-seulement à cause de la jolie façade et de ses balcons, mais beaucoup plus encore à cause qu'il a l'honneur de contenir la fille dudit Carlo, une très-jolie petite dame Ricci, dont je suis fortement amoureux. Sachez qu'elle descend en ligne droite de Renaud d'Ast, et que j'apprends par cœur l'oraison de Saint-Julien, dans l'impatience de la réciter avec profit. Il y a pourtant-là un certain Paul Borghèse qui me lanterne; il a toujours le nez fiché dans ses cheveux : on ne trouve jamais l'un sans l'autre. N'oubliez pas non plus à Saint-Romuald le tombeau d'*André Sacchi*, l'un des célèbres de Rome, représentant la vision de Saint-Romuald dans la vallée de Camaldule.

Saint-Romuald.

Le Jésus.

L'église du Jésus est tout-à-fait belle, tant au-dedans qu'au-dehors; mais à l'intérieur on n'a des yeux que sur l'admirable chapelle de Saint-Ignace, chef-d'œuvre de magnificence et de goût. Elle mérite d'être mise au rang des plus beaux objets qui se puissent voir, n'y ayant nulle part ailleurs d'assemblage de

marbre aussi heureux et aussi parfait; ce n'est pas une chapelle à part renfermée en soi, elle est appliquée contre le fond de l'aile gauche. Si cette forme de construction lui ôte quelques avantages, elle lui donne toujours celui de frapper les yeux à découvert. Elle est contenue entre deux piliers de la croisée à pilastres cannelés de giall-antique sur des bases de brèche africaine à pièces rouges, jaunes et noires, surmontés d'une frise d'albâtre chargée de feuillage de bronze doré sur un socle de *giallo verde* antique, avec des statues de bronze sur les acrotères. Le pavé est de marbre mélangé, les degrés de l'autel de porphyre, et le marche-pied de marbre à compartiments comme un tapis. Toute la première plinthe au rez-de-chaussée est de granit antique, fouetté de grosses taches noires et blanches, merveilleusement beau. Ce premier socle en porte un second de giall-antique, supportant des piédestaux de vert antique à panneaux, façon de menuiserie; l'autre, d'albâtre ondé, chargé de bas-reliefs dorés d'or moulu, les autres d'agate floride disposée avec un excellent artifice; car, après avoir scié en quatre quartiers chacun de ces cailloux florides qui font le lambris d'un

panneau, on en a rapporté ensemble les quatre quartiers en surface plane ; de sorte que les accidents de la pierre se rejoignent, et qu'on les croiroit un dessin suivi fait au pinceau. Les piédestaux sont surmontés d'un nouveau socle petit antique, noir et blanc, portant quatre arrières pilastres de même, et au-devant quatre colonnes cannelées de lapis-lazuli, ayant les cannelures, les bases et chapiteaux composites de bronze doré d'or moulu. L'architecture et la corniche sont de vert antique ; mais entre elles deux règne une frise de lapis, sur laquelle court une arabesque de bronze doré. L'autel, en forme de tombeau, où repose le corps de Saint-Ignace, est de bronze dur. Au dessus dans une niche d'albâtre d'orient à cadre en feuillages dorés, et sur un piédestal d'africain est la statue de Saint-Ignace en argent, vêtu d'ornements sacerdotaux de vermeil brodé en pierreries. A droite des colonnes, est un groupe en blanc de Paros, représentant la Foi qui convertit un Japonnais ; à gauche, la Religion terrassant l'Hérésie. Plus loin, deux crédences d'albâtre floride, et les revêtissements de ces arrières-corps avec une menuiserie de marbre, portes, balcons, etc.

le tout mélangé d'albâtre jaune et vert antique, bas-reliefs et modillons de bronze, statues d'anges d'argent bruni, etc. Ce merveilleux ouvrage, sans pareil au monde en son genre, est du frère *Pozzo*, jésuite. Deux sculpteurs, *François Legros* et *Théodon*, ont fait les statues.

L'autre église des Jésuites, appelée Saint-Ignace, est plus grande encore que la précédente, et n'est guères moins belle; c'est la plus vaste de Rome après Saint-Pierre: elle n'est, ainsi que celle-ci, qu'à trois nefs, séparées par deux rangs de piliers entourés de colonnes corinthiennes. Ces principaux objets ont un magnifique portail à pilastres, par l'*Algarde*. La chapelle de Gonzague, par *Pozzo*, est en colonnes torses de vert antique, entourées de ramages en bronze doré d'or moulu; au milieu, est une excellente statue de Louis de Gonzague, par *Legros*. A la place du dôme, car il n'est pas fait, le frère *Pozzo* a peint à détrempe sur un plafond de toile la figure concave d'un dôme en perspective. Cet ouvrage, dont vous avez sans doute ouï parler, a une grande réputation. En effet, il est d'une exécution hardie, facile et surpre- St-Ignace.

nante ; mais, quoiqu'il soit récent, les couleurs sont déjà devenues fort brunes. Je crois que dans sa première nouveauté il produisoit un effet supérieur à celui qu'il fait aujourd'hui.

Pour ne pas interrompre l'article de la société, passons au collége romain, édifice extrêmement vaste et de grande apparence, quoique d'architecture fort simple. La galerie est pleine de choses curieuses sur l'histoire ancienne et sur l'histoire naturelle ; elles y ont été rassemblées par le P. Kirker. Vous y trouverez, mon cher Quintin, quantité d'heureuses chiffonneries propres à tenir compagnie à celles du salon de votre jardin. Combien donneriez-vous, par exemple, pour avoir ces deux momies que *Pietro della Valle* fit déterrer en Egypte, et dont, à son tour, il fit présent au P. Kirker ? On n'en connoît pas de plus grandes, ni de plus parfaitement conservées. J'avoue que j'eus un plaisir singulier à les voir ; ce n'est rien encore en comparaison de celui que vous auriez à les posséder. N'en soyez point en peine, les bons jésuites vous les garderont avec tout le soin possible.

Dans le voisinage du Jésus, est le palais

Altieri, il n'y en a guères à Rome que je préférasse à celui-ci. La face extérieure, qui retourne sur deux rues est immense, regulière et magnifique ; les appartements clairs et bien disposés, richement meublés et remplis d'un excellent recueil de peintures. Quoique ce recueil soit un des plus beaux et des mieux choisis qui se voient ici, je ne vous en entretiendrai pas pour le présent, ne l'ayant encore vu qu'une fois avec trop peu de loisir. Je ne fis qu'en prendre en courant une petite note sur mon *agenda*, et je me promets d'y retourner les examiner à mon aise ; alors nous en pourrons redire un mot, aussi bien que de la bibliothèque, des statues antiques et d'un certain précieux miroir de crystal de roche, à bordures d'or garnies de pierreries, que l'on montre aux étrangers, comme la pièce à choisir.

Le palais Strozzi a aussi de grands appartements, des tableaux, des statues ; mais ce que l'on admire le plus, c'est le recueil de pierres gravées, entre lesquelles sont ces deux admirables camées de Livie et de septime Sévère, et la fameuse Agathonix si connue sous le nom de la Méduse de Strozzi, réputés avec raison le premier camée qui

existe, soit pour la grandeur, soit pour la perfection de l'ouvrage. Cette Méduse est excellemment belle, et je vous assure qu'elle ne pétrifiera personne, si ce n'est d'admiration. Il y a chez les Strozzi une quantité de curiosités de cette espèce, en médailles rares, pierres précieuses singulières, pierres gravées antiques, une entre autres qu'on me dit être un diamant (j'eus peine à le croire); plantes marines, coquillages, livres et peintures d'histoire naturelle, porcelaines, fragments d'une statue de crystal de roche, et autres choses, dans le détail desquelles je n'ai garde d'entrer. Mais rien ne me fit plus de plaisir que la bagatelle suivante : c'est un livret *in*-4°. oblong, où sont peintes sur vélin toutes les espèces de marbres antiques et modernes, finis avec soin et lissés à merveille, si bien que chaque feuillet semble être de marbre effectif. On ne peut pas trouver un recueil de marbres en échantillon plus joli et plus portatif. Ce livret étoit négligé sur une table et dans l'antichambre des valets. J'ai regret de ne l'avoir pas demandé ; on me l'auroit peut-être donné. On ne paroissoit pas en faire grand cas, et il m'auroit fait un plaisir singulier.

La petite place de la Minerve n'a pour toute décoration qu'un gros éléphant de marbre sur la base au milieu de la place, portant sur son dos un obélisque antique de granit chargé de caractère ; c'est celui du temple d'*Isis*. L'idée de l'avoir mis sur le dos d'un éléphant est bien trouvée ; l'ouvrage est du chevalier Bernin. L'éléphant retourne la tête du côté du couvent des Dominicains et semble rejeter sa trompe vers son derrière, sur quoi l'on m'a dit en deux mauvais vers, une mauvaise polissonnerie latine :

Stant elephans retro versâ proboscide, dicit :
Dominici fratres, hic ego bos habeor.

L'église, autrefois temple de Minerve, sans aucune apparence au-dehors, ne fait qu'un coup-d'œil médiocre au-dedans. On y voit cependant au détail plusieurs objets de curiosités, sur-tout des tombeaux des cardinaux Cazanata, Pimental, Alexandrin ; des papes Urbin VIII, Paul IV, Léon X, Clément VII, Benoît XIII. Ce dernier, qui ne fait que de sortir de la main de l'ouvrier, surpasse tous les autres en magnificence. Le couvent des religieux est vaste et tout-à-

fait beau. Ces messieurs les Jacobins tiennent ici le haut bout parmi les moines, à la barbe des Jésuites. Ils ont l'inquisition et la charge de maître du palais ; ils ont eu en dernier lieu pour général un père Cloche, Français de nation, homme d'un mérite singulier, qui jouissoit ici de la plus haute considération. J'ai fait connoissance avec un d'entre eux que je vais quelquefois voir avec plaisir, nommé le père Bremont, natif de Besançon : c'est un homme sage, doux, sensé, de bonne conversation et estimé dans son ordre. Il est assistant du général, et pourra bien le devenir lui-même. Je ne lui sais qu'un travers d'esprit, c'est de croire de bonne-foi que, parce que Benoît XIII étoit Jacobin, il faisoit réellement des miracles. Il est oncle du jeune Bremont de l'académie des Sciences, où il se fait déjà une réputation distinguée.

La plus belle bibliothèque de Rome est celle de la Minerve. Le vaisseau est grand, clair, commode, distribué à deux étages par une tribune comme chez le roi. Elle est publique, presque toujours remplie de gens qui travaillent. J'y ai trouvé d'excellents manuscrits de Salluste que l'on me collationne

actuellement. On y est bien servi et de bonne grace.

Tout le quartier *della Valle* a reçu son nom de notre cher voyageur *Pietro*. Il étoit d'une famille très illustre, éteinte aujourd'hui, (à moins qu'il n'en reste, comme on le dit, une branche en Sicile) ; quoiqu'il eût laissé quatorze enfants de la petite Mariana, Babylonienne, qu'il épousa à son retour, et avec laquelle je soupçonne fort qu'il s'amusoit, chemin faisant, pour calmer la douleur où le plongeoit la très-illustre Siti Mæani, sa légitime épouse. Il avoit, près de l'église, son palais orné de sculptures, qui appartient, je pense, à présent à la maison d'Autriche. Cette grande et belle église della Valle, l'une des plus belles de Rome, vous est sans doute fort connue par l'admirable dôme représentant le paradis, peint à fresque par *Lanfranc*, d'une hardiesse, d'une facilité et d'une vagherze merveilleuses ; c'est un ouvrage de la première classe. Il y a des figures d'une dureté et d'une grandeur archi-gigantesque, qui font fuir les autres *ultrà saurommatos* : le tout fait d'en-bas un prodigieux effet de prespective. Cependant, après l'avoir vu, vous serez au moins aussi content de la cou-

St-André de la Vallée.

pole du chœur, peinte par le *Dominicain*, d'une parfaite correction de dessin, dans le goût de l'antique, avec une précision qui approche encore plus de l'exacte sévérité du Poussin, que des adoucissements qui donnent les graces de Raphaël.

Palais Madame.

Vous avez dans ce quartier quelques restes d'antiquité : les ruines des bains d'Agrippa, aujourd'hui la maison de la Ciambella ; les bains de Néron, sur lesquels sont bâtis les palais de Madame et de Justiniani, le premier appartenant au grand-duc, beaucoup moins vaste que les autres, mais mieux proportionné et d'une architecture plus agréable à mon gré ; outre que ce dernier, malgré ses chambranles de portes en vert antique a, dans l'intérieur, l'air pauvre et mal-propre. On ne sauroit croire l'immense quantité de statues antiques qu'on a trouvées dans les ruines des bains de Néron, bâtissant le palais de Justiniani, et qu'on y a rassemblées depuis. Mais le tout est mélangé de bon et de mauvais, jeté sans ordre et sans grace sur le pavé d'une grande galerie dénuée de tout ornement ; c'est moins une galerie qu'un magasin. J'en dis autant de l'immense profusion de tableaux à vilaine bordure,

mal rangés, les uns contre les autres, dans un mauvais jour le long de ces grands appartements obscurs. Il y a cependant une très-grande quantité de belles peintures au travers d'une autre très-grande quantité d'assez médiocres : tels, par exemple, que plusieurs beaux *Caravage* ; les Marchands chassés du temple, du *Véronèse* ; la Cananéenne, du *Carrache* ; un Portrait de Jules II, par *Raphaël*, et le Jugement de Salomon, du *Poussin* ; d'une ordonnance exquise et d'un coloris fort soigné. C'est à mon avis le plus beau de tout le recueil, et même un des meilleurs tableaux de chevalet que je connoisse ; les parties du total y sont disposées de manière qu'il n'y en a pas une dont l'arrangement ne plaise et ne forme un ensemble, que l'œil saisit facilement tout d'un coup l'excellente perspective du lieu où l'action se passe, forme une vaste étendue dans un petit espace quarré, et sert encore bien à marquer le local des figures, et à rendre leur action distincte et sans confusion. Le Poussin excelle dans ses ordonnances, sur-tout quand l'action qu'il représente se passe dans l'intérieur d'un bâtiment. Il y met presque par-tout une netteté

que je ne rencontre pas toujours dans les autres ouvrages des premiers maîtres. Ils proportionnent rarement leurs figures au champ sur lequel ils travaillent ; au lieu que celui-ci, par l'attention qu'il a de peindre une salle en entier, et de tenir ses figures de petites statures, en raison perspective et proportionnelle à la hauteur du lieu où il les place, se donne à lui-même du vuide pour disposer nettement son sujet, à l'œil du spectateur, du repos et de l'aisance, et à tout son sujet un grand air de vérité.

Algarotti porte de ceci le même jugement. Il me disoit un jour en conversation que la mesure qne le Poussin a communément choisie pour la hauteur de ses personnages, étoit celle dont les peintres devroient presque toujours faire choix, comme de la plus favorable, parce que c'étoit la forme où l'œil embrassoit le plus facilement tout le sujet du tableau, et qu'il jugeoit que ce choix judicieux avoit beaucoup fait pour la grande réussite des tableaux du Poussin.

Je ne doute pas que cette espèce de conduite ne contribue beaucoup au grand mérite des tableaux de ce fameux peintre, en donnant à son style le ton sage, savant et

régulier

régulier qu'on y admire. Nous avons encore un peintre français, Alphonse Dufrenoy, qui a la même attention, et dont la manière, à mon sens, approche assez de celle du Poussin.

Mais que dirons-nous, chez le Justiniani, de la fantaisie qu'on a eue de remplir un salon du haut en bas, des quatre côtés, uniquement de Vierges de *Raphaël ?* Votre serviteur n'a pas compté combien il y en avoit de centaines ; quand elles seroient toutes admirables, le total deviendroit d'une fatigante monotonie : mais, pour un bon original, trente copies médiocres ; et puis des *Perugino* qui voudroient jouer le *Raphaël :* cela leur va quelquefois comme des manchettes à notre chien. Quant aux statues, les plus célèbres sont la Diane d'Ephèse, Ladea Salus, le Méléagre, le Jupiter imbraticus, le bas-relief d'Amalthée, celui d'une femme qui vient d'offrir un dur sacrifice à Priape : ce drôle-là ne ménage point le beau sexe ; elle s'évanouit, je ne sais au reste si c'est de douleur ou de regret ; la Craperia, la belle Cléopâtre, la fameuse Minerve trouvée dans les ruines de son temple, que plusieurs mettent dans la première classe des antiques,

et l'Apollon tenant sous son bras, comme un maître-d'hôtel tient sa serviette, la peau de ce pauvre diable de Marsyas qu'il vient d'écorcher. La peau du visage fait encore une mine de damné, et conserve toute l'impression du chagrin mortel qu'on lui faisoit par un si sanglant outrage. L'invention de cette manière d'exprimer est tout-à-fait singulière et pleine d'esprit. Parmi les sculptures modernes, un petit groupe admirablement beau de Joseph d'Arimathie tenant le corps de Jésus-Christ, par *Michel Ange*.

Si vous voulez avoir de tout ceci à bon marché pour quelques trois ou quatre cents mille écus, je crois la chose praticable. Le prince Justiniani a l'air bien grêlé; je dînai hier avec lui chez le roi d'Angleterre. A sa mine, non plus qu'à l'accueil qu'on lui faisoit, je ne me serois douté ni de sa principauté ni de toutes ses Vierges de Raphaël.

Ne passons pas si près de notre église Saint-Louis, pleine de prêtres français, sans dire un *requiem* aux cardinaux d'Ossat, d'Angennes, de Foix, de la Bourdaisière, et autres qui y reposent *in pace*. Vous y trouverez au-dehors un bon portail d'architecture simple, des bornes de porphyre au-devant

des degrés ; au-dedans des peintures du *Guide*, du *Dominicain*, du *Mutien*, etc. Delà il n'y a qu'un pas ; il faut faire un tour à la poste de France, savoir s'il n'y a point de lettres. Ce chien de courier me désole ; jamais il n'arrive, sur-tout quand il a fait mauvais temps le mercredi : c'est le jour qu'il passe la mer pour arriver à Viaregge. Quand une fois la felouque n'avance pas son chemin, on n'entend plus parler de mon coquin qu'aux calendes grecques ; cependant il lui est défendu de passer par mer, de peur que les lettres ne soient retardées par le perfide élément. Le roi lui paie ses postes pour passer tout le long des côtes de Gênes sur le chemin de la Corniche, où j'ai tant renié ma vie. Malgré cela, il n'en fait rien ; il met l'argent des postes dans sa poche, et s'embarque sur quelque felouque à petits frais. La semaine passée, le bel être retarda de neuf jours ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'arriver le dimanche, il n'arriva que le lundi de la semaine suivante. J'en pensai faire une sédition. Les chemins et le temps étoient exécrables : il n'avoit pu passer par mer pour cette fois ; mais il avoit parfaitement choisi son moment pour se charger de tant de commis-

sions à son profit, qu'il arriva avec trois chaises de poste, façon de guimbardes, baguées jusqu'à l'impériale, avec lesquelles il ne pouvoit faire aie dans les bourbiers de Lombardie et dans la traversée de l'Appennin. Je suis d'avis qu'on le casse.

Sapience. Le grand collége de la Sapience est semblable ici, dans son institution, à celui qu'on appelle à Paris, collége Royal; il est quarré, long, d'une vaste étendue régulière, dominé par son clocher en ligne spirale, d'une riche et très-bizarre sculpture qui ne peut être que du *Boromini*; le dedans est entouré d'un portique à deux étages : il a une belle bibliothèque et force professeurs.

La place Navonne, autrefois *circus Agonalis Alexandri Severi*, seroit un magnifique lieu s'il n'étoit pas si sale; mais, comme on y tient le marché aux herbes, etc., c'est pis que la place Maubert. Il faut avouer néanmoins que les fontaines valent un peu mieux que celle de la place Maubert. Presque toute une des façades de cette place longue et étroite (car elle retient sa forme de cirque,) est enfoncée par l'église de Sainte-Agnès et par l'ancien palais des Pamphile, deux édifices aussi superbes qu'on puisse se le figurer.

Notre pape Corsini faisoit sa demeure en ce palais avant son élection au pontificat. Il étoit, étant cardinal, le plus grand seigneur de Rome, et de plus, dit-on, un des bons violons d'Italie. J'aurois *gran gusto de sentir* une sonatte de Corelle de la main de sa sainteté; mais le pauvre homme ne joue de rien, si ce n'est qu'il jouera bientôt de son reste. Je n'ai pas encore vu l'intérieur de ce palais où je me ménage un plafond de *Pietre de Cortone* dont on dit du bien. Je vous ai déjà parlé de la principale fontaine de la place Navonne, avec son obélisque hyéroglyphe trouvé dans le cirque Agonal même; on en parleroit cent ans sans cesser de dire qu'il ne se peut rien voir de plus auguste ni de plus satisfaisant; remarquant à ce sujet qu'on voit souvent quantité d'ouvrages des maîtres du premier rang, avant que de pouvoir prendre l'idée d'eux, qui s'en est généralement répandue dans le public; ce qui m'est sur-tout arrivé à l'égard de Michel-Ange et du Bernin. Plusieurs de leurs ouvrages ne m'avoient pas satisfait, ils me laissoient toujours chercher sur quoi étoit fondée cette haute réputation; mais, quand on apperçoit le dôme de Saint-Pierre à la fontaine Navonne, on s'y écrie :

« C'est avec raison que la renommée a mis » ces deux maîtres si au-dessus de tous les » autres ». Le chevalier Bernin ne pouvoit pas mieux prendre sa bisque pour exécuter son chef-d'œuvre, si ce que l'on raconte à ce sujet est véritable. On lui avoit remis tous les dessins de l'église de Saint-Pierre, tous les plans et mémoires de Michel-Ange et du Bramante, pour continuer l'édifice, en le réduisant, de la forme d'une croix grecque, en la forme d'une croix latine ; pour y passer, en un mot, tout ce qu'il y voudroit de nouveau, avec défense expresse néanmoins de rien changer, ni de toucher à ce qui étoit fait. Mon Bernin s'ingéra de creuser un des quatre fameux piliers pour y pratiquer un petit escalier montant à la tribune ; aussitôt le dôme prit coupe et se fendit. On fut obligé de le relier tout entier avec un cercle de fer. Ce n'est point raillerie, le cercle y est encore ; le mal n'a pas augmenté depuis. Par malheur pour le pauvre cavalier, on trouva dans les Mémoires de Michel-Ange qu'il avoit recommandé, *sub pœnâ capitis*, de ne jamais toucher aux quatre piliers massifs faits, pour supporter le dôme du haut, de quatre masses épouvantables. Il alloit les changer ; le pape

vouloit faire pendre Bernin qui, pour se rédimer de la fixation, inventa la fontaine Savonne; elle a été exécutée par *l'Algarde*. Celui-ci, *Raggi* et quelques autres ont travaillé aux statues. En été on ferme les écoulements des bassins; la place, un peu creusée en coquille, se remplit d'eau sur laquelle on se promène en bateau; les belles dames circulent en carrose tout autour, patouillant de leur mieux le long des bâtiments. Je n'ai pas vu exécuter ceci; mais je suppose un grand lavage intérieur pour purger la place de toute la saloperie que j'y vois aujourd'hui. Outre la grande fontaine du milieu, il y en a deux autres assez considérables aux deux bouts, l'une de Nymphes, et l'autre de Neptune et de ses Tritons. Cette dernière est de *Michel-Ange* et du *Bernin*.

Que dites-vous de l'église Sainte-Agnès, de son portail, de ses campaniles, de son dôme, de sa forme ovale, de son architecture à colonnes corinthiennes, tant au-dedans qu'au-dehors, de son superbe pavé de marbre à compartiments, de ses revêtissements de marbre, sculptures, dorures, stucs, peintures, etc.? Ne convenez-vous pas qu'on ne peut rien voir de plus riche, ni de plus orné? Au reste, on Ste-Agnès.

trouve beaucoup de choses à reprendre dans l'architecture de cet édifice plus magnifique que régulière. Ce seroit la matière de longs discours inutiles ; vous aurez plutôt fait de voir l'estampe : chaque autel a un bas-relief au lieu de tableau, ce qui forme un beau contraste avec les peintures des voûtes et du dôme, exécutées par *Gauli* et par *Cyroferry* d'une manière vague et pourtant dure. Dans la frise, au-dessous du dôme, on lit en très-gros caractères ces paroles de la légende : *Agnes locum prostibuli ingressa angelum Domini invenit benè praeparatum.* Ceci nous indique que ce qui est aujourd'hui un très-saint lieu, en étoit autrefois un très-mauvais, où de vilains empereurs payens envoient les pauvres filles souffrir pour la foi chrétienne. Voilà ce que deviennent les choses : Cent ans bannière, cent ans civière, dit le proverbe. La petite chambre destinée à l'opération subsiste encore à côté de l'église, en guise de sacristie. On voit au-dessus de la porte un admirable bas-relief, de l'*Algarde*, représentant Ste Agnès conduite à son supplice ; la créature est nue comme la main ; c'est une jeune fille de 14 à 15 ans, avec de longs cheveux, de petits tetons naissants, tout un corps

plein de *morbidezza* et très-palpable, qui est conduite par un grand coquin de housard se promettant de la martyriser sans pitié, et qui n'est pas en âge de supporter une telle fatigue; aussi les choses ne se passèrent-elles pas comme votre esprit gâté pour elle le soupçonne : au lieu de cette soldatesque brutale, elle trouva un beau jeune ange du Seigneur, *benè præparatum*, d'où il faut présumer qu'au bout de peu de temps, ils se crurent tous deux en paradis. N'avez-vous pas honte, monsieur le procureur-général, vous qui êtes d'un état grave et qui ne comporte que la gravité, de me faire dire tant de folies? Admirez plutôt l'incomparable beauté de ce bas-relief, l'un des plus fameux ouvrages modernes, la fierté du soldat, la pudeur et la honte de la jeune enfant. Ce n'est point du marbre, mais de la chair molle et flexible sous le doigt.

Derrière Sainte-Agnès, on voit dans la place des libraires une statue antique fort mutilée, mais aussi célèbre que pas une autre : c'est le seigneur Pasquin. Il étoit grand babillard en son temps; depuis longues années il ne dit plus un mot, n'étant pas à portée de faire des dialogues avec son ami Marforio qui reste aujourd'hui couché dans une cour du Capitole.

Palais de la Chancellerie.

Je sors du palais de la Chancellerie dont je n'ai pas été fort content, non plus que de la visite que j'ai faite au cardinal Ottoboni, vice-chevalier et doyen du sacré Collége, qui nous a fait un accueil assez froid, au lieu que nous nous attendions à en être reçus avec quelques démonstrations de carresses, puisqu'il est depuis long-temps protecteur de France. Il nous a reçus à-peu-près en ministre. J'ai pensé lui dire, pour le remettre à son aise, que nous n'avions ni affaire à lui, ni besoin de lui. Il est plaisant de voir messeigneurs les cardinaux prendre le titre fastueux de protecteurs des couronnes, à l'imitation sans doute de ces anciens Romains chez qui les grandes familles avoient la protection de certaines provinces conquises. Mais ici le cas n'est pas égal; d'ailleurs il y a un peu loin du sacré consistoire à la république romaine. Ottoboni ayant été fait cardinal par son oncle dès l'âge de 17 à 18 ans, se trouve doyen depuis assez long-temps; il est vieux et cassé, fort décrédité par ses mœurs, ayant toute sa vie été grand Raffien et peu circonspect sur le décorum à cet égard. Il aime passionnément la musique et les arts; il donnoit encore cette année, chez lui, de grands con-

certs où l'on exécutoit quelquefois des motets en langue vulgaire, de *Benedetto Marcello*, noble vénitien fameux. Ces motets ont beaucoup de réputation ; ils m'ont paru d'un style antique, d'une expression grave et belle, d'une excellente harmonie et de peu de chant. Le cardinal a voulu aussi introduire dans la musique l'exécution de quelques actes d'opéra français ; ce qui n'a pas eu de succès. Indépendamment de la prétention où sont ici les nationaux pour toute autre musique que la leur, il faut convenir que nos grands opéra ne sont pas faits pour sortir du théâtre, ni de l'appareil du spectacle, encore moins pour être conduits dans un pays où notre langue n'est pas assez familière, et où on les exécute à faire mourir de rire, c'est-à-dire, à-peu-près comme nous chantons la musique italienne en France. Il avoit fait construire chez lui, pour sa musique et son plaisir, une espèce de théâtre qui lui a coûté fort cher.

Le palais de la Chancellerie est triste, tant au-dehors qu'au-dedans des appartements qui m'ont paru sombres. L'intérieur de la cour est orné d'une belle colonnade antique et de quelques statues. Il y a de bonnes peintures dans les chambres, des paysages de *Lucatelli*,

des tableaux de *Trevisani*, le seul bon peintre moderne qui vive de nos jours; mais il est d'une vieillesse extrême, et ne travaille plus depuis longues années. Une galerie assez bien ornée, et une bibliothèque considérable qui faisoit partie de celle de la reine de Suède, dont le surplus est au Vatican. Le Vatican a eu le plus grand nombre des manuscrits, et celle-ci les deux tiers au moins des livres imprimés. On y trouve néanmoins beaucoup de manuscrits, outre une belle collection de médailles et de pierres gravées. Il y a aussi de la reine Christine plusieurs tentures de tapisseries et autres beaux meubles. Près delà, il faut voir l'église de Saint-Laurent, fort ornée, et même trop chargée de peintures et dorures, et la maison de Michel Ange construite par lui-même.

Palais Altacemps.

Autre visite au cardinal Rezzonico, dans le palais Altacemps, non pas tant pour l'amour de lui, quoique honnête et civil, que pour l'amour de certaines antiques, et surtout d'une célèbre Bacchanale en bas-reliefs. Ma foi! ils ont raison de dire qu'elle est de la première classe des antiques; mais il faudroit mettre dans les propos un peu de modestie. Il y a là une chèvre avec un satyre....

Ah ! ah ! monsieur le cardinal, *conveniani satyris parum pudica protervit*. Mais tout franc, ceci est un peu fort pour votre éminence.

Au sortir de chez le cardinal Rezzonico, passant par hasard devant l'église Saint-Augustin, je me suis malheureusement avisé de tirer le cordon de mon carrosse pour faire voir à Legouz le fameux Isaïe de *Raphaël*, qui donna tant de dépit à Michel Ange, lorsque Raphaël eut par-là fait voir au public qu'il travailloit aussi bien que l'autre dans sa manière, s'il jugeoit à propos de la suivre. Mon souvenir a été fatal à un pauvre laquais de louage qu'avoit Legouz. Il est descendu pour savoir ce qu'on vouloit ; la boîte du carrosse a manqué sous son pied comme il montoit dessus pour me parler à la portière ; il a fait un faux pas d'un demi-pied de haut, et s'est cassé la cuisse près de la hanche. Nous en avons fait prendre tous les soins imaginables ; ce qui ne l'a pas empêché de mourir. Saint-Augustin.

Il y a à Lanima et à la place deux églises voisines ; on ne voit dans chacune que deux objets distingués de curiosités. A Lanima, c'est le portail, et toute la façade d'architecture qui A Lanima.

l'accompagne, construite par Antoine de St Gal; le goût de cette architecture est aussi riche et bizarre qu'aucun ouvrage inventé par le *Borromini*. C'est ensuite une espèce de portique en demi-cintre, convexe, recouvert d'une demi-coupoule par-dessus une autre colonnade, et d'un demi-cintre concave surchargé de diverses saillies et renfoncement revêtu de colonnes; ce goût n'est ni antique ni gothique; c'est un genre nouveau, fort magnifique, et le plus éloigné du simple qu'il soit possible. A la place, ce sont les fameuses Sibylles, peintes à fresque par *Raphaël*, d'une exquise correction de dessin; cet ouvrage et l'Isaïe sont les premiers qui aient élevé au principal la réputation de Raphaël. Il est aujourd'hui fort gâté, fort effacé, aussi bien que les deux autres Sibylles peintes vis-à-vis par son compatriote *Thimothée d'Urbain*, d'une manière pareillement excellente. Je ne me remets pas d'avoir vu autre chose de Thimothée qui a laissé ici un grand échantillon de son talent.

N'oubliez pas de venir ce soir à l'Oratoire, en musique, dans la chapelle des pères de ce nom. On y chante des dialogues, de petits opéra sacrés de Métastase, mu-

sique de Léonard de Vinci, très-agréable l'un et l'autre. La piéce affichée pour aujourd'hui est Caïn et Abel. Saint Philippe de Néry, sachant bien que nous ne nous passerions pas de spectacles, a, dit-on, inventé ceci pour nous détourner de ces vilaines tragédies profanes. Ce qu'il y a de sûr est qu'il nous a donné un spectacle de plus, et je lui en sais bon gré. Arrivez de bonne heure; car tout mérite ici votre présence : l'assemblée, les voix, la musique, la maison, l'église, la chapelle, les peintures, les stucs, les statues, tout y est propre, agréable et de grand goût.

En attendant l'heure marquée, prenons notre route du côté du palais Farnèse. Vous verrez, en passant, à Saint-Jérôme, le fameux tableau de la Communion de Saint-Jérôme, par le *Dominicain*, si estimé du Poussin, avec raison, et d'une expression tout-à-fait touchante. J'ai ouï dire qu'André Sacchi le préféroit à la Transfiguration de Raphaël; *adagiosior Sacchi adagio*. Ceci est un peu fort, on en vient de faire une copie en mosaïque pour l'église de Saint-Pierre. Voyez auparavant au Saint-Esprit le martyre de Saint-Janvier, par *Luc Jour-*

dain. C'est un grand compositeur qui me plaît beaucoup. N'omettez pas la maison de Fationieri sur le bord de la rivière. Outre la dame du logis, qui est jolie, vous y trouverez des peintures en petit nombre, mais d'un bon choix, dont les plus célèbres sont les amours de Vénus et d'Adonis, de l'*Albane*, en quatre tableaux relatifs aux quatre éléments.

Notre premier objet, en entrant dans la place Farnèse, est les deux belles fontaines en girandoles, dans des caves contournées à pans de granit antique, d'une grandeur incroyable, quoique d'une seule pièce. Montons un moment dans la petite maison des *Picchini*, pour y voir le fameux Méléagre de marbre, couleur d'ivoire, dont parle Pline. Il est manchot le pauvre diable; c'est, selon le sentiment commun, un antique *del primo grido*. J'aurai quelque peine à en convenir, si je resserre dans des bornes étroites ma première classe des antiques. On ne tient guères en honneur cette statue célèbre: elle est couchée tout bonnement dans une petite chambre. Le propriétaire n'est pas riche, et se mettroit à son aise en la vendant. Par malheur pour lui les substitutions perpé-

tuelles

tuelles de meubles ont lieu dans ce pays-ci ; le Méléagre se trouve dans ce cas, si bien que Picchinni ne peut s'en défaire ; ce dont il enrage.

Le fameux palais Farnèse a dans son architecture extérieure plus de majesté, de grandeur et de solidité que de grace et d'ornement. Il est cependant l'ouvrage des plus célèbres architectes réunis, entr'autres de Michel Ange qui a fait la corniche ; aussi est-ce le plus beau morceau. Mais je ne pourrai jamais me résoudre à dire qu'un bâtiment sans colonnes soit un bâtiment parfaitement beau ; d'ailleurs, on a toujours une dent contre lui lorsqu'on se souvient que, pour le construire, ces insensés Farnèse détruisirent une partie du Colisée, qui leur fournissoit un amas commode et voisin de grands matériaux à bon marché. Ne faut-il pas être possédé du démon pour être capable d'une pareille action ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois qu'on eût mis autant de soins et de travail à réparer le Colisée, qu'on en a mis à réparer l'amphithéâtre de Véronne, et qu'il n'existât point de palais Farnèze ? La cour quarrée est ornée de plusieurs étages de portiques à pilastres et de statues colossales. Je vous en

citerai trois de la première classe, trouvées toutes trois dans les ruines de l'Antoniane, c'est-à-dire, des thermes d'Antonin : Caracalla l'Hercule, trop connu sous le nom d'Hercule Farnèze pour vous en parler plus au long ; la Flore, qui l'emporte sur toute autre antique par la perfection de sa draperie : ces deux-ci ont été admirablement bien réparés par *Laporte*, sculpteur médiocre. Au fond de la cour, sous un hangard, l'histoire de Dircé, groupe épouvantable, ou, pour mieux dire, histoire entière d'un seul bloc de marbre presque aussi grand qu'une chambre quarrée. Elle est composée de la figure de Dircé, qu'Amphion et Zéthus, pour venger la mort d'Antiope leur mère, attachent avec une longue corde aux cornes d'un taureau indompté ; d'une femme et d'un enfant, spectateurs de cette tragédie : en tout six grandes figures placées sur une masse de rocher, sans compter le détail, composé de figures d'animaux, plantes, etc. Ce détail est assez misérable ; ce qui arrive souvent aux plus belles antiques, où l'on voit une figure principale exquise avec des accessoires tout-à-fait pauvres, comme si le maître, dédaignant de les travailler lui-même, les eût laissé faire

à quelque élève ignorant. L'action, les expressions, les attitudes de cette histoire sont d'un grand feu et d'un grand style grec ; l'exécution a d'ailleurs quelque chose de rude et de grossier qui déplaît. Si on la met dans la première classe des antiques, c'est plutôt par la grandeur de l'ouvrage et par son exécution prodigieuse, que par toute autre raison. Cette masse est parfaitement bien conservée, quoique souvent transportée d'un lieu à un autre ; elle avoit été faite à Rhodes par *Apollonius* et *Tauriscus*. Pollion l'a fait venir à Rome au rapport de Pline ; Caracalla la fit ensuite placer dans ses bains. Les Farnèze l'ont transportée ici, où elle est assez mal placée dans un lieu d'entrepôt.

Les appartements du palais sont tous démeublés ; il n'y reste que les quatre murailles garnies de quelques peintures et d'une infinité de statues antiques, parmi lesquelles j'ai eu des peines infinies à démêler celle de Salluste que je savois y être, et qu'à mon grand étonnement personne ne connoît ici. Je la connoissois encore moins n'ayant jamais vu mon homme ni mort, ni vif. Il m'a fallu faire venir de Dusseldorf un dessin de la copie de ce buste que j'avois ouï dire être

parmi le recueil de l'électeur Palatin. Avec mon papier à la main, j'ai reconnu mon original, dont j'apporte un excellent dessin pour le faire graver au-devant de mon ouvrage.

Chime ! je viens d'avoir une peur horrible. J'ouvrois sans malice la porte d'une chambre voisine; vous connoissez ce vilain Caracalla, il s'étoit campé tout près de la porte, et il s'est mis à me regarder nez à nez avec sa physionomie de réprouvé; j'en ai reculé dix pas avec la plus ridicule frayeur. Ma foi! Quintin, c'est ici le premier des bustes, même au-dessus de Jules César du palais Casuli et du Vitellius de Gênes. Vous y trouverez d'autres bustes curieux d'Homère, de Sénèque, etc.; une excellente Vestale, etc. Parmi les statues, la fameuse Vénus aux belles fesses, chef-d'œuvre du nu; l'Apollon, etc. Basaltes, ayant le bras passé par-dessus sa tête, l'une des plus célèbres antiques. Que vous dirai-je enfin? car ce ne seroit jamais fait. Voyez la notice générale où j'ai déjà rapporté le détail des principales pièces de ce recueil. N'oubliez pas le grand plan de Rome ancienne sur marbre, tiré du temple de Romulus: il manque beaucoup de pièces.

Quels éloges pourrai-je aussi vous faire de la galerie peinte par les *Carraches*, qui ne fussent tout-à-fait au-dessous de ce que l'on en doit dire? Les histoires des métamorphoses d'Ovide y sont peintes à fresque dans le plafond et sur les murailles à compartiments d'inégales grandeurs, quelques-uns en camaïeux verts pour plus de variété, presque tous en couleurs. *Louis* et *Augustin* y ont eu quelque part, quoique la plus grande partie soit de la main d'Annibal. Cette galerie est de la première classe des grands ouvrages. Tout mis en balance, elle va de pair avec les grands ouvrages de Raphaël. Le style et le dessin n'en sont pas de beaucoup inférieurs à ceux de Raphaël; le coloris et la conservation beaucoup meilleurs. De plus, on a l'agrément de trouver ici des sujets agréables et des images riantes, au lieu de ces perpétuels sujets de dévotion si rebattus en Italie, dont, quelque bien traités qu'ils soient, on se lasse à la fin, à force de ne voir autre chose.

Le palais Spada d'une architecture tenant du rustique, possède la fameuse statue de Pompée, trouvée dans les ruines de la curée de Pompée, où le sénat s'étoit assemblé le jour que César y fut poignardé. Cette circons- Palais Spada.

tance me paroît avoir quelque chose de piquant pour la curiosité, puisque la statue, outre qu'elle est rare, est certainement la même au pied de laquelle les historiens rapportent que César alla tomber. J'en ai fait prendre deux dessins, l'un en face, l'autre en profil, très-exacts tous les deux; cependant les deux têtes n'ont pas la moindre ressemblance l'une avec l'autre. Je ne sais s'il y a jamais eu de physionomie qui différât davantage, vue de face ou de profil, que celle de Pompée. On voit encore au même lieu le grand et beau tableau de la mort de Didon, du *Guerchin*, et quelques excellentes peintures du *Guide*.

Palais Mattei.

Le duc de Mattei posséde aussi dans la galerie de son palais un portrait unique, ainsi que celui de Pompée; c'est le buste de Cicéron, la seule figure authentique que nous ayions de ce grand homme. Le nom s'est trouvé écrit sur la base. Le nez est moderne, mais il se rapporte fort bien au reste du visage. J'ai fait faire un dessin le plus correct qu'il a été possible de cette pièce originale, n'étant pas content de toutes les gravures qu'on en a publiées; elles n'ont aucune ressemblance. Vous ne sauriez croire combien il est difficile

de copier au crayon une statue bien ressemblante, outre que c'est une misère que d'avoir ici un bon dessinateur. Je m'étois figuré que Rome en fourmilloit : point du tout; voilà déjà trois ou quatre fois que j'ai été obligé d'en changer pour le recueil que je fais tirer sur les originaux des portraits antiques, relatifs à mon Salluste. Je vous laisse au palais Mattei pour y voir à votre aise tout ce qu'il contient; une assez bonne bibliothèque, une assez belle galerie ; les siéges curules qui viennent, dit-on, de la *curia hostilia* ; les bas-reliefs antiques et sculptures, deux entre autres trouvés dans le *castrum prœtorium* ; l'un représentant des soldats ; l'autre le bœuf couronné qu'on leur donnoit pour récompense. Pour moi, je vous avertis que je ne puis plus me tenir sur mes jambes.

Non più, signor, non più digesto canto ch'i oggi son stanco, e vo posarmi al quanto.

LETTRE XX.

A M. L'ABBÉ CORTOIS.

Inquisition. Puissance papale. Népotisme. Derniers papes de ce siècle. Politique. Nuit de Noël. Tribunaux.

La liberté de penser en matière de religion et quelquefois même de parler, est au moins aussi grande à Rome, mon cher abbé, qu'en aucune ville que je connoisse. Il ne faut pas aussi croire que le saint-office soit aussi diable qu'il est noir; je n'ai pas ouï parler d'aucune aventure de gens mis à l'inquisition, ou par elle traités avec rigueur. Le saint-office a son palais auprès de Saint Pierre; mais la congrégation se tient à la Minerve. Elle est composée d'un certain nombre de cardinaux; je crois qu'ils sont douze. Le doyen d'entre eux tient les sceaux; il est chargé de rapporter au pape les affaires sur lesquelles on veut sentir *il sur oraculo*. Outre les cardinaux, il y a dans la congrégation plusieurs prélats, un commissaire, un assesseur et des théo-

logiens consulteurs, parmi lesquels sont toujours un cordelier et un dominicain. Le maître du sacré palais est toujours un dominicain. Les consulteurs avec le commissaire et l'assesseur préparent les matières et fournissent les autorités aux cardinaux. Ceux-ci s'assemblent le mercredi à la Minerve; ils ont seuls voix délibérative, et décident les affaires, à moins qu'ils ne les jugent dignes d'être rapportées le lendemain matin au pape même. On lui dit quelle a été la pluralité des suffrages, et il confirme l'avis. Toute sollicitation est absolument bannie de ce tribunal, jusques-là même que le juge sollicité est obligé d'aller déclarer à la congrégation le nom de ceux qui l'ont sollicité. On dit qu'on n'y emprisonne personne que la preuve de son délit ne soit bien acquise, et que les délinquants, qui viennent de leur propre mouvement s'accuser eux-mêmes, sont toujours absous. Le secret y est inviolablement gardé; aussi y porte-t-on toutes les affaires qu'on veut qui soient secrètes, pour peu qu'elles aient de rapport au dogme. L'affaire du cardinal de Noailles y fut traitée; c'est là aussi qu'on agite, à ce que l'on m'a dit, celles où le parlement de Paris se trouve mêlé.

Rien n'est plus singulier que la façon dont on a parlé ici de notre jansénisme, soit d'état, soit de religion, et des sentiments tantôt hauts, tantôt bas que nous avons sur le pouvoir du pape. Il faut, puisque je suis sur ce chapitre, que je vous donne l'extrait d'une conversation que j'avois en dernier lieu avec un homme qui a infiniment d'esprit et de connoissance. « Vos Français, me
» disoit-il, sont d'étranges gens. Nulle na-
» tion catholique n'affecte plus de mépriser
» l'autorité du pape, et nulle ne lui en attri-
» bue davantage, quand elle en a besoin.
» Si vous venez demander à la Cour de Rome
» quelque ordonnance qu'elle n'auroit pas
» songé à rendre, on a beau vous faire des
» objections, vous portez sur le pinacle le
» pouvoir du vicaire de Jésus-Christ. Il faut
» vous expédier tout de suite; rien n'est
» plus simple. Qu'est-ce que le pape ne peut
» point? C'est la *furia francese*. Et puis,
» quand l'ordonnance est rendue, vous la
» portez en France à vos parlements, qui
» nous font mille avanies. Cependant, quand
» l'éclat est fait, ne seroit-ce pas à vous à
» savoir si ce que vous demandez est con-
» forme ou non aux loix de votre Etat. Mais,

» en même temps que vous refusez dans
» votre pays, d'avoir la moindre déférence
» pour ce qui émane de l'autorité papale
» en matière spirituelle, il semble que vous
» en vouliez attribuer une sans bornes sur
» ce même point, soit à votre roi, soit à
» votre clergé. Celui-ci vient nous deman-
» der des condamnations contre des choses
» sur lesquelles nous eussions gardé le si-
» lence; et, quand nous les avons données,
» vous vous en prenez à nous; vous nous
» accusez d'être les auteurs de vos discus-
» sions, dont vous-mêmes êtes seuls la cause.
» Vous avez tort; faites qu'on ne demande
» point ces choses, si vous n'êtes pas d'ac-
» cord entre vous qu'elles soient bonnes; ou,
» après qu'elles sont données, si vous ne les
» approuvez pas, faites qu'on ne les publie
» point. Imitez les Allemands, qui gardent
» le silence sur ce que nous leur envoyons,
» quand il n'est pas de leur goût. Je puis
» vous citer pour exemple la légende de
» Grégoire VII. Le feu pape Benoît XIII
» étoit un bonhomme, fort pieux, fort foi-
» ble et fort sot; il n'avoit pas de plus
» grand amusement au monde que de faire
» des saints. On lui proposa Grégoire VII,
» qu'il adopta aussitôt. Il fallut faire un

» office au nouveau saint dans le bréviaire.
» Il y avoit deux légendes déjà faites an-
» ciennement à l'usage de ceux qui le béa-
» tifioient ; on donne, sans plus d'exa-
» men , la préférence à celle des béné-
» dictins , parce que , Grégoire ayant été
» bénédictin , on les crut mieux instruits
» de ses gestes et faits. Malheureusement
» c'est celle où se sont trouvées les choses
» choquantes que vous savez sur le pouvoir
» des rois. Le nouvel office fut envoyé dans
» toute l'étendue des pays catholiques. L'em-
» pereur , que la chose regardoit plus per-
» sonnellement que nul autre, ayant été
» informé de ce qu'elle contenoit, envoya
» ordre à tous les évêques d'Allemagne de
» n'en pas permettre la récitation ; ce qui
» fut exécuté sans que personne en fît dé-
» sormais la moindre mention. L'on ignora,
» ou l'on fit semblant d'ignorer à Rome,
» l'ordre donné par l'empereur. En France,
» le parlement fit un éclat ; cet éclat attira
» quelques nouveaux mouvements de la
» part de la Cour de Rome, qui en effet ne
» peut pas trop rester dans l'inaction, quand
» elle voit condamner les choses émanées
» d'elle par le tribunal le plus considéra-
» ble d'un royaume. Détachez-vous de croire

» que vos prélats jésuites soient nos émis-
» saires, ni que nous leur sachions grand
» gré, quand ils font certaines démarches
» qui paroissent favorables à notre Cour;
» encore moins que le cardinalat soit-là tout
» prêt pour les récompenser. Ce n'est pas
» qu'ils agissent peut-être bien dans cette
» vue, aussi bien que par le penchant na-
» turel qu'on a pour augmenter l'autorité
» de son corps : c'est l'esprit naturel de
» chaque état; mais s'ils viennent nous de-
» mander la récompense de ces préten-
» dus services, nous savons fort bien leur
» répondre : Qui vous en avoit priés? Je di-
» rois au contraire que c'est plutôt la faveur
» de votre Cour qu'ils semblent capter par
» ces démarches. N'est-ce pas sur la nomi-
» nation de Louis XIV que vos cardinaux
» de Rohan et de Bissy ont obtenu cette
» dignité? Quant aux autres cardinaux
» français, il n'y en a point qui soient de
» nomination de quelque Couronne; et,
» sans le roi d'Angleterre, il n'y a pas d'ap-
» parence que le concile d'Embrun eût servi
» de beaucoup à celui qui vient d'être
» nommé. Concluez delà que les brûlats
» dont vous vous plaignez qu'on vous ré-

» gale, ne sont point d'une manière parti-
» culière sous la protection de la Cour de
» Rome; et que, si on vouloit chez vous
» punir sévèrement un de ces esprits re-
» muants, pour s'être donné des libertés,
» selon vous, préjudiciables à l'Etat, on n'y
» trouveroit nulle opposition de la part de
» la Cour de Rome.

« Les Français, ajoutoit-il, se raillent
» volontiers des dispenses qu'accorde sou-
» vent le pape; quoique, en fait de disci-
» pline, on ne lui puisse contester cette
» autorité. Mais, dit-on, il s'étend quel-
» quefois jusqu'au dogme divin, par exem-
» ple, l'indissolubilité du mariage. Prenez
» garde qu'il n'y ait trop d'imprudence dans
» ce reproche, et songez que c'est d'une
» pareille dispense que descend votre maison
» régnante. Il y a des choses sur lesquelles,
» loin de trop appuyer, il faut se contenter
» du plus léger prétexte, qui en colore les
» apparences. Il est à propos et même né-
» cessaire d'admettre dans le monde un
» pouvoir capable de rompre, en quelques
» circonstances, de certaines obligations
» étroites, dont la rigoureuse exécution en-
» traîneroit alors de terribles inconvénients.

» A coup sûr, le mariage d'Henri IV sub-
» sistant sans enfant avec Margueritte de
» Valois, étoit de cette espèce, vu l'état
» misérable où la France venoit de se voir
» plongée par un pareil cas. On auroit
» épargné bien des cruautés en Angleterre,
» si, de bonne heure, on se fût rendu plus
» facile ici sur celui de Henri VIII. Et ne
» seroit-ce pas un grand bonheur pour
» l'Europe, si l'empereur quittoit sa femme
» et pouvoit laisser postérité d'une autre?
» Car enfin, il n'est pas difficile de prévoir
» que l'extinction de la maison d'Autriche
» peut tout mettre en combustion. Disons-
» en autant de bien des choses d'une espèce
» différente, mais du même genre ».

Ce discours m'a paru assez fort de choses pour vous être rendu tout au long. Il est vrai que, pour la légende de Grégoire VII, qui a fait tant de bruit, il n'y a ici aucun dessein marqué de la part du pape. Elle ne fut point faite dans le temps de la canonisation; c'étoit une ancienne légende qui depuis long-temps se récitoit en Sicile par les moines de son ordre. La faute n'a été que de l'avoir adoptée très-légèrement sans examiner d'assez près ce qu'elle contenoit. Quant aux

jésuites, je ne me suis pas apperçu que, malgré leur quatrième vœu d'obéissance au pape, ils eussent ici un crédit beaucoup plus grand que les autres religieux. Le clergé romain a ses jansénistes, on en compte même parmi les cardinaux; mais ils sont d'une espèce différente des autres. Le jansénisme d'Italie ne roule ni sur le fait ou le droit des cinq propositions, ni sur le jargon de la grace efficace ou suffisante, mais sur la question de savoir si la décision du pape, *ex cathedra*, est infaillible ou non.

Je remarque ici en général que cette ardente vivacité des Français, jointe à la mauvaise habitude de préférer tout haut ce qui se fait chez eux à ce qui se pratique ailleurs, est une des principales causes pour laquelle ils sont plus mal vus chez l'étranger qu'aucune autre nation. Elle fait dire qu'on ne peut les avoir pour compagnons; qu'ils veulent être maîtres par-tout, et qu'ils ne parlent que d'un ton despotique. Le caractère en-dessous de la nation italienne, sympathise mal avec nos manières ouvertes et peu circonspectes. Les Italiens prétendent que le caractère général de notre nation est

de

de vouloir toujours parler, quand il nous seroit plus avantageux de nous taire; ils nous trouvent tout-à-fait dénués de ce sang-froid (*flemma*) qu'ils estiment si fort; ils conviennent que, quand nous joignons ce flegme à nos autres bonnes qualités, nous valons mieux que d'autres. Tout cela est juste; mais il est véritable aussi qu'une des grandes causes générales des autres nations contre la nôtre, est la grande puissance de la France, qui, en même temps qu'elle la fait craindre et considérer des autres peuples comme la première de l'Europe, excite l'envie et la jalousie contre tout ce qui porte le nom français.

Je passe de l'article ci-dessus à celui du népotisme, sur lequel vous savez qu'il n'y a plus grand'chose à dire. Ses prérogatives sont bien déchues de ce qu'elles étoient jadis; autrefois, non-seulement le pape pouvoit donner à ses neveux tout ce qu'il vouloit de la chambre ecclésiastique et même les fiefs aliénés qui retournoient à l'Etat sous son pontificat, mais encore il démembroit en leur faveur, à titre de fiefs, les terres de l'Etat. C'est des anciens abus du népotisme et du dépouillement de la chambre apostolique que

vient sur-tout la fortune des Aldobrandin, Borghèse, Pamphile, Barberini, et autres. Une pareille conduite ne pouvoit manquer de réduire bientôt à rien les papes futurs. On y a coupé court; je crois que ce fut Pie V qui a aboli les priviléges du népotisme. Si le pape faisoit aujourd'hui un pareil abus de sa puissance, son ouvrage seroit bientôt détruit par son successeur, et de plus il exposeroit sa famille à de grandes persécutions. C'est cependant toujours un très-bon métier que d'être neveu du pape, sans parler du titre de prince qui ne leur manque pas, non plus que les grandes dignités et les grands bénéfices; tant que leur oncle vit, ils disposent de tout sans contradiction, et manient à leur guise les revenus et les effets. Ils ne sont pas assez dupes pour oublier d'en faire leur part la meilleure; et, quand ils voient que l'oncle tend à sa fin, ils ne manquent pas de précautions contre les recherches qu'on pourroit faire à l'avenir. C'en est une sûre que de faire cardinaux ceux qui ont manié les finances, puisque cette dignité les dispense de rendre compte de leur administration. Ainsi un pontificat suffit pour enrichir une famille. Après tout, c'est assez d'avoir aboli

les abus excessifs du népotisme ; il ne seroit pas de la bonne politique de chaque particulier de pousser trop rigoureusement les recherches : *Alteri ne feceris quod tibi non vis fieri.* Chacun est bien aise de pouvoir venir à son tour.

Le prince Orsini est puissant en biens et en dignités, étant né fort riche de patrimoine, outre l'agrandissement que lui a procuré l'élévation de son oncle. Il est aujourd'hui gouverneur de Sicile, et avoit été fait grand-écuyer de dom Carlos, alors infant, dès les premiers jours que Clément XII parvint au pontificat. Le pape garda le silence alors sur l'affaire de Parme et de Plaisance, dont le saint-siége prétend seul avoir le droit de donner l'investiture ; ce qui fit soupçonner à quelques gens qu'il sacrifioit l'intérêt de sa couronne à celui de son neveu. Ce neveu a la réputation d'homme de mérite ; l'autre neveu, le cardinal de Orsini, n'a que celle de bonhomme : quoique toutes les affaires soient sous son gouvernement, on ne lui attribue pas pour cela plus de capacité ; aussi sont-elles assez mal régies. La considération qu'a aujourd'hui le cardinal neveu ne subsistera qu'autant que durera la

vie de son oncle. Il pourroit cependant savoir s'en conserver par le moyen de tant de créatures de Clément XII qui sont aujourd'hui dans le sacré collége, et qui devroient le rendre maître du choix du successeur. Le pape d'aujourd'hui est un prince foible; mais cela pourroit-il être autrement à l'âge qu'il a de 87 ou 88 ans, aveugle depuis les premières années de son règne, et aujourd'hui moribond et hors d'état de sortir de son lit? C'est ici la dixième année de son règne. On a mis sur sa monnoie une légende fort plate, et qui ne veut rien dire : *Non est pax*. Les faiseurs de pasquinades ont prétendu que cela signifioit que le pape n'y étoit plus, et l'ont expliqué ainsi à la manière du P. Hardouin : *Non est P. A. X. pontifex anno X°.* Il est vrai néanmoins que, dans la force de son âge, c'étoit un homme très-considéré et très-digne de l'être par sa naissance, son esprit et la noblesse de ses manières. Etant cardinal, il étoit le plus magnifique seigneur de Rome, et tenoit un plus grand état qu'aucun autre du sacré collége. J'ai ouï dire qu'il s'affligeoit souvent de l'impuissance où il se voyoit de remettre sur un meilleur pied les affaires, et de ce que plus il étoit

devenu grand seigneur, plus il s'étoit trouvé mal à son aise. *Son stato*, dit-il, *un ricco abbate, un commodo prelato, un povero cardinale et un papa spiantato*. Il ne laisse pas, malgré ses infirmités, de travailler encore comme il peut. Le cardinal Passionei, secrétaire des brefs, m'a dit que, plusieurs fois la semaine, il va entre six et sept heures du matin, lui porter les requêtes et affaires; et, quand il a donné sa décision, on met en marge dans la requête : *Annuit sanctissimus*. On lui pose la main sur l'endroit où il doit signer; mais vous sentez bien qu'on ne lui dit que ce qu'on veut. J'étois un jour chez ce même cardinal lorsqu'il survint un message, de la part des neveux, pour quelque chose qui apparemment ne lui plaisoit pas. Je m'apperçus qu'il batailloit, et enfin il s'écria brusquement comme à son ordinaire : *Oh bien! qu'ils fassent donc comme ils entendront, puisque aussi bien ils sont les maîtres*. Après tout, que peut faire avec les meilleures intentions du monde un pauvre vieux souverain qui ne peut plus se remuer, ni voir les choses par lui-même? Il faut souvent moins s'en prendre des abus aux gouverneurs même, qu'au vice intrin-

sèque de la forme du Gouvernement. A ce propos, j'ai ouï conter que, quand le palais Altieri fut achevé, les neveux Altieri de Clément X invitèrent leur oncle à le venir voir. Il s'y fit porter; et de tant loin qu'il apperçut la magnificence et l'étendue de cette superbe fabrique, il rebroussa chemin le cœur serré, sans dire un seul mot, et mourut peu après.

De la manière dont on parle ici de Benoît XIII, les choses devoient encore bien être sur un plus mauvais pied de son temps. L'opinion qu'ont de lui ceux qui l'ont connu, ne répond point du tout à celle que j'ai souvent vu qu'on en avoit en France. Voltaire a jugé à propos de le canoniser dans sa Henriade :

Des Ursins de nos jours a mérité des temples.

Et son ordre pourra bien le faire canoniser tout de bon à Rome, quoique le public fasse aujourd'hui contre lui le rôle de l'avocat du diable. Il est vrai qu'il avoit beaucoup de dévotion ; mais toute sa piété étoit monacale, et ne consistoit qu'à marmoter des *oremus*. Le pere Cloche, général des Dominicains, qui le connoissoit bien, disoit de lui : *Il cardinale Orsini è come il corno per cacia duro*,

torto, *vatio*; c'étoit un caractère gauche et opiniâtre, sans extérieur, sans décence et tout pétri de qualités contradictoires. Il ne manquoit pas d'esprit, quoiqu'il fut fort sot; il se mettoit à genoux par humilité dans son cabinet, quand il écrivoit à son général, et il étoit d'une vanité insupportable sur sa naissance. Etant archevêque de Bénévent, il ne cessoit de déclamer contre les abominations de Rome; mais, ajoutoit-il, ces désordres n'osent se montrer ici où commande un homme de mon nom. Il alloit, depuis qu'il fut pape, se faire donner la discipline à son couvent par un petit frère, en récitant les sept pseaumes; mais il laissoit vendre publiquement toutes les choses spirituelles par *Coscia*; et, quand on lui faisoit voir le scandale de la conduite de ce misérable, il répondoit froidement : *Ah ! chè questo è niente*. Rien n'a jamais pu le faire revenir de sa prévention pour cet homme. On dit que le fripon lui fit un jour donner avis sous main qu'il étoit enfermé dans sa chambre avec des filles (chose qui lui arrivoit souvent) ; le pape y courut tout enfroqué, et ayant regardé par le trou de la serrure, vit Coscia prosterné aux pieds d'un crucifix, et s'en retourna dans son

appartement en pleurant de tendresse. Il avoit défendu les perruques dans son diocèse de Bénévent; on l'avertit que l'abbé Entieri, Florentin, qui m'a conté le fait, et qui passoit souvent à Bénévent, en portoit une; il le fit excommunier par son aumônier. C'est un mauvais meuble à avoir sur le corps, en Italie, qu'une excommunication ! Entieri s'en alla le trouver. Le cardinal, ne songeant plus à cela, le reçut fort bien; quand il fut question d'aller à la messe, Entieri s'en défendit comme excommunié, et lui raconta de quoi il s'agissoit, ajoutant que, n'étant point du diocèse de Bénévent, il n'étoit point sujet à la défense. Cela est juste, dit le cardinal, et qui est-ce qui vous a excommunié ? C'est votre aumônier, répondit l'autre. Comment ! reprit-il, c'est un coquin qui ne m'a pas dit que vous n'étiez pas du diocèse; qu'on m'excommunie cet homme-là ! et il fit excommunier son aumônier. Je ne finirois pas, si je voulois vous raconter toutes les histoires que j'ai vu faire sur son compte. En un mot c'étoit un bon *fratre*, mais un pitoyable *pontifice*; il étoit si connoisseur en bonnes choses, qu'on eut bien de la peine à l'empêcher de faire un enduit sur les grandes peintures de Raphaël,

pour y faire peindre la vie de la Vierge par un barbouilleur de Bénévent. Cela ne l'a pas empêché de faire des miracles de son vivant ; du moins j'ai vu le père Bremont, dominicain, homme de bon sens d'ailleurs, me jurer de très-bonne foi, lui en avoir vu faire ; tant est grande la prévention en tous états pour l'honneur de la robe qu'on porte ; car il est vrai et très-vrai que le père Bremont a de l'esprit, du sens et de la raison autant qu'on en peut desirer. Mais que voulez-vous ? Il écrit la vie de ce bon Benoît. On se passionne pour son sujet ; et puis croyez-vous que ce n'est rien que d'avoir un saint de plus à la Minerve, encore un saint qui a été pape, et dans un temps où les saints deviennnt rares comme tous les diables ? On ne songeoit guères à lui au conclave où on le nomma ; ce fut Olivieri qui fit ce pas de clerc. Les cardinaux ne pouvoient s'accorder ; Orsini leur fit un jour un sermon très-pathétique sur le scandale des intrigues. Olivieri dit : Prenons ce bon moine ; c'est un homme de grand nom, sans vices, pieux et simple ; nous le gouvernerons à notre fantaisie. Quelqu'un lui objecta : Mais que feriez-vous de ce Coscia qui le mène par le nez ? Bon, reprit Olivieri,

Coscia est un *Abbatucco* qui se tiendra tout heureux de s'en aller avec un bénéfice de 1500 écus de rente. On fait bien dire ensuite à Olivieri, qu'il le mit donc dehors à ces conditions. Pour Benoît XIII, il se fit tout de bon tenir à quatre pour accepter la tiare, et n'en vouloit point par humilité; il mourut le soir du mardi gras. On vint annoncer sa mort à l'opéra; sur le-champ on baissa la toile, et le peuple, après s'être écrié : Bon! il n'y a plus qu'à aller brûler Coscia, sortit du théâtre pour aller exécuter son projet. Le bélître auroit été mis en pièces, s'il ne se fût promptement évadé par une porte de derrière; toute sa maison fut pillée.

Son prédécesseur Innocent XIII, de la maison Conti, l'une des quatre grandes de Rome, Orsini, Colonne, Conti, Savelli; (mais les Crescenzi, Altieri, Justiniani et autres qui ne pensent pas être moins que ces quatre, n'admettroient pas volontiers cette distinction). Innocent XIII étoit le meilleur souverain dont on entende parler aujourd'hui. Les Romains ne cessent d'en faire l'éloge, et de regretter le peu de durée de son pontificat qui ne fut que de trente mois. On dit que tout commençoit à se régler à merveille sous son règne; que l'a-

bondance étoit grande; la police parfaite; les grands et le peuple également contents. Ce fut lui qui réunit au saint-siége la ville de Commachio, qu'il n'avoit jamais été possible de faire rendre aux Allemands, depuis qu'ils s'en étoient emparés. Il n'a jamais fait que deux cardinaux, Alexandre Albani et Dubois. On prétend qu'il eut tant de regret de ce dernier, quand il sut quel garnement c'étoit, que ce chagrin avança beaucoup ses jours. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à sa mort il laissa plusieurs chapeaux vacants qu'il ne voulut jamais remplir, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, disant qu'il n'en avoit que trop nommé : il n'a rien fait du tout pour sa famille.

Pour Clément XI, on le taxe beaucoup ici d'incapacité; et c'est à son long règne que l'on attribue la perte de la politique romaine, que les Italiens avouent unanimement aller en décadence. Je ne puis vous dire en quoi ni pourquoi, n'en étant pas assez informé. Je me souviens seulement d'un conte que me fit de lui à Bologne le cardinal Lambertini. Il se plaignoit un jour à lui d'affaires fâcheuses qui arrivoient sous son pontificat; Lambertini lui répondit que

c'étoient les disputes qu'on avoit en France sur la bulle *Unigenitus*, qui le chagrinoient ainsi. Oh ! non, reprit le pape, ce n'est pas cela ; ce sont ces troupes allemandes qui désolent l'Etat ecclésiastique. Si la foi se perd en France, il reviendra mille apôtres pour la reprêcher ; mais, quand la soldatesque aura ruiné notre pays, tous les apôtres du monde n'y feront pas revenir un chou. S'il n'a pas été bien politique, en récompense il a laissé un neveu qui en sait diablement sur ce chapitre (Annibal Albani Camerlingue). C'est un maître homme et un terrible homme; je ne crois pas que satan soit plus craint en enfer qu'il l'est ici, quoique ce soit à la malhabileté de Clément XI qu'on attribue la perte de la politique romaine. Ne seroit-ce pas plus vraisemblable de remonter à une cause plus éloignée ? Si le crédit du pontife se perd de jour en jour, c'est que la façon de penser qui l'avoit fait naître se perd de jour en jour. Je ne parle pas des siècles où les papes excommunioient les rois à qui ils faisoient la guerre ; délioient leurs sujets du serment de fidélité ; alléguoient à tous propos le bel argument des deux clefs de Saint-Pierre, l'une pour le spirituel, l'autre pour le

temporel ; marchoient sur la tête de Frédéric, ou se faisoient gravement apporter un globe terrestre, pour distribuer, par une ligne tracée, les contrées des pauvres Indiens aux rois d'Espagne et de Portugal ; je parle d'un temps plus prochain. Regardons la différence sur cet article entre le temps d'Henri IV et le nôtre. Aujourd'hui le proverbe dit qu'il faut baiser les pieds au saint-père et lui lier les mains ; mais il semble que l'on soit encore plus exact à s'acquitter du second de ces devoirs que du premier. Malgré cela, un pontife habile sera toujours en état de se faire rechercher, de jouer un grand et très-grand rôle dans l'Europe par sa qualité toujours pacifique, par la neutralité exacte qu'il doit garder entre tous les princes dont il se dit le père commun ; par son éclat, même comme prince temporel (car c'est en vérité un grand et puissant souverain, et que seroit-ce si cette puissance étoit bien administrée ?) par la prééminence qui ne lui est contestée par personne ; et qui, dans les négociations, coupe tout court à toutes les disputes sur le rang et le cérémonial par lesquelles les plus grandes affaires sont souvent retardées et quelquefois manquées,

même par le vieux respect que les nations ont pour son nom, et qui lui reviendroit d'un plus sûr usage aujourd'hui qu'il n'est plus dans le cas d'en abuser. Par là, le pape devroit se regarder comme le véritable Amphitryon de l'Europe et faire de sa Cour la Cour générale des négociations, le centre commun où se régleroient tous les intérêts des puissances sous sa médiation et son autorité. Personne ne la refuseroit, s'il étoit habile et sans partialité, pas même peut être la plupart des princes protestants, qui ne le haïssent point aujourd'hui comme il y a deux siècles. Ainsi, ce qu'il a perdu d'un côté, il peut le regagner de l'autre en accordant tout le monde, à prévenir les guerres et à tenir les princes en paix. Quand une fois il y a guerre, il ne peut y jouer qu'un fort méchant rôle, n'étant ni d'état à prendre parti, ni dans une position à pouvoir éloigner de son pays les calamités. Il ne peut guères survenir de brouillerie en Europe que l'Italie ne soit des premières en feu; alors l'Etat de l'église, malgré sa neutralité, est foulé mal et méchamment. Chacun se fournit où il peut et aux dépens de qui il appartient. Il n'y a qu'à voir comment MM. de

Boulogne se trouvèrent de la dernière querelle des maisons de France et d'Autriche. Tout cela n'est que roses et fleurs en comparaison de ce qui peut arriver un de ces jours, quand la maison d'Autriche se trouvera éteinte par la mort de l'empereur ; il y a une Farnèze par le monde avec qui les choses ne se passeront pas doucement. Alors malheur aux bonnes gens qui auront tout autour d'eux la Lombardie, la Toscane et Naples.

Mantua vae miserae nimium vicina Cremonae.

Ce n'est pas que le pape ne pût avoir des places et des troupes suffisamment pour sa propre défense. De quelle manière la feront-elles cette défense ? Les troupes du pape seront toujours les troupes du pape. Qu'est-ce que des guerriers qui n'ont de leur vie guerroyé ? Tout son plan ne doit jamais être que d'avoir la paix perpétuelle et la capacité pour la maintenir.

Le tribunal de *monte Citorio* est comme le bailliage de Rome ; c'est là que se portent les causes en première instance, et c'est d'où lui vient son nom *mons Citatorius*. Les lieutenants en sont *monsignori*. Le tribunal

de la Rote est comme le parlement ; on y juge au souverain les causes qui s'élèvent pour intérêts temporels entre les ecclésiastiques de tous les pays papistes, autres que la France. Cependant il y a un auditeur de Rote français, parce qu'il peut y avoir un procès dans lequel un national français seroit demandeur contre un étranger justiciable de la Rote, et en ce cas : *Actor sequitur forum rei.* C'est la règle commune. Les auditeurs ou conseillers sont au nombre de douze : un Français, un Allemand, deux Espagnols, trois Romains, un Bolonais, un Ferrarais, un Milanais, un Florentin, un Vénitien. On ne m'a point dit qu'il y eût de Napolitain : il faut que j'en demande la raison. Leur forme de juger est bien différente de la nôtre. Des douze auditeurs, il n'y a en chaque affaire que quatre qui jugent, et cela par tour. Selon une règle qu'ils ont entre eux, un cinquième rapporte, et n'a pas voix délibérative. Une des parties donne ses mémoires un jour ; le lendemain l'autre partie les réponses ; et le surlendemain sans faute, on rapporte et on juge : mais ce n'est pas fait. Ce premier jugement n'est qu'une décision motivée, et les parties

peuvent

peuvent fournir des griefs contre le motif de décision. Là - dessus nouvelle décision motivée de la part des juges, et nouveaux griefs de la part des parties. Enfin, pour la troisième fois, arrêt tout de bon ; celui - ci est définitif, à moins que la partie condamnée n'obtienne de faire revoir son procès par le pape même à la signature de grace.

Les quatre conservateurs du peuple romain sont des espèces de jurats ou de capitouls. On les choisit dans le corps de la noblesse romaine ; leur séance est au Capitole; leur habillement de cérémonie est un pourpoint rouge, et par-dessus une robe ouvragée de moire d'or ouverte par-devant.

Je ferois scrupule, mon bel abbé, de finir cette lettre sans vous y ajouter quelque chose sur les cérémonies ecclésiastiques. Voici un petit détail de la fonction ordinaire des dernières fêtes. La veille de Noël, le pape donna selon l'usage un superbe *regalo* aux éminences du sacré collége qui devoient se trouver à la messe de minuit. La soirée a débuté par un très-nombreux concert et un oratoire en musique dans la salle royale, après lequel on a servi une collation splendide, qui, même au dire de l'abbé de Péri-

gny, pourroit être appelée un bon souper. On avoit dressé sur une longue table assez étroite une file de surtouts ou dormants agréablement ornés en glaces, fleurs et fruits artificiels, accompagnée de deux autres files de grosses pièces réelles ou imitées, de salades, légumes, confitures, compotes, etc.; le tout n'étant quasi que pour la représentation et pour former un service permanent: c'étoit la collation splendide. Voici le bon souper: un grand architiclin en soutane violette, à cause de l'avent, debout vers le haut de la table, y faisoit la fonction de servir les mets, que des maîtres-d'hôtel subalternes, non moins violets que lui, posoient sur la table plat à plat, jamais qu'un à la fois. Pendant que l'on en mangeoit un, il en découpoit et servoit un autre par portions que l'on alloit présenter: cette manière de servir un grand repas est commode et sans embarras. Presque tous les plats qui ont suivi les potages étoient de très-beaux poissons de mer; il ne s'est trouvé à cette collation qu'environ une douzaine de cardinaux. J'y étois comme spectateur avec une grande foule de regardants. Nous faisions la conversation, mylord Stafford et moi, avec les cardinaux

Aquaviva et de Tencin. Ce dernier voyant près de lui le cardinal-vicaire Guadagni, bon moine carme, bigot, vraie figure de Sulpicien, dévorer en toute humilité un esturgeon et boire comme un Templier, s'est retourné de son côté, en considérant son visage pâle, et lui a dit d'un ton attendri et papelard : *La sua eminenza sta poco bene : e mi par che non mangia*. Après le souper, les cardinaux ayant pris leurs habits d'église, sont allés à la chapelle Sixte, où Passionei, qui n'avoit pas voulu se trouver au souper, a officié pontificalement à matines et à la messe, toujours nu-tête, rasée de frais, sans perruque ni calotte, malgré la saison. Pour le pauvre Guadagni, il avoit tant jeûné qu'il s'est trouvé mal d'inanition durant matines : il a fallu l'emporter. J'entendois le peuple derrière moi dire : Hélas ! voyez ce saint homme, ce sont les austérités et les macérations qui le mettent en cet état. C'est notre cardinal de Tencin qui a fait à Saint-Pierre l'office pontifical du jour de Noël ; il s'est tiré de la cérémonie avec éloge. Il y a eu aussi pendant les fêtes grande fonction à Sainte-Marie majeure. J'ai remarqué que, quand il y a grande cérémonie dans

une église, le cardinal du titre fait les honneurs aux autres, et se met au dernier rang.

Nous terminerons ce dernier volume par un exposé succinct de la révolution qui a rétabli Rome en république, après dix-huit siècles.

Rome, après avoir été sous la domination des empereurs romains et grecs, devint la proie des étrangers, passa ensuite au pouvoir des papes, dont elle vient de secouer le joug. Elle a aujourd'hui ses consuls, ses tribuns et son sénat; sa nouvelle constitution est en quelque sorte celle des républiques cisalpine et ligurienne. Cette forme de Gouvernement qu'elle s'est donnée, avec l'appui des Français, a déplu au roi de Naples qui, sans aucune déclaration préalable, a fait marcher contre elle une armée considérable qui s'en est emparée. Les Français, obligés d'évacuer cette ville, ont aussitôt déclaré la guerre au roi de Naples, ont battu ses troupes, sont rentrés dans Rome, et s'avancent, malgré la rigueur de la saison, sur la capitale de ce nouvel ennemi, dans laquelle ils viennent d'entrer en triomphe.

Fin du Tome second.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce second Volume.

LETTRE Iere. A M. de Blancey.
Route de Bologne à Florence, page 1

LETTRE II. A M. de Quintin.
Mémoire sur Florence, 11

LETTRE III. A M. de Neuilly.
Suite du séjour à Florence, 44

LETTRE IV. A M. de Quintin.
Mémoire des principaux tableaux de Florence, avec de courtes remarques, 57

LETTRE V. A M. de Blancey.
Route de Florence à Livourne, 67

LETTRE VI. A M. de Blancey.
Route de Livourne à Rome. Mémoire sur Sienne, 82

LETTRE VII. Au même.

Route de Rome à Naples, page 105

LETTRE VIII. A M. de Neuilly.

Mémoire sur Naples, 126

LETTRE IX. Au même.

Suite du même sujet, 131

Mémoire de quelques Tableaux du roi de Naples, 160

LETTRE X. Au même.

Mémoire sur les environs de Naples, 162

LETTRE XI. A M. le Président Bouhier.

Mémoire sur la ville souterreine d'Herculée, 194

LETTRE XII. A M. de Buffon.

Mémoire sur le mont Vésuve, 212

LETTRE XIII. A MM. de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-lettres.

Mémoire sur les antiquités d'Herculée, 237

LETTRE XIV. A M. de Neuilly.

Lettre générale sur Rome, 239

LETTRE XV. A MM. de Blancey et de Neuilly.

Arrivée à Rome. Idée générale de la ville.

Du genre de faste des Italiens. Douanes, page 248

LETTRE XVI. A M. l'Abbé Cortois.

Finances. Billets de banque. Loteries. Logements. Équipages, 274

LETTRE XVII. A M. de Quintin.

Mémoire sur Rome, 289

LETTRE XVIII. A MM. de Tournay et de Neuilly.

Audiences du pape. Visites au roi d'Angleterre, et autres, 335

LETTRE XIX. A M. de Quintin.

Mémoire sur Rome, 366

LETTRE XX. A M. l'Abbé Cortois.

Inquisition. Puissance papale. Népotisme. Derniers papes de ce siècle. Politique. Nuit de Noël. Tribunaux, 424

Fin de la Table du second Volume.

